VOYAGE

DANTESQUE.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

L'AVELLANA.

Il y a en Italie une foule de localités qui ont la réputation d'avoir servi de refuge à Dante, et où l'on prétend qu'il a composé diverses parties de son poème. Ces traditions sont respectables et touchantes, elles font partie de la gloire nationale du poète et de cette légende qui se forme toujours autour des grands noms. Comme plusieurs villes de la Grèce se disputèrent le berceau d'Homère, plusieurs lieux de l'Italie se disputent l'exil de Dante. Mais ces traditions n'ont souvent d'autres fondemens qu'une pieuse croyance. Quand il en est ainsi, quand elles ne reposent sur aucune indication, sur aucune allusion du poète, elles sont en dehors de mon itinéraire. Ainsi je n'ai point visité le château de Collmaro, en Ombrie; je ne suis pas allé non plus saluer cette grotte où, dit-on, les montagnards du

(1) Voyez la livraison du 15 novembre.

Frioul montrent un rocher nommé encore aujourd'hui le siége de Dante, sur lequel il méditait et composait ses vers.

Il n'en est pas de même du monastère de l'Avellana, où se conservent aussi le souvenir et la religion de Dante. Le poète a parlé de « la sainte solitude faite pour l'adoration, au-dessous de cette bosse de l'Apennin qui s'appelle Catria (1). » La mention était précise; je ne pouvais me dispenser de visiter cette retraite, et d'aller, moi indigne, demander l'hospitalité à une porte où Dante avait frappé. De plus, on me parlait de l'Avellana, placé au cœur des Apennins et vers leur plus haute cime, comme d'un lieu pittoresque et sauvage. Je quittai donc, un peu après Aggubio, la route de Fano et de Rimini, et je m'enfonçai dans les Alpes de l'Ombrie.

Le mot *Alpes*, qui dans l'usage s'applique en Italie aux montagnes, et que Dante a employé dans ce sens, n'a rien ici d'exagéré.

Il faut, pour arriver au couvent, chevaucher pendant cinq heures au bord d'un précipice. Le sentier toujours étroit et sinueux tourne autour du plus haut des sommets, qui tous deux portent le nom de *Catria*. C'est le *dos de l'Apennin*, dont parle Dante. Enfin on arrive en vue de l'abbaye, qui déploie sa vaste façade sur une pelouse appuyée à la montagne et dominée par de hauts rochers tapissés de sapins. On voit le terme, mais on n'y est pas encore parvenu; il faut plonger dans un ravin où le chemin semble disparaître, puis remonter la pente opposée. S'il est un lieu fait pour abriter une existence orageuse et persécutée, c'est l'Avellana.

Nous fûmes reçus comme on l'est dans tous les monastères semés au milieu des solitudes apennines, comme je l'avais été quatre ans auparavant à Valombreuse, aux Camaldules, à l'Alvernia. J'eus même occasion d'éprouver, à mon entrée dans l'abbaye, les soins hospitaliers des pères. Une chute de cheval m'avait froissé le bras; ce très léger accident ne me déplaisait point; je n'étais pas fâché d'être, à si bon marché, un peu martyr de ma dévotion pour Dante. Le frère Mauro, qui était à la fois le cuisinier, le pharmacien et le chirurgien du couvent, de la même main qui venait de m'offrir une tasse d'excellent café, s'empressa de frictionner énergiquement la partie blessée, et y appliqua un baume de sa composition, traitement dont je me trouvai très bien. Après les premières paroles échangées, l'abbé, qui est un homme instruit, qui semble aussi un homme de caractère, et qui, ou je me trompe bien, ne passera pas sa vie enterré dans les

(1) *Parad.*, c. XXI, 109.

Apennins, nous parla de Dante, de son séjour à l'Avellana, et, après nous avoir récité les vers de *la Divine Comédie* que j'ai cités plus haut, nous mena dans une salle attenant à la bibliothèque, où le buste du poète est placé dans une niche au-dessous de laquelle est une inscription latine dont voici la traduction : « Étranger, cette chambre qu'habita Dante Alighieri, et où il composa, dit-on, une partie considérable de son œuvre presque divine, tombait en ruines et allait être détruite. Philippe Rodolphe, neveu du cardinal Laurent-Nicolas, *summi collegii præses*, mu par son insigne piété envers son concitoyen, a réparé ce lieu et a fait placer ici ce témoignage pour rappeler la mémoire d'un grand homme. Calendes de mai 1557. »

Les moines ont voulu s'unir à ce pieux hommage; ils ont écrit au bas des lignes qu'on vient de lire : « Les moines camaldules, après s'être assurés de la vérité du fait, ont placé ce portrait dans ce lieu restauré par eux (kal. nov. 1622). » Par cette seconde inscription, les bons pères semblent revendiquer pour eux-mêmes le mérite d'avoir exécuté le plan de Philippe Rodolphe. Cette émulation d'hommage les honore.

On s'empressa de nous mener visiter les chambres de Dante; un jeune novice en robe blanche, une lampe suspendue à la main, nous suivait à travers les corridors et les escaliers du cloître. On nous montra deux cellules occupées par des novices; dans l'une d'elles séchaient de fort beaux raisins. Un vieux père dit gaiement au jeune habitant de la cellule : « Dante n'avait pas de si beaux raisins! » Ce qui parut très plaisant, car on rit beaucoup. Il était curieux de voir le grand souvenir littéraire si familier à ces reclus dans cette solitude reculée, au sein des montagnes silencieuses.

Je dois de la reconnaissance à Dante pour m'avoir conduit dans un lieu remarquable où je ne serais probablement jamais allé sans lui. C'est toujours avec un singulier plaisir que je dors une nuit dans ces cellules dont les habitans ordinaires y dormiront toutes leurs nuits jusqu'à la dernière. J'aime à être réveillé par la cloche qui sonne les offices de la nuit dans la solitude. J'aime les questions des moines sur ce qui se passe dans le monde. Ceux-ci étaient fort occupés des chemins de fer. L'abbé me parla de M. de La Mennais et de M. Cousin, et par-dessus tout de M. de Châteaubriand; je fus ému de le voir, à mon nom, se découvrir et saluer la mémoire de mon père; et puis, c'étaient des rires d'écolier à tout propos, une certaine enfance de cœur qui s'égaie pour les moindres choses. Tout fait évènement dans la monotonie de la vie monastique. On se fit une grande joie de

nous conduire à un écho, merveille de l'Avellana, le plus puissant que j'aie jamais entendu; il répète distinctement un vers entier et même un vers et demi. Je me plus à faire adresser par les rochers au grand poète qu'ils avaient vu errer parmi leurs cimes ce qu'il a dit d'Homère :

Honorate l'altissimo poeta.

Le vers fut articulé distinctement par cette voix de la montagne qui semblait la voix lointaine et mystérieuse du poète lui-même.

Il y a toujours quelques bonnes légendes à recueillir dans ces pèlerinages. Voici ce qu'un des religieux me raconta : Un seigneur du pays avait commis toutes sortes de crimes; dans son désespoir, il s'écria : « Il est aussi impossible que Dieu me pardonne qu'il est impossible que j'entame ce mur avec un couteau. » Plein de rage, il lança son couteau contre le mur, et le mur s'ouvrit : naïf et touchant apologue qui exprime merveilleusement l'immensité de la miséricorde céleste.

Pour trouver le souvenir de Dante plus présent que dans les cellules aux raisins, et même dans la chambre de l'inscription, je sortis à la nuit et fus m'asseoir sur une pierre un peu au-dessus du monastère. On n'apercevait pas la lune, encore cachée par les pics immenses; mais on voyait quelques sommets moins élevés frappés de ses premières lueurs. Les chants des religieux montaient jusqu'à moi à travers les ténèbres, et se mêlaient aux bêlemens d'un chevreau perdu dans la montagne. Je voyais à travers une fenêtre du chœur un moine blanc prosterné en oraison. Je pensais que peut-être Dante s'était assis sur cette pierre, qu'il avait contemplé ces rochers, cette lune, et entendu ces chants toujours les mêmes comme le ciel et les montagnes.

ROME.

Rome n'est un lieu indifférent pour aucun de ceux que le sort y amène, et le fut moins pour Dante que pour personne. A Rome s'accomplit la crise de sa destinée. Tandis qu'il négociait au nom de la république de Florence avec le pape Boniface VIII, il apprit que ses ennemis politiques, conduits par Charles de Valois, et d'accord avec Boniface, venaient de s'établir dans Florence par le carnage et l'incendie. Là commence pour le poète cet acharnement de malheurs qui devait durer autant que sa vie, et cet exil qui ne devait pas finir avec elle.

L'année qui fut si décisive dans son existence marquait une époque unique dans les fastes de la chrétienté. C'était la dernière année du XIIIe siècle et celle du premier jubilé; il n'est donc pas surprenant qu'à ce double titre elle ait frappé l'imagination de Dante, et qu'il ait daté sa vision de cette année mémorable et fatale. Lui-même a exprimé l'impression que produisit sur lui le spectacle de la foule immense qui allait et venait le long du Pont-Saint-Ange, d'un côté vers le château et vers Saint-Pierre, de l'autre vers le mont (1). Le mont était probablement le *Monte-Giordano*, élévation peu considérable qui maintenant a presque disparu sous les édifices modernes, par suite de cet exhaussement du sol dont Rome offre tant d'exemples.

Un spectacle à peu près semblable s'est renouvelé de nos jours: malgré la différence des temps, malgré le double obstacle qu'opposaient au concours des pèlerins le refroidissement de la foi religieuse et les inquiétudes de la politique, l'affluence a été considérable au jubilé de 1825. Seulement, on peut croire que le jubilé de 1300 était plus poétique; Rome surtout l'était davantage. Alors le Pont-Saint-Ange, qui s'appelait pont de Saint-Pierre, n'était point *orné* par les anges minaudiers du Bernin. Un portique immense conduisait du pont jusqu'à la basilique (2); le long de ce portique se pressait la multitude venue de tous les points de l'Europe pour cette grande pompe de la papauté. Perdu, coudoyé dans la foule, marchait le poète qui devait donner à cette solennité une gloire que personne ne soupçonnait, en y rattachant une œuvre dont lui-même ne savait pas encore le nom. Parmi tous ces milliers de créatures humaines destinées à l'oubli, il y en avait une dont le souvenir devait remplir les siècles.

Il reste à Rome un monument contemporain de cet évènement célébré par Dante, c'est une peinture attribuée au Giotto, et qui se trouve derrière un des piliers de Saint-Jean-de-Latran; on y voit Boniface annonçant au peuple le jubilé. Le portrait du pape doit être ressemblant. J'ai reconnu dans cette physionomie épicurienne, où il y a plus de finesse que de force, la statue que j'avais vue couchée sur le tombeau de ce pape, dans les souterrains du Vatican.

Grégoire VII ou Alexandre III ne devait pas avoir ce visage-là; on y sent la papauté déchue de la force et de la grande ambition à la

(1) *Inf.*, c. XVIII, 28.

(2) On peut croire qu'il existait encore, car on sait positivement qu'il était debout au XIIIe siècle.

ruse et au lucre. Voilà bien le pontife adroit et avide qui trompa Dante, livra Florence, et que Dante plaça, par anticipation, dans son *Enfer*, parmi les simoniaques. Boniface ne fut grand que par sa captivité. Son caractère se releva sous les outrages. Souffleté lâchement par le gant de fer de Colonna, le vieux pape fut sublime dans cette colère farouche et muette dont il mourut. Aussi Dante, malgré sa juste inimitié pour Boniface, ne trouva ce jour-là que des anathèmes contre ces violences, et il s'écria : « Je vois les fleurs de lis entrer dans Alagni, et le Christ être captif dans la personne de son vicaire; il est une seconde fois livré à l'opprobre. Je vois renouveler la dérision du vinaigre et du fiel, et le Christ égorgé entre des voleurs (1). »

Cette apparente contradiction se retrouve dans tout ce que Dante dit de Rome. Il témoigne à son égard les sentimens les plus contraires : tantôt il lui adresse des louanges inspirées par un respect superstitieux et une mystique adoration, tantôt il lance contre elle les imprécations et les invectives; mais cette colère est encore de l'amour; elle naît chez lui du déplaisir qu'il ressent à voir Rome différente de ce qu'il voudrait qu'elle fût, et l'idéal que caressaient ses rêves les plus ardens, dégradé à une si honteuse réalité.

Rome était pour Dante le centre de l'histoire et de l'humanité, et non-seulement la Rome chrétienne, mais la Rome antique. Comme plusieurs d'entre les pères, il voyait dans la conquête et la domination du peuple-roi un moyen dont s'était servi la Providence pour préparer l'unité catholique et la suprématie de la papauté. Il le dit dans le second chant de *l'Enfer* avec une netteté de langage qui étonne; il n'hésite pas à comparer Énée à saint Paul, tous deux transportés dans un monde invisible. Mais qu'on ne s'étonne point de ce rapprochement; car, si saint Paul fut le vase d'élection destiné à répandre sur la terre la foi et le salut (2), « Énée fut choisi dans le ciel pour être le père de Rome la sainte et de son empire, lesquels, pour dire le vrai, furent fondés dans la vue du siége où réside le successeur de Pierre (3). »

Dante ajoute que, descendu aux enfers, Énée entendit des choses qui furent la cause de *son triomphe et du manteau papal :*

Di sua vittoria e del papale ammanto.

(1) *Purgat.*, c. XX, 86.
(2) *Inf.*, c. II, 28.
(3) *Ibid.*, 20.

Il appelle le peuple romain le peuple saint, *popol santo*. On conçoit qu'une pareille manière de voir dut lui rendre le séjour de Rome comme un séjour sacré. Aussi écrivit-il dans le *Convito* : « Je pense fermement que les pierres de ses murailles sont dignes de respect ainsi que le sol où elle est assise, plus encore qu'on ne le pense généralement. » Voilà de l'idolâtrie, et les enthousiastes les plus décidés de la ville éternelle ne sauraient aller au-delà.

Mais il ne lance pas moins de terribles anathèmes sur la corruption de cette Rome pour laquelle il professe un religieux respect. Nulle part il ne le fait avec plus d'énergie que dans le 27e chant du *Paradis* (1), il met dans la bouche de saint Pierre ces foudroyantes paroles : « Celui qui usurpe sur la terre ma place, oui, ma place qui est vacante aux yeux du fils de Dieu, a changé le lieu de ma sépulture (2) en un égout d'infection et de sang. » Après avoir continué sur ce ton, qui fait pâlir les habitans des sphères célestes et Béatrice elle-même, saint Pierre annonce le secours que réserve à tous les maux de l'église la sublime Providence, qui s'est servie de Scipion pour sauver la gloire de Rome, tant la liaison qu'il découvre entre les destinées de la Rome antique et celles de la Rome moderne est toujours présente à la pensée du poète chrétien.

Comment se fait-il donc que lui, qui a consigné dans son ouvrage les souvenirs de tous les lieux remarquables qu'il a visités, n'ait pas parlé des monumens romains? Rien n'allait mieux à son génie que la poésie de leurs ruines. On regrette et on ne saurait concevoir qu'il n'y ait pas dans *la Divine Comédie* quelques vers d'une tristesse et d'une majesté sublimes sur la masse immense et à demi écroulée de l'amphithéâtre, sur les aqueducs qui se dressent à travers les solitudes, comme les portiques abandonnés de Palmyre. Et pourtant Dante avait contemplé la ville de Rome et la muette campagne qui l'environne. Il cite un point de vue qu'aujourd'hui encore on indique aux étrangers comme l'un des plus favorables pour embrasser d'un regard l'ensemble de la ville éternelle, le sommet de la colline appelée alors Monte-Malo (3), qui aujourd'hui, probablement par

(1) *Parad.*, c. XXVII, 22.

(2) Le mot *cimiterio*, employé par Dante, a long-temps désigné une église, les premières églises étant en général établies dans les lieux consacrés par les ossemens des martyrs. L'église actuelle de Saint-Pierre est elle-même bâtie sur l'emplacement du cirque de Néron, où la tradition veut que l'apôtre ait été mis à mort, et où se trouvent encore aujourd'hui ses saintes reliques.

(3) *Parad.*, c. XV, 109.

corruption, porte le nom de Monte-Mario, et sur laquelle se dressent les cyprès de la villa Mellini.

Et à cette époque combien Rome était plus riche en monumens de l'antiquité qu'elle ne l'est de nos jours! Robert Guiscard, il est vrai, avait fait, en 1084, cette irruption qui fut si funeste aux édifices des Romains, brûlant et ravageant tout, depuis Saint-Jean-de-Latran jusqu'au château Saint-Ange (1). Mais nous savons que beaucoup de précieux restes de l'antiquité, maintenant détruits, subsistaient encore quand Dante écrivait, et même long-temps après lui.

En voyant ce qui a été détruit depuis le xve siècle, on acquiert la triste conviction que les âges civilisés ont plus dépouillé Rome que les âges d'ignorance, et que les architectes ont fait plus de mal en ce genre que les barbares. Les barbares n'en savaient pas assez et n'avaient pas assez de patience pour démolir des monumens romains; mais, avec les ressources de la science moderne et la suite d'une administration régulière, on est venu à bout de presque tout ce que le temps avait épargné. Il y avait, par exemple, au commencement du xvie siècle, quatre arcs de triomphe qui n'existent plus; le dernier, celui de Marc-Aurèle, a été enlevé par le pape Alexandre VII. On lit encore dans le *Corso* l'inconcevable inscription dans laquelle le pape se vante d'avoir débarrassé la promenade publique de ce monument, qui, vu sa date, devait être du plus beau style. En outre, on a eu la fureur d'orner de marbres antiques les églises, presque toutes d'un goût détestable, bâties à Rome depuis deux cents ans. Ces églises font peine à voir, car chaque chapelle, chaque autel, chaque balustre rappelle un acte de vandalisme et de destruction. Ce qui a pu échapper achève maintenant de disparaître, transformé en coupes, serre-papiers et autres colifichets que tous les désœuvrés de l'Europe emportent au lieu de souvenirs et d'études qui ne se vendent pas dans les magasins de curiosités de la place d'Espagne : heureux quand ils ne cassent pas le nez d'une statue ou la feuille d'un chapiteau pour voler bêtement un morceau de pierre! C'est le pillage en petit après le brigandage en grand. Du reste, les Romains eux-mêmes avaient donné l'exemple de ces voleries que la civilisation devrait proscrire. Les colonnes du temple de Jupiter Capitolin avaient été enlevées à celui de Jupiter Olympien.

(1) « Hostiliter incedens et vastans à palatio Laterani usque castellum S.-Angeli. » (Romuald. Salernitan., *Chronicon rerum It. hist.*, tom. VI.) — « Dux (Robertus) ignem exclamans, urbe accensa, ferro et flamma insistit. » (*Hist. sicul. rerum*, t. V.)

Après avoir soulagé mon cœur par cette boutade, je reviens à ma question. Comment se fait-il que Dante, imbu d'une vénération superstitieuse pour la Rome antique, n'ait pas parlé des antiquités de Rome?

Je sais bien que, si elles étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui, elles étaient beaucoup moins en évidence. Le Colysée était une forteresse que l'empereur Frédéric III avait prise aux Frangipani pour la donner aux Annibaldi, et que le pape Innocent IV, en 1244, avait rendue aux Frangipani. Guelfe et gibelin tour à tour, comme tout le reste de l'Italie, le Colysée, en cet état, ne pouvait frapper les regards et l'imagination par ses gigantesques débris. Il en était de même de chaque ruine; le tombeau de la femme de Crassus était devenu un château-fort alors aux mains des Gaetani, et autour du château s'était formé un village avec son église dont on a récemment retrouvé les restes. L'arc de Septime-Sévère était obstrué par l'église de Saint-Sergius-et-Bacchus, à laquelle Innocent III, en 1199, avait concédé, en toute propriété la moitié du monument.

Malgré cet état de choses, le silence de Dante n'en est pas moins surprenant. Quand il n'y aurait eu que les grandes lignes d'aqueducs qui sillonnent la campagne de Rome, on ne saurait comprendre qu'elles ne lui aient pas servi pour quelque majestueuse comparaison, pour quelque construction idéale dans le monde qu'il créait. Tout ce qu'on peut répondre, c'est que le sentiment des ruines n'existait pas alors. Ce sentiment est assez nouveau; il ne se montre pas dans notre littérature avant Bernardin de Saint-Pierre, et s'est manifesté pour la première fois, avec toute sa poésie et toute sa puissance, dans quelques pages du *Génie du Christianisme*.

Quand Dante peint les barbares venus des contrées boréales et s'émerveillant à l'aspect de Rome (1), il fait un retour vers le passé, il ne parle pas de la Rome qu'il voyait, mais de Rome au temps de sa splendeur, quand elle dominait le monde (2). Le seul reste d'antiquité romaine dont il soit fait, dans *la Divine Comédie*, une mention

(1) *Parad.*, c. XXXI, 31.

(2) Quando Laterano
Alle cose mortali audò di sopra.

Quand le Lateran s'élevait au-dessus des choses mortelles. — Dante se sert de ce mot Laterano en parlant de la Rome antique, parce que de son temps on confondait le palais des Laterani avec la Maison Dorée de Néron, dont le souvenir absorbait tous les souvenirs environnans, comme elle-même avait envahi une grande portion de la ville.

positive, est cette pomme de pin colossale en bronze placée aujourd'hui au Vatican sous l'abside de Bramante, et alors dans la cour entourée d'un portique au-devant de la vieille basilique de Saint-Pierre. Elle jouissait d'une certaine popularité; car, dans les peintures qui représentent Saint-Pierre dans son état primitif, celle, par exemple, qui se voit à Saint-Martin, on a eu soin de rappeler l'existence de la *pigna*, et le peintre l'a mise dans l'intérieur de la basilique, à l'entrée de la nef, où elle n'a jamais été. Dante compare à cette énorme pomme de pin la tête d'un géant qu'il aperçoit à travers la brume dans le dernier cercle de l'enfer (1). « Sa face me paraissait grosse et longue comme la *pigna* de Saint-Pierre à Rome, et les autres membres étaient en proportion. »

Remarquez toujours le même procédé pour rendre accessible à l'imagination ce qui semble devoir lui échapper. Ici Dante prend pour un point de comparaison un objet d'une grandeur déterminée; la pigna a onze pieds, le géant devait donc en avoir soixante-dix : elle fait, dans la description, l'office de ces figures que l'on place auprès des monumens pour rendre plus facile à l'œil d'en mesurer la hauteur.

Cette pomme de pin a été trouvée près du tombeau d'Adrien, dont probablement elle ornait le faîte. On a prétendu, ce qui est de toute invraisemblance, qu'elle était placée sur la coupole du Panthéon : elle eût dérangé l'économie de la lumière dans ce beau monument, construit de manière à ne recevoir de jour que par l'ouverture pratiquée à son sommet. D'ailleurs, une pomme de pin était un ornement convenable pour un tombeau. On sait que le plus grand nombre des sarcophages antiques sont décorés de représentations bachiques qui, vraisemblablement, faisaient allusion aux doctrines enseignées dans les mystères et au sort des initiés après la vie. Or, la pomme de pin se rencontre souvent dans ces représentations symboliques. Non-seulement elle orne une extrémité et quelquefois les deux extrémités du thyrse de Bacchus, mais dans plusieurs bas-reliefs funèbres elle figure parmi les offrandes du sacrifice (2). C'était donc à la décoration d'un lieu funèbre que devait servir la pigna, sur le compte de laquelle je ne me serais pas arrêté aussi long-temps si Dante n'en avait parlé, honneur dont beaucoup d'autres débris du passé étaient bien plus dignes.

(1) *Inf.*, chant XXXI, v. 60.

(2) Musée du Vatican, salle des candélabres. Voir *Beschreibung der stadt Rom*, tom. II, seconde partie, pag. 262-263.

Le Vatican offre d'autres souvenirs de Dante qui méritent mieux de nous arrêter, souvenirs immortels, car ils ont été fixés par le pinceau de Raphaël dans les *Stanze*, et par le pinceau de Michel-Ange à la chapelle Sixtine.

Raphaël a bien jugé Dante en plaçant parmi les théologiens, dans la *Dispute du saint-sacrement*, celui pour la tombe duquel a été écrit ce vers, aussi vrai qu'il est plat :

Theologus Dantes nullius dogmatis expers.

Parmi les docteurs Dante a conservé la couronne de laurier des poètes; mais on n'aurait pas besoin de cette indication pour reconnaître ce profil austère, ce visage maigre et pâle sur lequel ses contemporains croyaient lire les visions d'un autre monde. D'ailleurs, Raphaël l'a aussi placé sur le Parnasse parmi les poètes.

Un écrivain ingénieux a remarqué que *la Théologie* de Raphaël semble un divin portrait de Béatrice. Canova aussi a représenté Béatrice avec son voile et sa couronne de feuilles d'olivier :

Sotto candido, vel cinta d'oliva
Donna m'apparve.

Vers que la main du grand sculpteur a tracés au bas de l'idéale et ressemblante figure pour laquelle il s'était inspiré de la poésie de Dante et de la beauté de Mme Récamier.

Michel-Ange n'a pas demandé à l'auteur de *la Divine Comédie* des inspirations aussi gracieuses que Raphaël ou Canova. Tout le monde sait que, dans *le Jugement dernier*, il a calqué son Caron sur celui de Dante. C'est bien le démon aux yeux ardens, aux *yeux de braise*, qui presse à coups de rame les ombres trop lentes (1). Outre ce détail, évidemment emprunté, on sent dans toute la composition, empreinte d'un sentiment lugubre et terrible, l'action du poète sur le peintre. Par son côté sombre et violent, le génie de Dante se mariait admira-

(1) *Inf.*, c. III, 109. — Michel-Ange, en plaçant parmi les damnés un maître des cérémonies du pape dont il avait à se plaindre, a fait ce que faisait Dante et ce qu'avaient fait d'autres peintres avant lui. Il y avait autrefois à Santa-Croce de Florence des peintures du Giotto et d'Orgagna dans lesquelles figuraient, au nombre des réprouvés, divers personnages de leur temps, entre autres Cecco d'Ascoli, probablement à cause de ses attaques contre Dante, ami du Giotto et inspirateur d'Orgagna, et en outre un quêteur de la commune de Florence, contre lequel un de ces peintres avait plaidé, ainsi que le notaire et le juge qui avaient favorisé son adversaire.

blement au génie de Michel-Ange, qui le lisait sans cesse et offrit de lui élever un tombeau à ses frais. Combien on doit déplorer la perte de cet exemplaire de *la Divine Comédie* dont l'auteur du *Jugement dernier* avait couvert les marges de ses dessins! Je regrette surtout l'*Enfer;* je doute que la verve fougueuse et le dessin savamment tourmenté de Michel-Ange eussent pu rendre la suavité mélancolique du *Purgatoire* sans parler des visions inexprimables du *Paradis*. Mais si le nom de Michel-Ange ne rassure pas complètement sur le succès d'une pareille entreprise, que dire de la tentative de Pinelli, qui, pour avoir assez bien réussi à rendre, et encore d'une manière assez conventionnelle, les brigands des Abbruzzes, les paysans de la campagne romaine ou les portefaix du Transtevère, s'est cru appelé à dessiner l'histoire romaine, à traduire avec son crayon l'Arioste, le Tasse et Dante? Qu'est-il arrivé? Ses personnages ne sont jamais ni d'anciens Romains, ni des chevaliers, encore moins des habitans du monde invisible; ce sont toujours des Transteverins, et des Transteverins de Pinelli.

Si l'on veut retrouver à Rome le génie de Dante dans de récentes peintures, il vaut mieux aller chercher près de Saint-Jean-de-Latran le casin solitaire, sur les murs duquel le prince Massimi a fait représenter, dans trois pièces différentes, des sujets tirés de Dante, de l'Arioste et du Tasse. Dante a été confié à Cornélius, l'Arioste à Schnor, le Tasse à Overbek, les trois plus célèbres noms de cette école de Munich, qui croit pouvoir remonter par une imitation savante à la naïveté du XVe siècle. Le talent des artistes allemands est plus certain que leur système. Quoi qu'il en soit, les fresques dont les sujets ont été empruntés à Dante m'ont paru les meilleures de celles qui décorent le casin Massimi. En effet, Dante convenait mieux que l'Arioste et le Tasse à une telle manière de traiter la peinture, lui empreint réellement de la candeur sublime du moyen-âge, tandis que les deux autres, dans leurs récits enchanteurs, ne nous montrent pas la chevalerie primitive, mais une chevalerie de la renaissance, et qui n'est elle-même qu'une renaissance de la chevalerie.

Dante, disent les biographes, fut chargé par la république de diverses missions auprès de la cour de Naples; mais on ne voit dans ses vers aucune trace de son séjour dans le midi de l'Italie.

Un mot sur le mont Cassin (1), où il avait probablement logé et

(1) *Parad.*, c. XXII, 37.

peut-être entendu raconter cette vision du frère Albéric, dont on retrouve quelques traits reproduits dans sa grande composition ; un mot sur le mont Cassin, voilà tout ce qu'on peut relever chez lui de souvenirs pittoresques au-delà de Rome. Les campagnes élyséennes, les radieux horizons, ne parlaient pas à l'imagination pensive et grave du Florentin, et la molle et brillante Parthénope ne lui a pas inspiré un vers.

ORVIETO ET BOLOGNE.

Bien que Dante n'ait pas parlé d'Orvieto, en passant par cette ville, on est forcé de penser à lui. Les admirables fresques du *Jugement dernier*, par Lucas Signorelli, offrent plusieurs détails qui rappellent certaines peintures de Dante. Ici, comme à la Sixtine, la barque pleine de damnés ressemble à celle où Caron les pousse pêle-mêle à coups de rame. Des anges jettent gracieusement des fleurs, comme d'autres anges les répandent en nuage autour de Béatrice (1). Mais ce qui est exactement copié d'un vers de Dante, c'est le groupe célèbre dans lequel on voit un démon emporter à tire d'aile, sur son épaule, une pécheresse (2). « Et je vis venir derrière nous un diable noir. Ah! comme il me semblait terrible! Les ailes étendues et le pied léger, il emportait fièrement un pécheur sur son épaule pointue, et le tenait fortement attaché par les nerfs des pieds. »

Michel-Ange passe pour avoir imité quelques traits de l'étonnante composition de Lucas Signorelli, dont le style, singulièrement hardi pour le temps, devance d'une manière frappante le style du grand dessinateur florentin. Il est naturel que celui qui a pu deviner d'avance et peut-être inspirer le génie de Michel-Ange se soit empreint de l'esprit de Dante et soit comme un intermédiaire entre ces deux génies de même trempe.

Les populations de la Romagne comptent parmi les plus énergiques de l'Italie. Ici on ose prononcer en public le nom de la liberté, dont le désir est dans tous les cœurs. Les Romagnols d'aujourd'hui donnent un honorable démenti à ce vers que Dante adressait à leurs ancêtres :

« O Romagnols changés maintenant en bâtards (3) ! »

Les villes industrielles et paisibles que traverse aujourd'hui une

(1) *Purg.*, c. XXX, 30.
(2) *Inf.*, c. XXXI, 31.
(3) O Romagnoli tornati in bastardi! (*Purgat.*, c. XIV, 99).

très belle route, Forli, Faenza, Imola, étaient, au temps de Dante, autant de petits états continuellement en guerre, et passant tour à tour, comme les anciennes villes de la Grèce, des orages de la démocratie aux mains de quelque petit tyran. Elles étaient en paix au moment où Dante place son merveilleux voyage; mais il savait ce que valait cette paix et ce qu'elle pouvait durer, et il s'exprime à ce sujet avec une amertume d'autant plus expressive qu'elle est plus contenue. « La Romagne, dit-il à Guido de Montefeltro, n'est et ne fut jamais sans guerre *dans le cœur de ses tyrans*, mais je n'en ai laissé aucune déclarée à cette heure (1). »

A propos de la ville de Césène et de sa position topographique, Dante fait encore une application remarquable de ce sentiment des localités qui ne l'abandonne jamais, et auquel il doit de mêler si fortement dans sa poésie les idées abstraites et les choses sensibles, les réflexions morales ou politiques avec la nature du sol et la physionomie des lieux; il dit de Césène : « La ville dont le Savio baigne le flanc, comme elle est assise entre la plaine et la montagne, vit entre la tyrannie et la liberté (2). » Je ne sais si Césène n'a point subi la loi commune qui a fait descendre tant de villes d'une hauteur dans un lieu plus bas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, soit dit sans allusion au gouvernement pontifical, elle m'a paru plutôt dans la plaine que sur la montagne.

Si Dante se montre sévère pour la Romagne telle qu'elle était au moment où il écrivait son poème, si, fidèle à son habitude de décrire le pays géographiquement, et de tracer, pour ainsi dire, la carte de ses haines, il dit que dans le pays situé entre le Pô, l'Apennin, la mer et le Reno, tout est *plein de troncs venimeux* (3), il fait un éloquent éloge des Romagnols de l'âge précédent; il demande ce qu'est devenue « la race loyale qui habitait le pays où les cœurs sont maintenant si félons. » Il célèbre l'ancienne chevalerie dans des vers qui respirent toute l'élégance et toute l'urbanité des mœurs chevaleresques, dont il déplore la perte, et semblent avoir inspiré le début de *Roland furieux* à l'Arioste, qui a emprunté à Dante la moitié de son premier vers :

Le donne i cavalier.

Derrière ces souvenirs *du bon temps*, se cache une prédilection

(1) *Inf.*, XXVII, 37.
(2) *Ibid.*, c. XXVII, 52.
(3) *Purg.* c. XIV, 195.

secrète pour les mœurs féodales et l'existence féodale de l'Italie. Dante était aristocrate; dans sa colère contre la démocratie florentine, il vantait le temps qui avait précédé le triomphe de cette démocratie, il regrettait *l'ancien régime;* le même sentiment lui a dicté ces gracieux retours vers les mœurs chevaleresques de la Romagne, et son admirable peinture des vieilles mœurs patriciennes de Florence.

Quant à Bologne elle-même, il n'en est pas question dans *la Divine Comédie;* pourtant Dante y est certainement venu : il peint d'une manière trop précise l'effet que la tour penchée de Bologne, appelée *Garisenda*, produit sur celui qui est placé sous la face inclinée de la tour. Voici à quelle occasion.

Dante a creusé au plus profond de son enfer un enfer particulier, réservé aux traîtres. Pour expliquer comment il a pu descendre dans ce dernier abîme, il suppose qu'Anthée, un des géans révoltés contre le ciel, prend dans sa main, lui Dante et Virgile, et se baissant les dépose tous deux à ses pieds.

Sans doute, Dante a voulu, par cette singulière invention, frapper l'imagination du lecteur, et lui enseigner la distance qui sépare des autres crimes le plus odieux de tous, celui duquel il avait été plus particulièrement victime. Pour mesurer cette distance, il ne lui a pas fallu moins que la taille d'un géant.

De plus, pour rendre sensible le mouvement formidable du colosse s'abaissant ainsi vers les profondeurs de l'enfer, le poète a fait, comme en tant d'autres endroits de son poème, un emprunt à la réalité physique; il a pris pour objet de comparaison un objet déterminé, un monument célèbre en Italie, la tour de la Garisenda; il compare donc l'impression produite sur lui par le géant qui se penche, à l'effet qu'un nuage, passant au-dessus de cette tour et venant du côté vers lequel elle s'incline, produit sur le spectateur placé au-dessous d'elle. C'est alors la tour qui semble s'abaisser de toute la vitesse du nuage. L'image est colossale comme elle devait l'être, et en même temps elle a cette exactitude matérielle que Dante recherche toujours avec tant de soin, et au moyen de laquelle il parvient à peindre le monde idéal à l'imagination et aux sens aidés du souvenir.

Dante eût choisi le célèbre campanile de Pise, illustré depuis par le génie d'un autre grand Florentin, de Galilée (1), si le monument eût

(1) Galilée fit ses premières expériences de la pesanteur en jetant différens corps

existé de son temps; mais il ne fut achevé qu'après la mort du poète, et la Garisenda de Bologne date de 1110.

On a dit de ces deux *tours penchées* qu'elles avaient été ainsi construites à dessein; mais cette opinion est aujourd'hui généralement abandonnée; là où on avait vu un tour de force de l'art, il ne faut voir qu'un accident produit par la nature du terrain. Les deux tours ne sont point d'aplomb. Les trous pratiqués pour placer les échafaudages de construction présentent la même inclinaison que le reste du monument (1). Au reste, le fait est loin d'être aussi rare qu'on le suppose. Dans la façade de la cathédrale qui est à côté de la tour de Pise, deux arcades accusent aussi par leur inclinaison une légère dépression du sol. Dans la même ville, le clocher de Saint-Nicolas penche évidemment, et ce n'est pas seulement à Pise et à Bologne qu'on voit des clochers et des tours qui penchent, mais encore à Ravenne, à Venise et ailleurs, principalement dans les lieux où le terrain, comme celui de ces deux dernières villes, a peu de consistance, et pour cette raison a pu fléchir inégalement sous le poids des édifices. Le dôme de Saint-Pierre de Rome lui-même n'est pas parfaitement vertical. La tour de Pise et la *Garisenda* sont donc un peu moins merveilleuses qu'on ne les a faites, mais il reste à leurs noms assez de poésie et de gloire, puisqu'ils rappellent les noms de Dante et de Galilée.

On peut voir à Bologne comment la tradition du moyen-âge catholique, dont Dante est dans la poésie un si admirable représentant, était perdue dans l'art à l'époque où florissait cette école de Bologne, qui, malgré tout son mérite, ne fut qu'une brillante décadence. Dans l'église de Sainte-Pétrone, bâtie au XIVe siècle, est une peinture de l'enfer dans laquelle on sent encore une inspiration analogue à l'inspiration dantesque; mais dans l'église de Saint-Paul, construite en 1611, les tableaux qui expriment l'état des ames dans l'autre vie ont un tout autre caractère. Le purgatoire du Guerchin n'est plus la montagne expiatoire dont les rampes symboliques expriment les divers degrés par lesquels l'ame s'élève en se purifiant; on

du haut de la tour de Pise. On dit aussi que les oscillations d'une lampe suspendue dans la belle cathédrale de cette ville donnèrent à l'illustre physicien la première idée de ses observations sur le pendule. On ne trouve guère qu'en Italie les recherches de la science moderne liées ainsi aux productions merveilleuses de l'art et de la religion du moyen-âge.

(1) *Morona Pisa illustrata*, tom. I, pag. 260°. — *Guida di Bologna de* 1825, pag. 292.

voit seulement quelques figures nues tendant les bras du milieu des flammes dans lesquelles elles sont plongées selon la donnée vulgaire qu'en Italie on trouve reproduite à chaque pas, pour exciter par cette représentation la dévotion des plus simples fidèles. Quant au paradis de Louis Carrache, le Bolonais n'a point lutté contre la difficulté, qui eût été grande, j'en conviens, et dont a rarement triomphé Flaxmann lui-même, de traduire aux yeux ce mystique paradis que Dante a composé de lumière, d'harmonie et d'amour. Au lieu des chœurs resplendissans que forment dans la troisième *Cantica* les esprits bienheureux, Louis Carrache s'est borné à peindre des anges jouant de divers instrumens. Ces anges sont de beaux jeunes gens fort appliqués à une leçon de musique; l'un d'eux est armé d'un énorme trombone; c'est un concert d'amateurs beaucoup plus qu'un concert du paradis.

Je ne nie point le mérite de ces deux tableaux, je ne nie point que les ames en purgatoire du Guerchin et les anges de Louis Carrache ne soient très agréables à regarder; je constate seulement que la vieille inspiration dantesque était entièrement oubliée de l'école bolonaise. Quoi qu'on ait dit du paganisme de Michel-Ange et de Raphaël, il n'en est pas de même dans leurs compositions. J'ai eu occasion de rappeler combien Michel-Ange était pénétré de l'esprit de Dante; et dans un petit tableau de Raphaël on voit les hypocrites punis comme dans *l'Inferno,* par le supplice des chappes de plomb. La chaîne traditionnelle de l'art se continue donc jusqu'à ces grands peintres, et son dernier anneau va s'attacher à leurs pieds. Hommes du XVIe siècle, ils tiennent donc encore à ce moyen-âge que l'époque de la perfection ne saurait faire oublier, mais qui ne doit point rendre injuste pour elle : la nuit a ses beautés, le jour a le soleil.

MANTOUE.

Mantoue est pour Dante la patrie de Virgile, la patrie de celui qu'il a choisi pour son guide dans la première partie de son voyage, et qu'il proclame son *maître en l'art d'écrire;* de là l'importance que Dante donne à cette ville, de là le long récit des mythologiques aventures de la prophétesse Manto, fondatrice fabuleuse de Mantoue et mentionnée ailleurs parmi les faux prophètes qui ont la tête tournée en arrière, comme Mahomet.

Aujourd'hui Mantoue est encore pleine du souvenir de Virgile. Selon la tradition, Charles Malatesta jeta dans le Mincio une statue

qui était sur la place du marché (*dell' herbe*), et que le peuple avait coutume de couronner le jour de la naissance du poète. Cette tradition paraît reposer sur un fait vrai, mais altéré : à savoir que ce Malatesta transporta le buste de Virgile dans le lieu où s'administrait la justice, et qui s'appelait ici, comme à Padoue, à Vicence et ailleurs, *salla della ragione*, ce qui ne veut pas dire salle de la raison, comme on traduit d'ordinaire, mais salle des délibérations, salle du conseil.

Cette barbarie, vraie ou supposée, de Malatesta inspira une violente invective latine à Vergerius, homme savant du xve siècle. Pour un érudit de la renaissance, toucher à une statue de Virgile, c'était profanation et sacrilége.

On montre dans le musée le buste de cette statue que Malatesta aurait jetée dans le Mincio. — Mais plus la tradition est douteuse, plus l'ardeur avec laquelle elle a été embrassée, au point d'imposer aux historiens, prouve quel sentiment de vénération, pour ne pas dire de superstition, Mantoue a conservé pour Virgile.

Tout est virgilien à Mantoue; on y trouve la topographie virgilienne, et la place Virgilienne, aimable lieu qui fut dédié au poète de la cour d'Auguste par un décret de Napoléon.

Dante a caractérisé le Mincio par une expression exacte, énergique selon son habitude (1) :

> Non molto ha corso che trova una lama
> Nella qual si *distende e la impaluda*.

Mais qui n'a pas la grace de Virgile :

> Ubi tardis ingens flexibus errat
> Mincius, et tenera prætexit arundine ripas.

La brièveté expressive et un peu sèche du poète florentin, comparée à l'abondance élégante de Virgile, montre bien la différence du style de ces deux grands artistes peignant le même objet.

Du reste, le mot *impaluda* rend parfaitement l'aspect des environs de Mantoue. En approchant de cette ville, il semble véritablement qu'on entre dans un autre climat; des prairies marécageuses s'élève presque constamment une brume souvent fort épaisse. Par momens on pourrait se croire en Hollande.

Tout l'aspect de la nature change : au lieu des vignes on ne voit

(1) *Inf.*, c. xx, 79.

que des prés, des prés virgiliens, *herbosa prata*. On conçoit mieux ici la mélancolie de Virgile dans cette atmosphère brumeuse et douce, dans cette campagne monotone, sous ce soleil fréquemment voilé.

Je suis allé voir le très douteux berceau de Virgile, Pietola, parce que Dante l'a nommé dans ses vers (1); mais c'était affaire de conscience, voilà tout. Pour être sensible à l'effet des lieux illustres, je veux autre chose que leur nom. La moindre trace d'un grand homme m'émeut, mais encore faut-il que cette trace existe; je ne saurais m'enthousiasmer en présence d'un village parfaitement semblable à un autre, parce que certains antiquaires affirment que dans ce village est né Virgile. L'aspect du pays m'intéresse parce que je le retrouve dans la poésie des *Bucoliques*, mais je n'y retrouve pas les rues et les maisons modernes de Pietola. A Pietola, rien ne parle de Virgile qu'une hypothèse scientifique, et il m'est impossible de m'attendrir sur une hypothèse.

Un autre poète de Mantoue est mentionné par Dante, c'est le fameux Sordello, dont la biographie, remplie d'aventures merveilleuses, montre tout ce que la légende pouvait faire de la vie d'un troubadour. Il doit sans doute à cette célébrité mensongère, et au lieu de sa naissance, l'honneur d'avoir été mis dans *la Divine Comédie* en rapport avec son compatriote Virgile. Le hasard qui leur a donné le même berceau a fourni à l'auteur du *Purgatoire* une des plus belles scènes de la seconde *Cantica* (2).

Sordello se tenait à l'écart immobile et fier,

A guisa di leon quando si posa.

Virgile s'approche pour lui demander la route. Sordello ne répond point, mais demande aux voyageurs quelle est leur patrie. Virgile prononce le nom de Mantoue. Aussitôt le troubadour mantouan s'écrie : Je suis Sordello de ton pays. — Et ils s'embrassent tendrement. Témoin de cet effet du sentiment de la patrie sur deux nobles cœurs, Dante adresse à l'Italie, déchirée par les factions, l'imprécation éloquente et si connue :

Ahi serva Italia di dolore Ostello, etc.

Le palais Sordello occupait à Mantoue une grande partie du terrain où est aujourd'hui la place Saint-Pierre.

(1) *Purg.*, c. XVIII, 83.
(2) *Ibid.*, c. VI, 66.

VÉRONE.

Voilà enfin une ville italienne à laquelle Dante n'a point dit d'injures. Elle a dû cette exception presque unique à l'hospitalité qu'elle lui a donnée. Il a reconnu et célébré cette hospitalité en vers magnifiques : « Ton premier refuge et ton premier asile sera la courtoisie de ce grand Lombard qui dans ses armes porte sur une échelle le saint oiseau (l'aigle) (1). »

La puissante famille des Scaliger, tyrans de Vérone, donna aux Malespina, aux Guidi, aux Polentani, l'exemple d'un accueil généreux, qui est leur principale gloire dans la postérité.

Can-Grande, le plus illustre des Scaliger, faisait de son palais un refuge et un asile pour tous ceux que les révolutions politiques avaient bannis de leur patrie. Soignant les imaginations des proscrits dont il recueillait l'infortune, il avait fait représenter dans les divers appartemens qui leur étaient destinés divers symboles analogues à leurs destinées : pour les poètes les Muses, Mercure pour les artistes, le paradis pour les prédicateurs, pour tous l'inconstante Fortune.

Une courtoisie aussi délicate envers le malheur et le talent fait honneur à cette famille héroïque et barbare, dont l'histoire est pleine de crimes et de grandes actions, comme celle des autres petits souverains italiens de la même époque. Les noms singulièrement vulgaires des Scaliger semblent annoncer des mœurs brutales et sauvages. Il est curieux de trouver une recherche d'hospitalité pareille chez des princes qui s'appellent Mâtin premier, Mâtin second, le Grand Chien (Can-Grande). Ces *Mâtins* de Vérone, comme les *Mauvaises-Têtes* (Malatesta) de Rimini, devançaient glorieusement le rôle dont on a trop exclusivement fait honneur aux Médicis.

Il devait arriver parfois à ces chefs guerriers d'être infidèles à ce rôle, si nouveau et si étrange pour eux, de protecteurs des arts et du génie, comme il arrivait à Théodoric d'oublier un beau jour son rôle de civilisateur, et d'envoyer Symmaque ou Boëce au supplice. C'est probablement à des retours pareils que font allusion certaines anecdotes populaires conservées par les biographes ou les *nouvellistes*. Ainsi un jour, dit-on, Can-Grande demanda insolemment à Dante comment il se faisait que lui, personnage si docte et si inspiré, plût moins qu'un bouffon dont les facéties divertissaient grandement la

(1) *Parad.*, c. XVII, 70.

cour de Vérone. Dante répondit fièrement : Ceux là se plaisent qui se ressemblent.

Le fait est peu certain; mais ce qui est probable, c'est que l'illustre et ombrageux exilé dut par momens souffrir de sa situation auprès de ses redoutables hôtes. Il a déposé le souvenir de ces amertumes dans les vers admirables et tant de fois cités :

Tu proverai..... etc. (1).

« Tu connaîtras combien le pain de l'étranger est amer, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier d'autrui. »

Mais il faut remarquer que, par un noble sentiment de reconnaissance, Dante n'a exprimé qu'une plainte générale sans désigner personne; car je ne puis croire qu'il ait caché sa vengeance dans un jeu de mot (2), allusion sans dignité qui gâterait pour moi les beaux et simples vers du poète.

L'empreinte gigantesque des Scaliger est encore sur Vérone, où ils ont régné plus d'un siècle. C'est l'un d'eux (Can-Grande II en 1555) qui a bâti en trois ans le castel Vecchio, cet édifice encore debout et intact avec ses énormes murs de briques presque sans fenêtres et ses deux grandes tours carrées, forteresse colossale du moyen-âge.

Dans plusieurs églises, on voit des tombes qui portent sculptée l'*échelle*, armoirie parlante des *Scaliger* et symbole de l'ascension rapide de leur fortune; ils y joignaient l'aigle impérial, le saint oiseau, comme dit Dante, c'est-à-dire l'oiseau des césars, ces représentans sacrés de Dieu sur la terre, selon le système politique de gibelinisme mystique et providentiel que l'exilé s'était fait.

Il y a à Vérone une rue de la Scala, une place de la Scala, et une église qui s'appelle Sainte-Marie-de-la-Scala. Enfin les monumens funèbres des Scaliger sont un des restes les plus imposans et les plus curieux du moyen-âge, et laissent bien loin derrière eux le fabuleux tombeau de Juliette.

L'art gothique n'a rien de plus riche et de plus hardi que trois de ces mausolées. Le plus simple est consacré à Can-Grande, l'hôte de Dante, les deux autres à deux princes de sa race : ceux-ci, plus somp-

(1) *Parad.*, c. XVII, 18.

(2) Lo scendere e lo salir per l'altrui scale.

Dans ce vers, le mot *scala* serait une allusion maligne au nom et aux armes de Scaliger.

tueux, plus magnifiques, d'un plus beau travail, attestent que l'art a marché avec le XIVe siècle. Tous trois représentent le personnage couché sur son tombeau. Ce tombeau est formé d'un tabernacle entouré de colonnes, de statues, de pinacles, et au sommet s'élève la statue équestre du glorieux défunt, double image du repos et de l'action, de l'action indomptable qui semble s'élever au-dessus de la mort et la dominer par une apothéose chevaleresque et guerrière.

Le plus splendide de ces monumens est consacré à Can-Signorio, le dernier de cette famille, mort de la poitrine en 1375, à l'âge de trente-cinq ans. D'après une tradition peu probable, qui ajoute à ce lieu funèbre une poésie terrible, Can-Signorio aurait tué son frère (1), celui-là même qui repose auprès de lui.

Ce serait de la tragédie toute faite que ces frères ennemis ainsi en présence durant les siècles, cette race puissante succombant sous la malédiction du sang, et le fratricide frappé de langueur, atteint de la maladie de nos générations débiles, et par elle expiant les crimes de la force. Cette tragédie serait l'œuvre de la tradition populaire. Elle s'y entend cette Melpomène; elle a composé les plus grands sujets de la tragédie antique et de la tragédie moderne, elle a créé *Œdipe, Macbeth* et *le Cid*.

Près des tombeaux des Scaliger, on montre leur palais. Ce palais, celui où Dante a vécu, celui où il a peut-être écrit les vers qui prophétisaient leur grandeur, reste là pour être témoin de leur néant.

Dante parle d'une porte du *Palio*. On nommait ainsi un morceau de drap vert qui était le prix d'une course exécutée près de l'une des portes de Vérone, par des hommes nus, le premier jour de carême. Cet usage remontait probablement au paganisme, comme les courses de femmes nues, qui eurent lieu assez tard dans le midi de la France. Le catholicisme avait poussé loin la tolérance de certains usages païens auxquels il avait même donné une place parmi les cérémonies chrétiennes. La course peu édifiante du *Palio* solennisait étrangement le premier dimanche de carême. C'était un bizarre empiétement du carnaval sur le temps consacré à la pénitence. Dante avait été témoin de ce singulier spectacle pendant son séjour à Vé-

(1) Ce frère mourut en 1451; le meurtrier n'aurait eu alors que onze ans. Probablement cette légende repose sur une confusion. Un autre Scaliger, plus ancien, a son tombeau dans le même lieu; celui-ci fut en effet assassiné, non par son frère, mais par un certain Scaramello. Ce meurtre eut lieu sous un arceau, qui s'appelle encore aujourd'hui *il Barbaro;* au-dessus de cet arceau de sanglante mémoire, on a placé l'image du docte et paisible Scipion Maffei.

rone. Il y fait allusion dans le xve chant de *l'Enfer*, pour peindre la fière attitude de son maître Brunetto Latini rejoignant ses compagnons de supplice qui marchent sous la pluie de feu (1). « Il semblait être parmi ceux qui courent le drapeau vert dans la campagne près de Vérone. On l'eût pris, non pour celui qui est vaincu, mais pour celui qui triomphe. » Une porte de Vérone porte encore le nom de porte du Palio, en mémoire de ces anciennes courses du moyen-âge. C'est un des beaux ouvrages de San-Micheli. Je la cherchai long-temps et me perdis au milieu des vastes fortifications qui entourent la ville, demandant la porte du Palio aux factionnaires autrichiens, mauvais *ciceroni* pour les antiquités dantesques; mais ils étaient excusables, car le nom historique de la porte que je cherchais est remplacé aujourd'hui par le nom insignifiant et vulgaire de la *Stupa*.

La légende qui se forme autour du souvenir des grands hommes s'attache surtout aux lieux qu'ils ont habités. Ainsi, on prétend que dans l'église de Sainte-Anastasie Dante soutint, en 1420, une thèse sur l'eau et sur le feu; de même, on a prétendu qu'à Paris il proposa de démontrer le pour et le contre sur douze sujets différens. Si ces faits ne sont pas certains, ils montrent que Dante passait auprès de ses contemporains pour un grand philosophe et surtout un puissant dialecticien. C'était en effet une de ses principales prétentions. On ne trouve dans *la Divine Comédie* que trop de passages où le langage du poète a bien de la peine à se défendre des habitudes du scholastique; et, dans le *Convito*, il dit positivement qu'après avoir perdu Béatrice, ayant lu la *Consolation* de Boëce, la philosophie personnifiée dans ce livre se confondit avec le souvenir de la jeune fille adorée (2). Quoi qu'il en soit, la thèse de Sainte-Anastasie n'a rien d'invraisemblable. Dante savait toute la physique de son temps; il se plaît à faire montre de ses connaissances en ce genre. Il a même décrit, dans *le Paradis*, une expérience de catoptrique; seulement la date embarrasse. En 1420, il remplissait à Venise une mission que lui avaient donnée les Polentani de Ravenne, et à cette époque il était plus occupé de diplomatie que de science. C'est pour cela que j'ai rapporté ce fait à la légende plutôt qu'à l'histoire.

On éprouve pour la lignée des grands hommes un intérêt qui n'est pas sans mélange d'une sorte de dédain; on leur en veut presque de

(1) *Inf.*, c. xv, 121.
(2) *Convito*, édit. de Venise, 1741, pag. 85.

porter un nom que personne ne devrait porter après celui qui en a fait la gloire. Il déplaît à la postérité que ce nom, propriété de l'homme célèbre, descende à sa race obscure; l'héritage semble une usurpation. Il n'y a pour l'imagination qu'un Dante Alighieri; pourtant il y en a eu plusieurs dans la réalité. La famille du poète se fixa à Vérone et s'y maintint pendant deux ou trois générations. Le dernier rejeton de la ligne masculine qui provenait du grand poète, a fait élever, dans une chapelle de l'église de San Fermo, deux monumens aux deux autres fils de Dante. Sur l'un des tombeaux on lit : A Pierre Alighieri Dante III, savant dans le grec et le latin, époux incomparable;—sur l'autre : A Louis Alighieri Dante IV, jurisconsulte orné de toutes les vertus.—Malgré ces pompeuses épitaphes, et bien que l'un des deux frères fût un époux incomparable, titre auquel son père n'eût peut-être osé prétendre, on n'est pas fâché de savoir que la famille a fini avec ces deux savans hommes, et qu'on n'est pas exposé à rencontrer le *signore* Dante enseignant les racines grecques ou les institutes. Une seule chose me plaît dans les inscriptions funéraires que je viens de rapporter, c'est le chiffre placé après le nom illustré : Dante III, Dante IV; on dirait une dynastie (1).

Les filles de Dante moururent religieuses à Vérone; j'aime mieux cette fin que l'autre. La réputation est mesquine après la gloire. Il n'y a qu'un moyen de se tirer de là; c'est de s'humilier avec bonheur devant la renommée paternelle, de s'écrier comme Hippolyte et Louis Racine :

> Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Mais l'obscurité du cloître ne messied pas à un nom entouré du respect de la postérité. Un tel nom se cache noblement dans les saintes ténèbres du sanctuaire. Ce n'est pas descendre de la gloire que s'élever à Dieu.

Une de ces traditions sans preuves dont j'ai parlé plus haut veut que *le Purgatoire* ait été composé à Gargagnano, près de Vérone. *Le Purgatoire* fut probablement écrit par Dante à plusieurs reprises, dans les diverses contrées où le porta successivement l'exil. Mais j'aurais visité avec respect cette habitation où la comtesse Serego-Alighieri avait rassemblé une bibliothèque des plus rares et des meil-

(1) Un sentiment pareil animait le comte Nogarola quand il écrivait à un des fils de Dante, proséditeur à Vérone, en 1330 : « Cum verò in summo honore haberetur Dantes præclarus auctor *nobilitatis tuæ.* »

leures éditions du grand poète, si cette dame, qui avait dans les veines du sang des Alighieri, eût encore vécu. Les regrets touchans que lui a consacrés M. Valery, combleront cette lacune de mon pèlerinage. C'est aussi à lui que je renvoie pour l'éboulement indiqué par Dante dans la vallée de l'Adige (1), et que les commentateurs n'ont pas retrouvé avec certitude. J'aurais été curieux d'examiner la question, qui était de mon ressort. Malheureusement pour moi, comme j'allais me rendre sur les lieux, l'état de ma santé me força de tourner brusquement le dos aux Alpes, et d'aller, bon gré mal gré, chercher les traces de Dante dans une partie plus méridionale :

Del bel paese dove il si suona.

Par la même raison, je n'ai pas visité le pont naturel de Vija, qu'on dit avoir servi de modèle à Dante pour la construction de ses ponts infernaux. Mais il est dans Vérone même un monument qui a pu lui fournir le type de son enfer tel qu'on peut le voir représenté en tête de presque toutes les éditions italiennes. Ce grand entonnoir, dont l'intérieur est bordé par des gradins concentriques, séjour des différentes classes de damnés, offre une frappante ressemblance avec le célèbre amphithéâtre de Vérone. Si Dante l'a contemplé comme moi du sommet, par un beau clair de lune qui dessinait avec netteté les formes du monument, tandis que la dégradation insensible de la lumière semblait en creuser les profondeurs, il est très possible que ce spectacle l'ait aidé à tracer la configuration intérieure de *l'Enfer*.

Avant de quitter Vérone, j'y ai fait le soir une promenade qui me laissera un long souvenir. Je suis allé contempler le château-fort bâti par les Scaliger. Une des tours était éclairée, l'autre élevait sa masse noire dans l'ombre. La lune éclairait aussi l'arche du pont qui conduit au château, cette arche, la plus grande, dit-on, qui soit en Europe, et les créneaux gibelins, dont l'échancrure se reflétait dans les eaux rapides et bruyantes de l'Adige. Puis je suis venu de la forteresse des Scaliger vers leur tombeau. Les pyramides de sculptures et de colonnes étaient plongées dans la nuit, tandis que les figures équestres, blanchies par la lune, semblaient planer dans les airs comme le coursier-spectre de Lénore ou comme le cheval blanc de la Mort dans l'Apocalypse.

(1) *Inf.*, c. XII, 4.

Qual è quella ruina che nel fianco,
Di quà da trento l'Adige percosse, etc.

La tradition sanglante m'est revenue à la mémoire en regardant scintiller les étoiles au-dessus de ces cavaliers de marbre; il m'a semblé qu'ils se mettaient en mouvement, et que le fratricide poursuivait son frère à travers les airs dans le silence de la nuit. Bientôt l'illusion a cessé, et j'ai senti que tout, dans ce lieu funèbre, était immobile et froid, l'image des morts comme leur cendre, la pierre de leur armure comme la pierre de leur tombeau.

PADOUE.

Le premier monument que je rencontrai à Padoue n'est pas mentionné par la *Guida* de cette ville: il y jouit cependant, comme on va voir, d'une certaine popularité. Je cherchais le *Santo* (église de Saint-Antoine), quand j'avisai au coin d'une rue un grand tombeau romain soutenu par quatre tronçons de colonnes et surmonté par une voûte en briques, au sommet de laquelle poussaient quelques touffes d'herbe comme sur une ruine. J'interrogeai un savetier qui s'était établi sous la coupole funèbre. Il ne me répondit pas comme un savetier de Rome à qui je demandais une adresse : *Anima mia, non so;* sa réponse, moins tendre, fut plus satisfaisante. J'appris par lui que je voyais la tombe d'Anténor, fondateur de Padoue. J'aurais pu l'apprendre par une inscription gravée sur le monument et qu'à la forme des lettres je jugeai du XIIIe ou XIVe siècle. Un café voisin a pris pour enseigne *à l'Anténor.* Voilà donc la célébrité du fondateur de Padoue, populaire au moyen-âge et populaire encore aujourd'hui. Il n'est pas surprenant que Dante ait appelé les Padouans *Antinori* (1).

Mais au moyen-âge Anténor avait encore une autre réputation moins honorable, et celle-là il la devait au romanesque historien de la prise de Troie, qui, sous le pseudonyme de Darès-le-Phrygien, jouissait alors d'une immense célébrité, remplaçait Homère qu'on ignorait et Virgile dont on connaissait mieux les tours de sorcellerie que les vers. Darès inspirait une grande confiance, car il avait pris part aux évènemens qu'il racontait, exactement comme l'évêque Turpin aux guerres de Charlemagne. Selon Darès-le-Phrygien, Anténor, ainsi qu'Énée, qui n'était plus le *pius Æneas,* avaient trahi

(1) *Purgat.*, c. v, 76.

leurs compatriotes en livrant la porte de Scée; on expliquait ainsi comment ils avaient échappé au désastre général (1).

Chose étrange! Dante, en ce qui concerne Anténor, ne s'en est point tenu au récit de Virgile, de Virgile son guide, son maître, duquel il dit avoir appris l'art des vers, et qu'il n'entendait pas toujours très bien (2). Il a reproduit la tradition qui fait d'Anténor un traître, il a même appelé l'enfer des traîtres *Antenora*. C'est une preuve remarquable de la vogue et de l'empire qu'avaient les versions romanesques de la guerre de Troie qu'ont suivies Boccace, Chaucer et Shakespeare (3). Cependant la tradition populaire de Padoue, quelque fabuleuse qu'elle puisse être, est restée plus purement virgilienne et classique. Par respect pour le fondateur mythique de la ville, elle a repoussé les inventions postérieures et mensongères adoptées par Dante.

Dante habita Padoue pendant son exil, on sait même que sa demeure était près de Saint-Laurent, là où est aujourd'hui le cabinet littéraire. Je dois à l'obligeance d'un jeune écrivain de Venise fort distingué, M. de Boni, l'indication d'un contrat trouvé par lui sur un parchemin, dans les archives des comtes Papafava, et portant à la date de 1306 les paroles suivantes : *Fuit e testimoniis Dantinus de Alighieriis qui nunc habitat Patavii in contractá Santi-Laurentii.*

Dantinus est singulier, et pourrait aussi s'entendre du fils de Dante, qui vint le rejoindre dans son exil, et dont le tombeau est à Vérone. Mais il est certain que Dante est venu à Padoue. On sait même qu'il y a été amoureux. La dame de Padoue qui fut aimée par Dante s'appelait Madona Pietra di Scrovigni. Le poète n'a pas oublié de nous apprendre quelles étaient les armes des Scrovigni (4). Le blason était une science aristocratique, et Dante a toujours grand soin

(1) Peut-être aussi était-ce une allusion à quelque arrangement d'Énée avec les Grecs, car les Grecs ont certainement pris Troie; mais il n'est pas sûr qu'ils l'aient détruite. Un vers de l'Iliade (chant XX) dit qu'Énée et ses descendans y règneront à jamais. Le sujet de l'Énéide serait donc entièrement imaginaire et n'aurait d'autre fondement que la vanité nationale des Romains.

(2) Dante a fait un singulier contresens en traduisant ce vers célèbre :

Quid non mortalia pectora cogis
Auri *sacra* fames.

Le mot *sacra* l'a trompé, et il a cru qu'il s'agissait ici de l'invention des arts, à laquelle l'homme a été conduit par le besoin de se nourrir.

(3) *La Thébaïde; Polémon et Arcite; Troïlus et Cressida.*

(4) *Inf.*, c. XVII, 64.

de montrer ses connaissances en blason aussi bien qu'en vénerie. Bien que jeté d'abord dans les rangs populaires, il était aristocrate dans l'ame; il avoue s'être réjoui de sa noblesse, même en paradis. Il s'élève contre le mélange des familles, qui, selon lui, est la perte des états. Il faut donc, pour avoir de Dante une idée complète, voir en lui, à côté du théologien, du savant, du poète, du politique, le gentilhomme.

Mais la raison de Dante était si forte, que par momens elle l'élevait au-dessus de ses sentimens et de ses préjugés habituels. Dans le *Convito*, il a écrit plusieurs pages très énergiques pour établir que la seule noblesse véritable est la vertu (1), et pour prouver que celle du sang n'a aucun fondement rationnel.

Cette famille des Scrovigni, une des plus illustres de Padoue, et à laquelle appartenait Madona Pietra, se rattache encore à Dante par un autre lien. C'est un Scrovigni qui a fait bâtir la fameuse chapelle de *l'Arena*, où sont les fresques du Giotto représentant le jugement dernier et d'autres sujets. La tradition veut que le Giotto ait exprimé dans ces peintures les idées de Dante; elle ajoute même que le peintre était venu à Padoue tout exprès pour y voir le poète. Le premier coup d'œil donné au *Jugement dernier* peint par le Giotto sur un des murs de *l'Arena*, montre l'erreur de cette supposition. Ce n'est pas ici comme à l'Annunziata de Florence, ni même comme au Campo Santo de Pise; le Giotto, dans son enfer, ne suit point la donnée dantesque; il s'abandonne évidemment à sa propre fantaisie. Les damnés embrochés ou pendus tiennent une grande place dans sa composition. Il y a là une femme qui s'élance vers le juge terrible, les mains jointes, suppliante, éperdue, Madeleine du désespoir. Cette figure et plusieurs autres sont entièrement de l'invention du Giotto. Deux détails seulement peuvent rappeler Dante d'une manière un peu détournée. Dans une sorte de *bolga*, on voit des malheureux plongés la tête la première, et dont les jambes s'agitent en l'air comme celles du pape Nicolas III. Plusieurs têtes de réprouvés portent une tonsure : c'est un rapport de plus avec Dante, qui place tant de personnages ecclésiastiques dans son *Enfer*.

Ces peintures font comprendre ce que Dante veut dire quand il parle de serpens qui ont des pieds, dans le fameux passage où il décrit la transmutation réciproque de l'homme en serpent et du serpent en homme. On voit dans la fresque du Giotto un grand dragon vert ap-

(1) *Convito*, pag. 219.

puyant ses quatre pieds sur le dos d'un damné, et lui mordant la nuque; un autre groupe semble exprimer l'affreuse métamorphose; mais, sauf ces détails, la fresque, je le répète, n'a aucun rapport avec le poème. On peut trouver une analogie plus réelle, quoique moins directe, entre les personnifications des vertus et des vices que le Giotto a peintes au même lieu et les conceptions si souvent allégoriques de Dante.

On a comparé l'expressive représentation de la Colère, qui ouvre ses vêtemens pour se déchirer la poitrine, aux vers énergiques par lesquels Dante peint la rage d'un furieux qui se déchire lambeau à lambeau :

Brano a brano.

Mais, en somme, le Giotto, contemporain et ami de Dante, l'a beaucoup moins imité qu'Orgagna, venu un peu plus tard. On le conçoit : il fallait que les créations du poète fussent déjà consacrées par un certain laps de temps et une certaine durée d'admiration pour pouvoir prendre place sur les murailles des temples chrétiens à côté des révélations de l'Apocalypse ou des tableaux de l'Évangile.

Dans l'église des *Eremitani*, des peintures d'un autre contemporain de Dante sont plus fidèlement empreintes de son esprit : ce sont les fresques de Guariento Padouan, mort en 1338. Dans le chœur des *Eremitani*, on voit les sept planètes représentées à côté de la passion et de la résurrection, en vertu d'une association des idées théologiques et des idées astronomiques déjà signalée, et sur laquelle repose toute la contexture du *Paradis*.

Quelques circonstances rendent encore plus frappant le rapprochement entre le peintre et le poète. Ici les différens signes du zodiaque sont placés près des personnages qui figurent chaque planète. De même, Dante a soin d'indiquer toujours avec une exactitude minutieuse, à chaque pas de son voyage à la fois mystique et cosmologique, dans quel signe du zodiaque se trouve le soleil.

A Padoue, Mars est figuré par un guerrier, et Dante place dans cette planète les guerriers morts pour la foi. La Lune de Guariento est une femme posant le pied sur deux globes, qui expriment l'instabilité attribuée par les préjugés astrologiques à tout ce qui naissait sous l'influence de cet astre. Dante, guidé par les mêmes préjugés, a placé dans la lune les ames de ceux qui ont involontairement rompu leurs vœux. Enfin, la terre est entourée d'un cercle de rayons rouges, sans doute pour désigner la sphère de feu qui l'envelop-

pait, d'après le système de Ptolémée, suivi par Dante en cela comme en tout le reste.

Le poète, qui ne manque guère une occasion d'attaquer l'ambition mondaine de la papauté, n'aurait pas désavoué l'allégorie hardie et bizarre par laquelle Guariento a désigné notre planète. Il la personnifie sous les traits d'un homme assis sur un trône, couronné d'une tiare, portant dans la main droite un globe et tenant de l'autre un sceptre terminé par une croix. C'est désigner assez clairement les prétentions de la tiare sur le monde.

L'un des personnages les plus terribles du moyen-âge est Ezelino, tyran de Padoue. Ce barbare, de race germanique, et qui, par un singulier hasard, s'appelait le *petit Attila* (1), fut le champion implacable du gibelinisme, et, pour cette raison sans doute, a trouvé grace devant M. Leo, qui en fait un correcteur nécessaire de la légèreté italienne. En effet, les mesures d'Ezelino étaient sévères. Un jour, il ordonna d'enfermer douze mille hommes dans une enceinte de bois et d'y mettre le feu.

Bien que devenu gibelin quand il écrivit *l'Enfer*, Dante n'a pas vu Ezelino du même œil que M. Leo. Il a marqué au monstre sa place dans le cercle des violens, et l'a plongé pour l'éternité dans le sang, où il s'était baigné durant sa vie (2).

Comme les hommes se souviennent long-temps de ceux qui les écrasent, la mémoire d'Ezelino est restée à Padoue mêlée aux pieuses légendes dans lesquelles figure saint Antoine, le saint par excellence, *il santo*, parmi les fresques consacrées à retracer divers faits miraculeux accomplis par saint Antoine, à côté de la jument qui laisse là son avoine pour s'agenouiller devant l'eucharistie, et de l'hérétique qui se convertit en voyant jeter par la fenêtre un verre sans le casser. Le saint est représenté apparaissant à un moine, et lui annonçant que Padoue sera prochainement délivré du tyran, et plus loin admonestant Ezelino, qui tombe à genoux.

On a cru reconnaître un portrait d'Ezelino dans un buste qui se voit à côté de l'admirable chapelle de Saint-Antoine, chef-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture du XVIe siècle. L'air farouche de la tête, rendu encore plus sensible par la manière dont elle se détache dans l'ombre de l'enfoncement où elle est placée, irait bien au tyran

(1) Le nom germanique d'Attila est Etzel, dont le diminutif est Etzelein, d'où Ezelino, Eccelino.

(2) *Inf.*, c. XII, 109.

de Padoue. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que la sculpture eût reproduit cette association, ou plutôt ce contraste, du tyran local et du saint national, dont la peinture offre plus d'un exemple.

Le souvenir d'Ezelino semble planer sur l'enceinte vaste et solitaire de Padoue. On dirait que depuis lui elle n'est pas encore repeuplée. Il me semblait sentir la présence invisible de ce redoutable mort, quand j'errais le soir, perdu à plaisir, dans les quartiers écartés et les rues silencieuses, tantôt traversant des champs cultivés, tantôt m'enfonçant sous de longs portiques et longeant des rues interminables. Puis j'arrivais au bord de la Brenta, torrent rapide et fangeux, encaissé entre des berges abruptes, et qui, malgré la douceur de son nom, a un faux air du Tibre. Je m'asseyais sur un des ponts qui la traversent (non celui qui est construit en fil de fer, mais celui qui a une base romaine), et je regardais de loin la tour de *la Specola*, bâtie sur l'emplacement des prisons d'Ezelino. En la regardant, je ne pensais pas au cercle mural et au sextant de l'observatoire. Je relevais par la pensée la vieille et formidable tour d'Ezelino. C'était elle que je voyais se dresser comme un fantôme et se réfléchir dans les eaux troublées de la Brenta. J'écoutais le bruit de ces eaux qui fuyaient sous un rayon de la lune, tandis que vibraient à mon oreille les trompettes d'un régiment tyrolien, comme pour me dire que, si Ezelino n'y était plus, les gibelins et les Allemands étaient toujours là.

RIMINI.

Une roue cassée me força de faire à pied la dernière lieue de route avant d'arriver à Rimini. Le soleil venait de se coucher dans l'Adriatique; à l'horizon, une vapeur rose unissait la mer et le ciel, tandis qu'à ma gauche déjà les montagnes étaient attristées par les teintes violettes du firmament, que la nuit assombrissait. A cette heure brillante et mêlée de ténèbres, au bord de cette mer dont le murmure mélodieux et mélancolique semblait m'apporter à la fois des soupirs d'amour et des gémissemens, j'éprouvais cette émotion suavement douloureuse que porte au cœur le récit tendre et triste de Francesca. La poésie humaine n'a rien de plus simple et de plus profond, de plus pathétique et de plus calme, de plus chaste et de plus abandonné que ce récit. On n'en peut rien dire; il faudrait le citer. Mais qui peut s'intéresser à un voyage tel que celui-ci, et n'avoir pas présens à la mémoire les plus beaux vers peut-être de *la Divine Comédie?*

Aujourd'hui, excepté le palais des Malatesta qui existe encore, il ne reste rien qui rappelle Francesca; nulle tradition n'indique où fut le tombeau des deux amans. C'est que d'autres souvenirs sont venus se placer entre ces souvenirs plus anciens et la postérité. Les Malatesta du XVe siècle ont effacé, par leur grandeur historique, la célébrité romanesque de ceux du XIVe. Pandolfe et Sigismond ont fait oublier Polo et Gianciotto, la docte et vertueuse Isolt a mis dans l'ombre la naïve et faible Francesca.

C'est Pandolfe qui fit élever par Alberti cette admirable et singulière cathédrale où l'on voit l'architecture inspirée par l'antiquité s'accoler, pour ainsi dire, à l'architecture gothique; vivante et glorieuse image du XVe siècle, de ce siècle de transition, intermédiaire entre le moyen-âge et la renaissance. A ce caractère de transition entre le christianisme du moyen-âge et le paganisme du XVIe siècle, se rapporte une association étrange et dont j'ai déjà cité un autre exemple, entre les divinités planétaires et les objets du culte catholique. Dans la cathédrale de Rimini, de curieux bas-reliefs présentent à l'œil étonné Saturne, Jupiter, Vénus, comme, dans la chapelle des *Eremitani* à Padoue, nous les ont montrés les peintures de Guavento. Ici, le caractère païen des figures, sans aucun mélange d'allégorie, est encore plus tranché : Saturne tient un enfant qu'il va dévorer Dante, comme je l'ai dit, avait sous ce rapport devancé le XVe siècle, en mêlant des idées astronomiques à ses conceptions chrétiennes; ce mélange s'est continué plus tard. Les mosaïques de la chapelle Chigi, dans l'église de Sainte-Marie-du-Peuple à Rome, représentent les divinités des planètes, avec leurs attributs mythologiques, chacune ayant un ange auprès d'elle, et c'est Raphaël qui a tracé les dessins de ces mosaïques.

Près de Rimini est la république de Saint-Marin, célèbre par sa petitesse et par sa durée, molécule de la société du moyen-âge que le rouleau de l'ère monarchique a oublié d'écraser. Il ne peut être fait mention ici de cette république naine que parce qu'elle offre aujourd'hui un échantillon unique de ce qu'était la vie générale de l'Italie au temps où Dante écrivait. A l'ombre du nom de son saint patron, protégée par son peu d'importance et par l'argent des Florentins, *San-Marino* a subsisté jusqu'à nous, et nous montre cette alliance de la religion et de la liberté qui fut le caractère des communes italiennes au XIIIe siècle. Rien ne saurait exprimer plus vivement une telle alliance que la nouvelle cathédrale de Saint-Marin. Les sept mille habitans qui forment la population de ce petit état,

et qui paient un impôt annuel de 4 sous par tête, sont parvenus à bâtir de leurs économies une fort belle église qui a coûté 150,000 fr. Ils ont placé debout sur le maître-autel la statue du saint national, et dans ses mains un livre ouvert où est écrit ce seul mot : *Libertas.*

RAVENNE.

J'arrivai le soir à Ravenne comme à Rimini, mais avec une impression différente, comme les souvenirs que les deux villes rappellent. A Rimini, un beau coucher de soleil, une nature riante, excitaient en moi une rêverie mêlée de tristesse et de volupté, en harmonie avec les gracieuses amours de Francesca; aux approches de Ravenne, une contrée déserte, des plaines vastes et solitaires, un ciel morne, une lumière sinistre, à ma droite les longues lignes de la *Pineta,* à ma gauche le soleil à demi perdu dans des nuages noirs, d'où s'échappait une flamme rougeâtre, m'annonçaient la sépulture de Dante.

Dante a bien fait de mourir à Ravenne; son tombeau est bien placé dans cette triste cité, tombeau de l'empire romain en occident, empire qui, né dans un marais, est venu expirer dans des lagunes.

On arrive à Ravenne en longeant une forêt de pins qui a sept lieues de long, et qui me semblait un immense bois funèbre servant d'avenue au sépulcre commun de ces deux grandes puissances. A peine y a-t-il place pour d'autres souvenirs à côté de leur mémoire. Cependant d'autres noms poétiques sont attachés à la Pineta de Ravenne. Naguère lord Byron y évoquait les fantastiques récits empruntés par Dryden à Boccace, et lui-même est maintenant une figure du passé, errante dans ce lieu mélancolique. Je songeais, en le traversant, que le chantre du désespoir avait chevauché sur cette plage lugubre, foulée avant lui par le pas grave et lent du poète de *l'Enfer.*

Dante vint au moins deux fois à Ravenne chercher un refuge sous les ailes de l'aigle des Polentani (1), noble famille à laquelle appartenait cette jeune femme dont la touchante infortune est devenue une portion de la gloire du grand poète. Ravenne est doublement consacrée par le berceau de Francesca et par le tombeau de Dante.

Non loin de ce tombeau s'élève un pan de mur qui est peut-être un reste du palais des Polentani. Dante vécut ses dernières années dans

(1) *Inf.*, c. XXVII, 41.

ce palais, dont il reste seulement quelques débris incertains, et où s'écoulèrent les premiers jours de Francesca. C'est alors, dit-on, qu'il immortalisa les malheurs de la fille des Polentani pour consoler son vieux père. Mais il est peu vraisemblable qu'il ait attendu si longtemps pour raconter un évènement tragique arrivé bien des années auparavant, et qui se trouve dans l'un des premiers chants de son poème.

S'il était possible de se laisser distraire un moment du pathétique inimitable de ce récit par l'admiration de beautés inférieures, on remarquerait la justesse du trait rapide par lequel Dante caractérise avec son bonheur ordinaire la nature des lieux. « La terre où je suis née, dit Francesca, est située sur cette plage où, pour trouver à se reposer, le Pô descend à la mer *avec son cortége de rivières* (1). »

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour reconnaître l'exactitude topographique de cette dernière expression. En effet, dans toute la partie supérieure de son cours, le Pô reçoit une foule d'affluens qui convergent vers son lit : ce sont le Tésin, l'Adda, l'Olio, le Mincio, la Trebbia, la Bormida, le Taro, noms qui reviennent si souvent dans l'histoire des guerres du XVe et du XVIe siècle, et qui ont reçu de nos armes une plus récente et encore plus durable célébrité.

Du reste, on ne trouve à Ravenne aucun monument contemporain de Dante, ou qui se rattache à lui par quelque allusion ou quelque souvenir. Le moyen-âge est à peu près absent de Ravenne; presque tout est du Ve ou du VIe siècle. Ravenne est un échantillon de Byzance sous Justinien. A Constantinople, il n'y a guère de byzantin que Sainte-Sophie; mais à Ravenne il y a Saint-Vital, construit d'après le même type, et où des mosaïques contemporaines nous montrent les images de Justinien et de Théodora. Il y a le tombeau de l'exarque Isaucius, le caveau funèbre où Galla Placidia dort entre son frère l'empereur Honorius et son fils l'empereur Valentinien, et dont les mosaïques, parfaitement intactes, sont presque aussi fraîches qu'au jour où l'on traça leurs brillans dessins; enfin le mausolée de Théodoric, le barbare civilisé et civilisateur. On y voit l'intention d'imiter les mausolées d'Auguste et d'Adrien. La voûte est taillée dans un immense bloc de rochers; on dirait un tumulus scandinave jeté sur une *cella* romaine ; monument extraordinaire dans lequel les habitudes sauvages des anciens Goths s'allient aux conceptions de l'architec-

(1) *Inf.*, c. V, 99.

ture impériale, et qui peint merveilleusement le moment où le rude génie des peuples barbares venait se superposer au génie savant des arts antiques. A Ravenne, tout date de la fin du vieux monde romain, rien ne date des siècles renouvelés du moyen-âge.

Le tombeau de Dante n'est pas de son temps; il est malheureusement beaucoup plus moderne. Les cendres du poète ont attendu long-temps ce tardif hommage. Quand il mourut ici, le 14 septembre 1321, âgé seulement de cinquante-six ans, une urne de marbre recueillit ses cendres proscrites. Son hôte Guido della Polenta fut lui-même chassé de Ravenne avant d'avoir pu élever une tombe à celui que les agitations de sa terre natale avaient privé d'une patrie, et que les troubles de sa terre d'exil privaient d'un tombeau. Ce fut seulement plus d'un siècle après que Bernardo Bembo, podestat de Ravenne pour la république de Venise, fit construire, en 1482, par le célèbre architecte et sculpteur Lombardi, un monument qui, malheureusement, a été restauré en 1692 par un Florentin, le cardinal Domenico Corsi, légat pour la Romagne, et, plus malheureusement encore, a été entièrement reconstruit en 1780 par un autre légat, le cardinal Gonzaga, de Mantoue. Les inscriptions sont peu remarquables. Dans celle du XVIIIe siècle, l'admiration pour Dante a cru faire beaucoup en l'appelant le *premier poète de son temps*. L'éloge était modeste. Le cardinal Gonzaga pensait en dire assez, et probablement ne soupçonnait pas que celui auquel il accordait cette louange relative, pût être mis en comparaison avec les poètes italiens d'un siècle plus éclairé, tels que Frugoni. Il faut songer que vers ce temps Betinelli déclarait qu'il y avait tout au plus cent cinquante bonnes terzines dans *la Divine Comédie*. Une épitaphe plus ancienne, en mauvais latin, et qui a été attribuée à Dante, ne me paraît pas pouvoir être de lui, les vers sont trop barbares. Les deux derniers sont encore, au moins pour le sentiment, ce qu'il y a de mieux dans ce lieu funèbre :

> Hic claudor Danthes patris extorris ab oris,
> Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

Ils respirent une mélancolie amère que Dante n'eût point désavouée; mais les quatre premiers sont détestables, et je ne puis me résoudre à l'en accuser.

Le monument, dans son état actuel, porte l'empreinte funeste du siècle dans lequel il a été reconstruit, comme tout ce que les arts produisaient alors. Cependant quand j'arrivai par la *rue de Dante* (*strada*

di Dante) en présence de la mesquine coupole, quand le serviteur de la commune vint ouvrir la grille du mausolée, quand je fus en présence de la tombe où repose depuis cinq siècles cet homme dont la vie fut si tourmentée, dont la mémoire est si grande, et dont je suivais depuis plusieurs mois la destinée à la trace de ses malheurs et de ses vers, je ne vis plus les défauts de l'édifice, je ne vis que la poussière illustre qui l'habite, et mon ame fut absorbée tout entière par un sentiment où se confondaient l'émotion qu'on éprouve en contemplant le cercueil d'un ami malheureux, et l'attendrissement qu'inspire l'autel sanctifié par les reliques d'un martyr.

Au terme de ce voyage, que j'abrége, il me faut prendre congé de deux amis qui l'ont fait en partie avec moi, et m'ont fourni une foule de directions et de renseignemens dont je ne saurais trop les remercier. Combien d'indications utiles, d'observations ingénieuses ne dois-je pas à M. Capei, savant professeur de droit romain, qui voulait bien oublier ses travaux, dans lesquels il répand sur les découvertes parfois confuses de la science allemande les clartés brillantes de l'esprit italien, pour être le guide et le compagnon de mes courses! Je vous dois beaucoup aussi, Capponi, vous dont les concitoyens les plus distingués ne prononcent le nom qu'avec respect, vous à qui rien n'est étranger dans le passé comme rien n'est indifférent dans le présent; vous m'avez appris bien des choses sur Dante et sur l'histoire d'Italie que personne ne sait mieux que vous; vous m'avez appris surtout à connaître quels hommes renferme encore votre pays. J'éprouve le besoin de vous en rendre grace publiquement, et ce n'est pas sortir entièrement de mon sujet; car, si votre nom, le plus populaire de l'histoire florentine, y brille surtout au xve siècle, à l'époque de votre grand aïeul de patriotique mémoire, vous êtes, par l'ame et le caractère, un contemporain des Cavalcanti et des Farinata.

J.-J. Ampère.

LETTRES

SUR

LA NATURE ET LES CONDITIONS

DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

EN FRANCE.[1]

A UN MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

V.

Vous avez déjà pressenti, monsieur, les conséquences qu'entraînerait l'application des idées sur lesquelles nous venons de nous arrêter ensemble. Le parti voué depuis 1830 à la défense de la forme constitutionnelle au dedans, et de la paix européenne au dehors, n'aurait pas à changer sa politique; il devrait seulement la vivifier par un élément nouveau, en rapport avec une situation nouvelle elle-même. Sans répudier un passé qui n'est pas sans gloire, puisqu'il ne fut pas sans péril, ce parti comprendrait que la répression matérielle ne suffit pas pour assurer l'avenir. Engagé dans une lutte

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre, 1er et 15 octobre, et 1er novembre.

corps à corps avec l'émeute, il ne s'est d'abord agi pour lui que de la vaincre, résultat irrévocablement acquis, et à la suite duquel les hommes associés pour l'obtenir se sont séparés, comme il arrive d'ordinaire après l'épuisement d'une pensée politique. De là cet isolement de toutes les forces et de toutes les individualités qu'on ne parviendrait à faire cesser qu'en les appliquant de rechef à une œuvre commune. Tant que l'ambulatoire volonté de l'homme n'est pas dominée par quelque chose de supérieur à elle-même, l'anarchie est imminente dans le monde politique aussi bien que dans celui de l'intelligence.

La tâche à entreprendre emprunterait au passé des traditions courageuses, en même temps qu'à l'avenir des données plus larges et plus fécondes. L'ancienne majorité resterait la base du parti gouvernemental qu'elle eut l'honneur de fonder aux mauvais jours; mais elle ouvrirait ses rangs sans hésiter à tous les hommes instruits par l'expérience, désabusés d'inapplicables théories, à ceux, plus nombreux peut-être, disposés à s'incliner devant le succès, car la politique n'a pas, comme la religion, à sonder les reins et les cœurs; il lui suffit de constater les faits sans s'enquérir de la pureté des intentions. Au sein de cette grande opinion, on se classerait moins par ses antécédens que par sa valeur constatée, et la confiance irait surtout au-devant des hommes éminens qui, pour reconquérir une influence compromise, sauraient immoler des ressentimens personnels devant une œuvre plus digne d'eux.

C'est là le seul gage réclamé par cette nombreuse fraction du parlement, qui, séparée de ceux qu'elle avait si long-temps vus à sa tête, a su se maintenir dans une union dont notre temps a quelque droit d'être fier. S'il est en effet toujours beau de voir des hommes se tenir serrés autour d'une idée, combien n'est-il pas plus admirable de voir cette idée résister à ceux qu'elle devait le moins s'attendre à rencontrer pour adversaires! La lutte des 221 contre tant et de si diverses passions sera l'un des épisodes les plus honorables de notre histoire constitutionnelle. Elle restera comme un enseignement qu'il importe de compléter en reprenant des relations que la seule conscience du devoir avait fait interrompre, du jour où le talent sera redevenu l'interprète et l'instrument d'une pensée sociale.

Il y aurait, du reste, de l'étroitesse d'esprit à espérer préparer le rapprochement des hommes si tristement divisés, par la simple invocation des communs souvenirs. Le maintien de certaines lois pénales ne peut pas plus que leur révocation devenir désormais le programme

d'une combinaison ministérielle quelque peu durable. Il en est de même d'une provocation irréfléchie ou d'une résistance absolue à la réforme soit de notre système électoral, soit de quelques parties de nos institutions constitutionnelles. Il importe que les conservateurs ne se fassent pas d'illusions sur ce point : il est en France peu d'institutions secondaires qui n'appellent un remaniement prudent et discret dans le sens du principe de notre gouvernement nouveau et dans l'intérêt de ce gouvernement lui-même. Y préparer l'opinion sans se laisser dominer par elle, occuper la pensée publique pour éviter qu'elle ne vous échappe, telle est la double condition imposée à tout cabinet qui se croirait en mesure de se présenter autrement qu'à titre de pouvoir provisoire. Et pensez-vous, monsieur, qu'un gouvernement intelligent n'eût pas une assez vaste carrière ouverte devant lui? Faire sortir le droit de la capacité des lieux communs où la théorie le confine, organiser le régime du travail et de la paix dans toutes ses branches, ici par l'éducation professionnelle, là par l'application de l'armée aux grands travaux d'utilité publique; donner une base plus populaire à la pairie, préparer l'opinion à l'établissement d'un système électoral plus rationnel dans son principe et mieux réglé dans ses effets, user de la presse comme d'un levier au lieu de s'offrir pour point de mire à ses coups : une telle œuvre n'absorberait-elle pas quelque peu, par son importance même, les préoccupations égoïstes dont la France est condamnée à subir les exigences et à contempler le duel?

Je viens d'étudier des détails nombreux, et je n'ai pas encore abordé la seule pensée qui pût leur servir de centre; j'ai compté pièce à pièce les ressorts de la machine, et je ne suis pas remonté jusqu'au principe de son mouvement, omission que vous me reprocheriez à bon droit et à laquelle je dois essayer de suppléer par quelques indications rapides.

Déjà votre pensée a devancé la mienne, et vous avez compris que cette excitation incessante de toutes les facultés humaines réclamait dans la conscience publique un contre-poids indispensable; déjà vous vous êtes dit que la France entreprend une œuvre insensée autant que périlleuse, si elle ne se donne des mœurs qui lui permettent de supporter ses lois, et que la tâche du gouvernement des classes moyennes devra se résumer en quelque sorte dans un seul grand fait, la moralisation du pays.

Vous ne verrez pas dans cette énonciation une injure à mon pays, une flétrissure jetée sur lui aux yeux du monde. Nul n'est moins

disposé à concéder aux ennemis de notre régénération politique le droit de calomnier la France. Non, monsieur, ma patrie n'est pas maudite du ciel pour avoir voulu être libre; elle peut, avec quelque orgueil, comparer la gravité de ses habitudes aux légèretés d'une époque où un vaste foyer de corruption était ouvert et entretenu au centre même de l'état. Si le chiffre des crimes et délits s'élève, cette augmentation peut s'expliquer par des rapports plus multipliés, sans qu'on en tire des inductions défavorables à l'ensemble des mœurs publiques. Mais il y a, vous le savez, monsieur, bien des pensées désordonnées, bien des espérances dangereuses, bien des convoitises ardentes qui ne tombent pas sous le coup des lois pénales, et qui menacent l'ordre social en restant, par leur nature même, en dehors de ses atteintes. Les déchiremens de la jalousie, les soulèvemens de l'orgueil, les irritantes piqûres de la vanité, ces misères qui consument dans le calme apparent de la vie, jamais époque ne les a ressenties à l'égal de la nôtre. Ce siècle porte en son sein le vautour qui le ronge; il le nourrit de ses larmes et de son sang; il le berce en quelque sorte au vent continu des révolutions. L'esprit humain a espéré se servir à lui-même de principe et de fin, et s'alimenter de sa propre substance, et voici qu'il succombe, comme le voyageur au désert, les yeux éblouis par le mirage et les pieds brûlés par les sables, sans qu'une goutte d'eau ou un peu d'ombre descende à sa voix dans ses solitudes désolées.

L'intelligence ne fut jamais plus hardie et jamais plus authentiquement impuissante. Elle ne peut s'asseoir en paix au sein des ruines qu'elle a faites, et ses vacillantes lumières semblent rendre ses défaillances plus éclatantes et ses ténèbres même plus visibles. A ces tourmens de l'ame privée de la foi, son aliment nécessaire, ajoutez, pour notre société française, les excitations de toute nature sorties de ces bouleversemens, les plus prodigieux qu'ait vus le monde; mesurez tout ce que doit engendrer de scepticisme la vue de si éclatantes catastrophes, celle de si rapides fortunes, les unes maintenues et consolidées par l'oubli de tous les engagemens, les autres s'abîmant en un jour, et ne laissant pour morale après elles que la nécessité de jouir vite et de profiter des chances heureuses; comprenez les vicissitudes d'une société où chacun est contraint de se faire sa place, sous peine de n'en pas trouver, et soyez surpris de cette agitation universelle qui ôte à l'honneur ses susceptibilités, à l'ambition sa patience, au talent sa maturité, au foyer domestique la sainteté de son repos!

Vous êtes défendus, monsieur, contre cette activité dévorante par une puissante organisation politique et des mœurs en harmonie avec elle; vous avez à lui jeter en pâture le commerce du monde, un gigantesque empire aux Indes et une colonisation organisée jusqu'aux extrémités de la terre; ressources que nous n'avons pas, et dont nous userions, d'ailleurs, moins bien que vous. Nation d'agriculteurs et de soldats, la France vit dans ses frontières sans exposer sa fortune aux quatre vents du ciel, et rien ne la détourne de ces crises intérieures qui chez elle n'ont d'issue que la voie terrible des révolutions.

Si un élément d'universelle tempérance ne s'introduit dans nos mœurs pour les modérer, je ne saurais comprendre que la société pût résister long-temps à la pression exercée sur elle par les efforts continus de toutes les individualités. Or, ce principe, quel peut-il être, sinon la religion, qui seule règle les mouvemens du cœur de l'homme, et domine les inspirations de sa volonté?

Est-il une autre pensée que celle-là pour faire estimer les choses du monde leur juste prix, pour attiédir par des espérances infinies l'ardeur avec laquelle l'homme se prend à ce qui passe? N'est-ce pas en portant plus haut ses regards, en ne les fixant pas à la terre comme le bœuf au sillon qu'il laboure, qu'il peut pardonner à la société comme à la fortune, si pour lui elles se sont montrées marâtres? Connaissez-vous une autre source de résignation, comprenez-vous surtout une autre source d'humilité?

De toutes les doctrines prêchées sur la terre, le christianisme seul lutte contre la personnalité humaine sans l'anéantir, et l'épure sans la briser; seul il révèle à l'homme et sa grandeur et son néant, sans exalter son orgueil au spectacle de l'une, sans dépraver son ame à la vue de l'autre. C'est pour cela que le christianisme est la religion de la sociabilité par essence, et que le premier devoir autant que la meilleure politique d'un gouvernement libre est de travailler à la diffusion des idées chrétiennes, auxquelles est réservé l'exclusif et sublime privilége d'entretenir en même temps les ardeurs de la charité et la quiétude de l'ame.

Ce sont là pour vous, monsieur, de véritables lieux communs, et vous n'auriez pas moins de mépris que moi-même pour ces puissans cerveaux qui, ne comprenant l'ordre public que dans sa partie extérieure et brutale, estiment avoir fondé un monument plus durable que l'airain dès qu'ils se sont donné un gouvernement et une administration, des gendarmes et des sergens de ville, bons estomacs et

fortes têtes auxquels il suffit d'émarger une feuille d'appointemens pour se croire à l'abri des révolutions.

Lorsque je dis que le pouvoir doit s'attacher à développer de plus en plus l'influence religieuse, et que je félicite le gouvernement de 1830 d'avoir, sous ce rapport, compris ses véritables intérêts, vous comprenez, de reste, que je ne le convie pas à se faire missionnaire, et à mettre en entreprise administrative la conversion de la France. Le pouvoir actuel sortirait en même temps des limites de ses devoirs et de celles de la prudence, s'il établissait entre le clergé et le gouvernement une association aussi dangereuse pour l'un que pour l'autre. L'entière liberté des cultes, l'incompétence absolue de l'état en matière dogmatique, la concentration du clergé dans ses attributions purement spirituelles, ce sont là autant de faits capitaux sans lesquels il serait impossible de concevoir la société française telle que les temps l'ont faite. Lorsqu'on a vu le gouvernement précédent succomber en partie sous les résultats d'une alliance dont la religion paya si tristement les frais, il n'est aucun homme, même entre les plus aveugles, qui ose conseiller à la monarchie de 1830 ce qui fut si funeste à celle de 1815. C'est dans des termes très différens qu'on doit comprendre la situation respective de l'état et du clergé, et cette œuvre de moralisation religieuse à laquelle ils doivent concourir par une action simultanée, mais indépendante.

Un tel sujet est trop grave, il touche de trop près aux applications journalières de la politique pour ne pas exiger quelques développemens. Quoique nous appartenions à deux communions différentes de la grande société chrétienne, je puis vous les soumettre avec pleine confiance, car je ne prétends pas ici faire de la théologie, et je m'adresse bien moins à la foi religieuse qu'au sens de tous les hommes politiques.

Le catholicisme a des lois découlant de son essence même, et ne peut s'établir dans de bons rapports avec la société que sous les conditions particulières qui résultent de sa nature. Sa situation varie sans doute selon les temps, le génie des institutions et des peuples; mais il n'en saurait accepter une qui fût de nature à compromettre ou l'intégrité du dogme ou l'indépendance d'une hiérarchie qui ne serait plus, du jour où elle cesserait de relever d'une autorité réputée infaillible aux yeux de la foi catholique. C'est pour cela que l'église romaine, à laquelle adhère l'immense majorité des Français, ne saurait s'encadrer dans aucune des formes affectées au sein de l'Europe

moderne par les sectes diverses séparées du centre de l'unité catholique. L'église à laquelle vous appartenez, par exemple, a uni, par des nœuds tellement indissolubles, ses intérêts politiques à ceux de l'aristocratie territoriale, qu'un changement organique dans la constitution de l'un de ces pouvoirs entraînerait pour l'autre des conséquences immédiates autant que graves. Je n'ai rien à apprendre sur ce point à l'homme qui réclame avec tant de persévérance et d'énergie des changemens fondamentaux dans l'organisation de l'établissement épiscopal, comme une conséquence directe et nécessaire du principe de réforme posé en 1832. Vous savez mieux que moi quelle solidarité lie vos barons et vos évêques, et vous n'ignorez pas que votre docteur Philpott, par exemple, est un peu plus préoccupé des bills soumis à la chambre que du salut des brebis d'Exeter commises à sa houlette pastorale. Vos révérends prélats sont des hommes très savans, d'excellens pères de famille très respectables à tous égards; mais il y aurait plus que de la bonhomie à voir en eux les chefs d'une hiérarchie ecclésiastique, dans le sens spirituel de ce mot. La religion anglicane ne saurait, d'ailleurs, se comprendre en dehors des domaines de sa Majesté Britannique qui en est le chef suprême; comme la plupart des établissemens protestans en Europe, elle fut conçue par le pouvoir dans le sens de ses convenances; ce fut un puissant élément pour la nationalité anglaise plutôt qu'un lien pour la conscience des peuples. Un établissement qui lutte avec une telle énergie contre les passions du siècle en même temps que contre les conséquences logiques du droit d'examen proclamé par lui, ne manque assurément pas de grandeur; mais on doit bien plus la chercher dans les intérêts qu'il consacre, que dans les doctrines qu'il professe.

Tel est le sort de toutes les institutions religieuses dont le pouvoir politique s'est constitué le chef en s'interposant entre le ciel et la conscience humaine. L'église grecque nous est, en dehors du protestantisme, un éclatant exemple de ce que seraient devenues la foi chrétienne et la dignité de l'homme, si, dans la lutte du moyen-âge, l'élément intellectuel, s'appuyant au centre de l'unité catholique, n'avait triomphé de la puissance militaire. C'est parce qu'elle a matérialisé l'idée religieuse, en substituant le sabre des autocrates à la tiare des pontifes, que la religion grecque est devenue la religion du despotisme; c'est parce que nulle pensée de liberté ne saurait fleurir à son ombre, qu'on aspire à l'introduire comme un germe de mort au sein d'un peuple généreux, sur l'avenir duquel on ne sera pas sans souci, tant qu'il élèvera les mains vers une autre puis-

sance que celle de ses maîtres, dût cette puissance n'être représentée que par un vieillard assis sur des ruines.

Singulière destinée de cette église catholique qui, depuis tant de siècles, a vu passer tant d'ennemis! On l'accuse d'abaisser l'intelligence et de dégrader les ames, d'opposer d'invincibles obstacles à la liberté; et, seule aujourd'hui dans le monde, elle résiste au pouvoir et ose entrer en lutte avec lui! Elle a émancipé l'Irlande, constitué la Belgique, béni l'héroïque martyre de la Pologne; ses évêques secouent d'un mot le sommeil séculaire de l'Allemagne, pendant que ses missionnaires vont mourir en Chine sur les chevalets des mandarins. Mais, en même temps qu'elle résiste aux pouvoirs lorsqu'ils empiètent sur le domaine des consciences, elle les accepte et les consacre sans hésiter sous toutes les formes, du jour où ils sont assez forts pour lui garantir la liberté de sa prière et de sa foi, et passe insouciante au milieu des révolutions, tant que la violence n'a pas rompu la chaîne qui, par elle, unit la terre au ciel. Le catholicisme voit tomber les royautés et les empires, sans prendre souci de ces jeux de la fortune, et à peine un pouvoir en a-t-il remplacé un autre, qu'il s'en arrange aux mêmes conditions et au même prix. Si, pendant des siècles, en Europe, il s'est assis sur le trône des rois, l'Amérique républicaine le voit parcourir joyeusement ses déserts avec le bâton du pèlerin. Il célèbre les rites sacrés, ici dans des temples éclatans d'or, là dans des huttes de bambou; citoyen de toute la terre, et contemporain de tous les âges, il est partout à sa place, dès que sa voix peut descendre sans intermédiaire de l'oreille de l'homme jusqu'à son cœur.

Il a fallu que l'opinion s'abusât étrangement en France pour penser qu'une telle croyance s'y associerait aux vicissitudes d'une dynastie, au point de s'estimer atteinte par le coup qui l'aurait frappée. La religion peut respecter de grandes infortunes; mais son premier intérêt, comme son premier devoir, est de ne s'inféoder jamais aux causes vaincues, et de marcher toujours avec le présent qui doit si promptement devenir le passé pour elle. A ses yeux, le fait engendre seul le droit, et tout pouvoir est légitime dès qu'il exerce une mission d'ordre qu'on peut à bon droit nommer divine. *Cujus est imago hæc et superscriptio* (1); voilà, en fait de légitimité, le seul *criterium* du catholicisme.

Une longue persécution parut, il est trop vrai, établir entre des

(1) Matth. XXII, 20.

causes fort distinctes en elles-mêmes une union scellée, pour ainsi dire, par la hache révolutionnaire, et, dans des intentions souvent plus politiques que pieuses, on exploita ces souvenirs de l'échafaud, si puissans sur l'imagination des peuples. Un dévouement exalté prétendit imprimer au front d'une royauté rappelée de l'exil une sorte de consécration surhumaine; ainsi le clergé se trouva compromis dans une œuvre qui, sans être la sienne, paraissait provoquer des sympathies communes. Un poids immense d'impopularité pesait sur lui, lorsque le jugement de Dieu décida, pour la troisième fois, du sort des fils aînés de saint Louis, et l'on put trembler un instant en voyant la tempête battre à la fois les portes de Notre-Dame et celles du Louvre.

Mais lorsque le gouvernement nouveau eut dessiné son caractère, et qu'il eut rétabli la croix au faîte des temples ravagés par la barbarie; lorsqu'investi du pouvoir redoutable de donner des successeurs à leurs évêques, il eut rassuré les catholiques par des choix qu'ils auraient faits eux-mêmes, il se prépara une réaction dont ce gouvernement recueille tous les jours et des témoignages nouveaux et des fruits plus abondans. Il peut rester de mode dans quelques cabarets de province de déclarer le catholicisme incompatible avec l'établissement de 1830; mais, entre les hommes ayant traversé les affaires, il n'en est pas un qui ne sache que la monarchie nouvelle a trouvé à Rome des facilités qui ne lui étaient pas départies ailleurs; aucun d'eux n'a jugé les dispositions intimes du clergé français sur les boutades de quelques hommes de cour, et tous ont compris qu'un corps recruté dans les classes moyennes et dans le peuple n'avait besoin que d'être rassuré sur le grand intérêt qu'il représente, pour engager au pouvoir, en échange de son concours, une soumission respectueuse et sincère.

C'est un fait d'une haute importance que ces dispositions du clergé, dispositions dont une polémique récemment soutenue par l'un de ses organes est venue fournir des preuves surabondantes. Le gouvernement de 1830 fût resté pouvoir révolutionnaire aux yeux du peuple, si une scission s'était établie entre l'antique foi et le trône nouveau, et de bons rapports avec le clergé n'étaient pas moins nécessaires pour lui imprimer son caractère véritable que des rapports pacifiques avec l'Europe. En enlevant le monopole des idées religieuses au parti qui le revendiquait, il a plus avancé sa chute qu'en gagnant contre lui dix batailles de Culloden. Pour peu qu'on ait étudié les dispositions de ce grand corps, et qu'on veuille bien n'en

pas parler avec l'ignorance de certains hommes auxquels il n'est guère moins inconnu que le mandarinat du céleste empire, on peut affirmer aujourd'hui que, de ce côté, les résistances sont désormais vaincues, et que si quelques préventions subsistent encore dans les souvenirs, elles n'existent nulle part dans les consciences. Mais l'adhésion de l'église garantie au pouvoir, il reste à déterminer le pied sur lequel ils doivent, dans leur intérêt mutuel, se tenir vis-à-vis l'un de l'autre; il y a surtout à bien comprendre dans quelle mesure on peut réclamer du clergé une participation utile.

Le catholicisme a traversé les phases les plus diverses, tantôt exerçant la puissance suprême que lui déféraient les peuples unanimes alors dans leurs croyances, tantôt ne réclamant que sa place au soleil. Il a supporté les périls des persécutions sanglantes et ceux non moins redoutables des triomphes corrupteurs; et ce qu'il y a d'universel dans son essence lui permet de tout accepter, hors un régime où sa discipline ne relèverait pas de la seule autorité qu'elle reconnaisse dans l'ordre de la conscience, autorité interprétative du dogme aussi bien que gardienne de la hiérarchie, et qui n'est pas moins dans son droit lorsqu'elle règle, selon la différence des temps, les relations du sacerdoce avec les puissances, que lorsqu'elle définit la doctrine selon des bases invariables. Toute transaction à cet égard serait, à ses yeux, l'abdication même de la pensée qu'elle exprime. A la politique, le siècle et ses révolutions; à la religion, l'ame humaine, en tout ce qui touche au mystère de ses destinées éternelles; c'est ce partage qu'il faut savoir accepter pour être pleinement en droit d'interdire au clergé toute excursion en dehors de son domaine, toute immixtion dans les questions de souveraineté extérieure. Pour l'avoir méconnu, Joseph II et Guillaume de Nassau ont vu le même trône se dérober sous eux; un prince respecté de l'Europe compromet une réputation de prudence long-temps méritée, et un souverain qui promène sa superbe pensée de Varsovie à Constantinople, se prépare des obstacles dont le moment viendra de mesurer toute la gravité.

Que le gouvernement de 1830 s'attache à se concilier le clergé catholique, moins par un système de faveurs et de déférence que par le respect constant de son indépendance spirituelle; qu'il sache comprendre surtout quelle haute importance une telle attitude habilement prise lui donnerait, en certains cas, dans ses relations diplomatiques, et qu'en un temps où le droit des consciences est si imprudemment menacé, il se montre à l'Europe comme le repré-

sentant de la liberté religieuse en même temps que de la liberté politique.

C'est en étant à la fois loyal et ferme dans ses rapports avec un corps auquel le droit commun sied aujourd'hui mieux que la puissance, qu'il poussera des racines dans le cœur des peuples. En osant être juste, ne fût-ce que dans l'intérêt de sa politique et de son influence au dehors, il pourra sans doute contrarier certains hommes, moins odieux pour n'avoir pas de croyances que pour vouloir attenter à celles des autres, et peut-être aura-t-il à lutter jusque dans les rangs de ses amis contre des repoussemens dissimulés sous des souvenirs de légalité parlementaire; mais, s'il sait comprendre sa mission, il résistera à des traditions hypocrites et bâtardes, et, se posant devant l'Europe comme l'observateur scrupuleux de tous les principes proclamés par lui, il laissera se développer dans toute sa hauteur une pensée assez féconde pour que les peuples de la terre viennent encore se reposer à son ombre.

Napoléon avait embrassé de son œil d'aigle tout ce que la religion imprime d'autorité aux pouvoirs sortis des révolutions; mais il abusa de la religion comme de la fortune, et les lassa l'une et l'autre par les gigantesques exigences de son égoïsme. N'employant jamais les forces morales que comme des machines subordonnées à l'ensemble de ses desseins, et ne comprenant pas plus la liberté que la foi, il prétendit faire de ses évêques des fonctionnaires publics du même ordre que ses sénateurs, désirant que les uns mentissent à la conscience religieuse, comme les autres à la conscience politique. Dans les *idées napoléoniennes*, les prêtres n'étaient guère que des magistrats chargés de prêcher au fond du dernier hameau l'obéissance à l'empereur et la docilité à la conscription; les prélats devaient rivaliser avec les préfets en mandemens adulateurs et en *Te Deum* magnifiques, et le pape, cette personnification de l'idée la plus universelle qui soit au monde, n'était compris que comme un primat des Gaules, lequel, au prix de quelques millions de traitement, devait apporter ses hommages au pied du trône du maître du monde et au berceau du roi de Rome.

La restauration vit à son tour, dans le clergé, un instrument de propagande monarchique. On eût voulu ajouter le dogme de la légitimité au symbole de la foi catholique, et le placer en quelque sorte entre l'unité de Dieu et la trinité de ses personnes; on chantait en chœur les Bourbons et la foi, et pour donner de la consistance à l'église, pour attirer vers cette carrière les gens de qualité, on per-

mettait rarement qu'un prêtre sans naissance ceignît la mitre épiscopale. Tout cela se faisait, du reste, dans les meilleures intentions du monde, et l'on était si parfaitement convaincu de l'identité des deux principes, qu'il semblait naturel autant qu'habile de les unir pour marcher sous le même drapeau contre l'ennemi commun; on eût dit la croisade de vos révérends et de vos tories associés contre la réforme parlementaire dans le double intérêt de leurs bénéfices et de leurs bourgs pourris.

Le gouvernement actuel saura, on doit le croire, répudier des traditions également dangereuses. A l'exemple de l'empire, il ne verra pas dans le prêtre un simple commissaire de police pour les consciences; et comme le régime auquel il succède, il n'aspirera pas à transformer le clergé en un instrument dynastique. Ce gouvernement ne demandera pas à l'évêque de déserter la demeure du pauvre pour devenir l'habitué du palais des rois, et se bornant à réclamer des chefs de la hiérarchie religieuse ces hommages publics qui constatent aux yeux des peuples une respectueuse déférence envers les pouvoirs de l'état, il ne recommencera pas une tentative imprudente autant que vaine. C'est en renonçant à faire des membres du clergé des courtisans ou des esclaves, qu'il peut donner à la religion toute la mesure de sa force, et en assurer le bénéfice à la société comme à lui-même.

Mais il est une autre sphère où le clergé pourra seconder l'activité du pouvoir sans inconvéniens comme sans réserve. Placé en dehors des partis, et vivant par une pensée supérieure à leurs espérances comme à leurs craintes, il sera le plus puissant instrument de cette œuvre de moralisation populaire, qui seule peut assurer de l'avenir au gouvernement de 1830. Dans l'asile, il instruira l'enfance à balbutier la prière et à s'incliner sous le nom de Dieu; à l'école, il raffermira les jeunes ames contre les épreuves de la vie qui s'ouvre devant elles; au pénitencier, il relèvera la dignité du coupable en lui révélant le haut mystère de l'expiation par la souffrance. N'est-ce pas, en effet, une amère dérision, monsieur, pour ne prendre qu'un exemple entre mille, que de présenter le confinement solitaire comme une recette qui, par elle-même, guérit du vol, à peu près comme la diète de la gastrite. J'ai vu fonctionner ce système dans les contrées de l'Europe où son mécanisme peut être considéré comme ayant atteint le plus haut degré de perfection, et d'après les statistiques de récidive, aussi bien que selon les aveux de tous les administrateurs, il ne m'a pas été difficile de découvrir que nulle part il

n'était, par ses résultats, en rapport avec l'immensité des charges qu'il impose. A quoi l'attribuer, si ce n'est à l'insuffisance de l'enseignement religieux et des moyens établis pour le procurer? Il est une classe d'hommes que la société ne peut atteindre malheureusement qu'acculée aux dernières extrémités de la misère ou du crime, sur les lits de douleur des hospices, ou dans les fers de ses prisons. Hors de là, ils lui échappent, et trop souvent ils la maudissent, engagés qu'ils sont dans une lutte constante contre elle. A ces hommes que nous livre la souffrance ou le vice, une voix seule peut parler pour les réconcilier à la fois avec Dieu et avec les hommes; cette voix est celle de la religion, qui soigne avec amour les plaies de l'ame comme celles du corps.

Il n'est pas de jour, monsieur, où dans vos magnifiques hospices de Londres, si abondans en ressources, si bien chauffés et si éclatans de blancheur, vous ne nous enviiez ces héroïnes de la chasteté catholique, dont l'œil est si doux, la main si souple, le sourire si plein de consolation. Un temps pourra venir où nos prisons auront aussi leurs *frères de la Charité*, où de fortes ames trouveront peut-être un soulagement inexprimable dans ces abaissemens de l'humilité et ces ardeurs d'un dévouement surhumain. Que sans rien provoquer à cet égard, l'état ne contrarie pas les épanouissemens nouveaux de la pensée religieuse, s'ils viennent jamais à se produire, et qu'il n'aille pas surtout déterrer dans le *Bulletin des Lois* quelques décrets persécuteurs rendus entre le 10 août et les massacres de septembre; qu'il déclare, dans la pleine conscience de sa force, que la sûreté de la France et de la liberté ne dépend pas à ses yeux de la forme d'un capuchon et de la couleur d'une robe de bure.

C'est une admirable épopée que l'histoire de cette église, produisant à chaque siècle des institutions en rapport avec les périls qui la pressent: ordres militaires, pour défendre par le fer la chrétienté menacée; ordres mendians pour y développer les premiers germes de la fraternité évangélique; ordres savans, pour défricher le champ de l'intelligence, à l'aide de cette charrue où s'attelèrent tant de générations de travailleurs inconnus. D'autres nécessités se révèlent aujourd'hui, et le catholicisme, sous peine d'accepter la condamnation dont tant de voix le menacent, doit enfanter des ordres moralisateurs. Que personne n'entrave ses destinées, et que le scepticisme du siècle accorde du moins une loyale épreuve à cette religion qu'il dit morte, sans comprendre que l'arrêt porté contre elle serait un arrêt porté contre la société française elle-même.

Une question actuellement pendante se lie d'une façon intime à celle qui vient de nous occuper, et ne peut manquer de s'établir bientôt au premier plan de nos débats parlementaires. L'état exerce aujourd'hui en France un monopole intellectuel analogue à celui que vos amis politiques s'efforcent d'arracher aux mains de l'église établie. L'enseignement des colléges royaux est chez nous une condition obligée pour l'admission aux grades académiques, comme celui des universités anglicanes impitoyablement fermées jusqu'ici à vos innombrables dissidens. Vous trouvez absurde que dans votre patrie, ouverte à toutes les croyances, sur un sol où les sectes pullulent en quelque sorte avec une fécondité sans égale, on ne puisse devenir docteur en droit ou en médecine, sans signer un formulaire théologique. Vous avez grandement raison, monsieur, et les excellens motifs que vous en donnez pourront servir utilement en France, lorsqu'un débat semblable s'élèvera devant le pays. La liberté de l'enseignement est, en effet, la conséquence immédiate de la liberté de la pensée; j'ajoute qu'elle sera une grande et légitime satisfaction donnée à la conscience religieuse.

Comment celle-ci n'aurait-elle pas, en effet, quelque peine à admettre qu'un gouvernement auquel la loi fondamentale et la force des choses, plus puissante encore que la loi, prescrivent une sorte de neutralité entre toutes les croyances légalement reconnues, qu'un gouvernement incompétent en matière de foi pût enseigner avec cette autorité par laquelle la foi s'impose? Au père seul, ce prêtre de la famille, et au prêtre, ce père de l'humanité, il appartient de préparer le cœur de l'homme à de telles communications, et de susciter en lui ce sens intérieur que nulle autre parole n'aurait puissance d'éveiller. L'état voudra sans aucun doute que l'enseignement donné en son nom soit moral et religieux, il prescrira l'observance rigoureuse et de toutes les convenances et des principaux devoirs, mais cela ne suffira point à rassurer toutes les familles; et n'y en eût-il qu'une seule hésitant de bonne foi à confier son avenir aux soins de l'université, cette exception imposerait l'obligation d'organiser l'éducation libre en face de l'éducation officielle.

Qu'un établissement savant et fort reste comme le modèle et le but éternel de toutes les rivalités, que l'état n'abdique pas sa mission civilisatrice et qu'il réclame pour l'ordre public des garanties que nul moins que moi ne voudrait lui voir ravir; qu'il impose pour ce grave ministère de l'enseignement des conditions rigoureuses d'aptitude et d'épreuve en ne faisant d'exception pour personne, qu'il apprenne

au clergé à ne réclamer jamais que le bénéfice du droit commun et à s'incliner sous toutes les prescriptions de la loi; mais que la lutte soit franche et que la concurrence soit sérieuse; que l'argent, dont, selon le proverbe, il y a toujours un peu au fond des affaires humaines, que la haine, qui n'est pas moins subtile, ne viennent pas frapper de stérilité une pensée dont le pouvoir est surtout appelé à recueillir les fruits.

Ce n'est pas sérieusement qu'on affecte de croire, sachez-le bien, que le clergé, admis en concurrence avec l'état, et aux conditions prescrites par lui, à conférer l'enseignement à la portion de la jeunesse qui lui serait commise par la volonté des familles, l'éleverait dans une hostilité secrète contre la dynastie et les institutions nationales. Je comprends à merveille qu'il y ait encore des carlistes; mais il y a quelque niaiserie à croire qu'on puisse en élever en quelque sorte à la brochette. Le temps emporte chaque jour les regrets avec les souvenirs, et si la jeunesse aspire quelquefois à devancer l'avenir, on n'a pas à craindre qu'elle se cramponne à un passé qui ne représente rien pour elle. Les traditions d'un dévouement qui s'éteint seront moins long-temps conservées dans des institutions religieuses que dans le sanctuaire de la famille; aussi n'est-ce point par des motifs politiques qu'on redoute la concurrence du clergé dans l'enseignement : ces motifs, on hésite à les confesser, mais personne, à coup sûr, ne les ignore, et le gouvernement se gardera de mettre la sécurité de l'avenir en balance avec quelques antipathies ou quelques spéculations contemporaines; en portant la main sur le cœur de la France, il peut s'assurer que la religion est, après tout, le seul sentiment qui le fasse battre encore d'une pulsation forte et réglée.

J'ai dû insister sur une idée dans laquelle tant d'autres viennent se résumer et se confondre. Personne ne l'ignore, même parmi ceux qui se refusent le plus obstinément aux conséquences de ce fait lui-même : ce pays souffre moins des vices de son organisation constitutionnelle que de l'affaiblissement de toutes les croyances qui constituent la moralité politique d'un peuple. Des lois ne suffisent pas pour rendre du ressort aux institutions lorsque le scepticisme a flétri les ames; elles ne rouvrent ni les sources du dévouement, ni celles du patriotisme. D'ailleurs, parmi les mesures dont la théorie conduit à constater la nécessité, il en est quelques-unes d'actuellement inapplicables, et quelques autres qu'un pouvoir sans lendemain regarderait comme une témérité d'essayer. La faiblesse du malade est souvent, en effet, le plus grand obstacle à l'efficacité des remèdes,

et il règne en certains temps une impuissance tellement absolue pour toute chose, qu'en remuant sérieusement quelques pensées sérieuses, on est tout près du fantastique, pour ne pas dire du ridicule.

Mais aux époques même les plus visiblement empreintes d'un caractère de transition, un pouvoir éclairé pourrait, ce semble, préparer l'avenir par l'esprit et la tendance générale de ses actes. Alors les embarras croissans, dont le présent abonde, deviendraient de puissans auxiliaires pour des combinaisons réputées d'abord chimériques. C'est beaucoup que d'embrasser la société d'un point de vue d'ensemble, dût-on être souvent contraint à s'en écarter à raison des difficultés des temps. Les faits ne se soumettent jamais qu'à une idée, et manquerait-elle de fécondité, monsieur, l'idée qui se résumerait en cette double formule : organiser le gouvernement de la bourgeoisie dans le sens de son principe et moraliser le pays pour le mettre en mesure de supporter ses lois?

A ce travail intérieur, opéré sur elle-même, la France doit en joindre un autre : elle a reçu de sa position en Europe, non moins que de ses traditions historiques, l'héritage de grands devoirs envers l'humanité tout entière. C'est pour cela que nous devons l'un et l'autre être fiers de notre patrie, car ni la terre des Anglo-Normands, ni celle des Gallo-Francs, ne sont sorties des mains du Créateur sans exprimer quelque chose dans l'ordre infini de ses desseins. Les races qui les habitent sont marquées au front, entre tous les enfans des hommes, d'un signe de puissance et de force. L'Angleterre dompte la barbarie et l'attaque corps à corps jusqu'aux extrémités du monde; elle la traque dans ses forêts, la poursuit sur ses rochers réputés inaccessibles; chaque jour, à force de persévérance et d'audace, elle écarte les obstacles accumulés par la nature et par les siècles, par l'Océan et par le désert. Mère du grand peuple sous le génie duquel s'incline le Nouveau-Monde, maîtresse de l'Océanie et des Indes, elle remonte des côtes de l'Asie vers les plateaux qui la dominent, et lorsque son œuvre semble prête à finir au Canada, elle commence à la Nouvelle-Zélande et jusque dans la Chine. Qu'ils passent, ces nobles pionniers de la civilisation européenne. La France ne leur disputera pas les lointains rivages fécondés par leurs labeurs, elle ne leur demandera pas un compte rigoureux de ces investitures prises au nom de la Providence; mais que l'Angleterre le comprenne à son tour, la France est appelée à autre chose ici-bas qu'à cultiver ses champs et ses vignobles, et qu'à fournir toutes les capitales de cuisiniers et de danseuses. Ce qu'on suppute en profit commercial aux

bords de la Tamise, on le réclame en influence morale et politique sur ceux de la Seine; il faut à l'action de la France une part d'autant plus large, qu'il y a chez elle moins de préoccupations égoïstes; placée dans le monde à la tête de ce qui s'élève, elle ne saurait accepter comme siennes des œuvres sans avenir; elle ne prête pas son appui aux ruines qu'on voudrait proclamer éternelles, et par la loi de sa nature, autant que sous l'inspiration de son intérêt même, elle voit d'un œil favorable les réactions d'une politique naturelle contre des combinaisons artificielles ou oppressives, et ne se croit point obligée de soutenir des arrangemens pris trop souvent par antipathie pour elle.

Puisse ceci être compris par votre gouvernement aussi bien que vous le comprenez vous-même, monsieur; car votre intelligence élevée apprécie dans toute leur étendue les devoirs imposés à la France par sa position en Europe, devoirs impérieux qu'elle ne saurait immoler aux convenances de personne. Il n'y a d'alliance sincère et durable que dans des conditions avantageuses et vraies, et en politique, aussi bien que dans les transactions privées, ce sont, passez-moi le proverbe, les bons comptes qui font les bons amis. Puisse s'asseoir et se consolider sur de telles bases cette alliance des deux grandes nations constitutionnelles, dont la rupture serait une épreuve de plus ajoutée à celles qui menacent le système représentatif dans le présent et dans l'avenir! Mais ce n'est pas incidemment qu'un tel sujet se peut débattre.

Pendant que vous allez célébrer joyeusement vos fêtes de Noël en famille, je quitte ma vie d'études et de repos pour m'acheminer vers ce monde parlementaire, destiné, on peut le craindre, à étaler une fois de plus devant l'Europe le spectacle d'une agitation stérile et d'une universelle impuissance. Cependant j'ai foi dans la fortune de mon pays; je crois que la monarchie de 1830 représente dans le monde une idée assez vivace pour résister aux embarras qui l'assaillent à la seconde période de son établissement, et je persiste à penser qu'un jour venant, la France saura organiser la liberté, comme elle a su la conquérir. Je vous quitte, monsieur, sur cette espérance, à laquelle je sais que vous vous associez du fond du cœur.

L. DE CARNÉ.

ÉTUDES
HISTORIQUES ET POLITIQUES
SUR L'ALLEMAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous voulons essayer d'exposer aussi clairement et aussi fidèlement que possible la situation politique de l'Allemagne, d'examiner sa constitution actuelle, de rechercher quelles sont les racines de cette constitution dans le passé et ses chances de durée pour l'avenir, enfin d'apprécier la position respective des divers états dont se compose la confédération germanique. Les difficultés de ce travail sont grandes à cause de l'impossibilité de rattacher l'ensemble des faits à un petit nombre d'idées premières, simples et compréhensives, ce qui ne peut se faire que quand il est question de pays où l'unité nationale est constituée, où elle a un centre et un lien communs, que ce soit un roi, un empereur, un parlement ou un congrès. Il n'en est pas ainsi en Allemagne, car la diète de Francfort n'est qu'une assemblée de diplomates où sont représentés, non les peuples, mais les princes, et parmi ces princes, les plus puissans, ceux dont la décision entraîne tout, ont des intérêts tout-à-fait séparés de ceux de la confédération.

La diète ne peut donc être considérée comme le résumé de la nationalité allemande, laquelle, au lieu d'un centre unique, en a plusieurs, tous ayant leur vie propre, leur caractère particulier, tous devant être étudiés séparément, parce que ce qu'ils ont de commun est peu de chose comparativement aux divergences et aux contrastes. Cette étude est longue et difficile, surtout pour un étranger, et nous ne nous flattons pas de l'avoir faite aussi complète et aussi approfondie qu'il l'eût fallu. Toutefois trois voyages en Allemagne à des époques différentes, un séjour de près de deux ans réparti entre les villes principales du pays, surtout des relations fréquentes avec la plupart de ses hommes célèbres, nous ont permis d'observer avec quelque suite et d'apprendre bien des choses qui ne se trouvent pas dans les documens imprimés. C'est là ce qui a pu nous faire espérer de jeter quelque lumière sur des questions peu connues en France, mais qui n'en méritent pas moins une attention sérieuse à cause de leur importance européenne.

Une description physique de l'Allemagne nous a paru devoir être l'introduction naturelle du travail que nous avons entrepris. Nous la ferons aussi courte que possible, et plutôt avec des souvenirs qu'avec des livres.

Quoi qu'en ait dit Tacite avec le dédain d'un habitant du midi, l'Allemagne peut plaire, même à ceux dont elle n'est pas la patrie (1), car la nature ne lui a refusé ni la beauté, ni la fertilité. Avec ses grands fleuves, ses nombreuses chaînes de montagnes, ses vallées, ses vastes forêts, elle offre aux regards du voyageur les aspects les plus agréables et les plus variés, et il n'est peut-être pas de pays en Europe avec lequel elle ne puisse soutenir la comparaison sous ce rapport. Le nord seul est triste et plat; mais en quittant les plaines monotones de la Westphalie, du Hanovre ou du Brandebourg, on entre dans une région montagneuse, presque toujours riche en sites pittoresques, et l'on monte, de gradin en gradin, jusqu'aux grandes Alpes, dont la race allemande occupe les cimes les plus élevées, et dont toute la partie orientale appartient au territoire de la confédération germanique.

Pour se bien rendre compte de la configuration de l'Allemagne, il faut se placer sur cette partie des hautes Alpes d'où descendent vers quatre mers différentes les eaux de quatre grands fleuves, le Rhin, le Danube, le Rhône et le Pô. Là se trouve, en quelque sorte,

(1) Quis porro... Asiâ aut Africâ aut Italiâ relictâ, Germaniam peteret, informem terris, asperam cœlo, tristem cultu aspectuque, nisi si patria sit? (Tacit., *Germania.*)

la ligne de partage entre trois races, trois langues, trois civilisations diverses, toutes représentées dans la confédération suisse par les cantons allemands, français et italiens. Le système entier des Alpes s'abaisse successivement vers l'orient pour former les provinces méridionales de l'Allemagne autrichienne, et va expirer au nord-est, dans la plaine de Hongrie, tandis qu'au sud-est il rejoint la chaîne de l'Hémus par l'embranchement appelé Alpes dinariques. Au nord des Alpes suisses et tyroliennes s'étend un plateau élevé de plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dont la Bavière occupe la plus grande partie; ses limites sont, à l'est, la Haute-Autriche, au nord le Danube, à l'ouest la chaîne appelée *Rauhe Alp*. Cette chaîne et celle de la Forêt-Noire, qui s'élèvent dans l'intervalle compris entre les sources du Danube et la vallée du Rhin, sont le commencement d'un système de montagnes secondaires qui couvrent toute l'Allemagne centrale comme d'un réseau. La plus grande partie de leurs eaux se rend dans la mer du Nord par le Rhin, le Wéser et l'Elbe, arrosant la vaste plaine qui aboutit aux plages de cette mer et s'étend sans fin au nord-est le long de la Baltique. Ainsi l'Allemagne forme une vaste terrasse qui s'abaisse successivement par gradins plus ou moins brusques depuis le pied des Alpes jusqu'à la mer. De là résulte une grande variété de formes, de paysages, de climats et de productions, par le mélange des montagnes, des plateaux, des vallées et des plaines basses.

Les Alpes orientales appartiennent tout entières à la monarchie autrichienne. C'est d'abord le Tyrol, province si remarquable par ses sublimes paysages et par le caractère du peuple qui l'habite; là se trouvent les passages les plus faciles pour descendre en Italie : tel est celui du Brenner et le col si peu élevé qui sépare la vallée de l'Inn des sources de l'Adige. Vient ensuite la Styrie, où le quart des habitans est slave; puis la Carinthie et la Carniole, où la langue et les mœurs allemandes se perdent dans celles des Slaves orientaux, Wendes, Illyriens, Morlaques, etc., etc. Les Alpes du Tyrol présentent encore des hauteurs et des glaciers comparables à ceux de la Suisse. L'Ortel, autour duquel l'Autriche a frayé une admirable route, le cède à peine au Mont-Blanc. En Styrie et dans les provinces illyriennes, la chaîne entière s'incline; elle envoie au nord des embranchemens qui, après avoir formé le délicieux pays de Salzbourg, parcourent l'archiduché d'Autriche, vont resserrer dangereusement le Danube, et se terminent dans les charmantes collines des environs de Vienne. L'un d'eux, appelé chaîne de Leytha, sépare l'Autriche

de la Hongrie. Ces pays sont le berceau et le centre de la puissance autrichienne; ils ont été comme la forteresse d'où les princes de la maison de Habsbourg s'élançaient à volonté sur l'Italie ou sur la Hongrie. Habités par des populations simples, religieuses, vaillantes et fidèles, aimés de leurs souverains, qui les traitent avec une faveur marquée, ils présentent au voyageur un spectacle remarquable de bien-être et de prospérité matérielle. C'est encore aux Alpes que se rattachent la Bavière et la Souabe orientale; mais ces provinces sont à la fois moins fertiles et moins pittoresques que l'Autriche, parce que les montagnes, au lieu d'y jeter dans toutes les directions des rameaux de moins en moins élevés, les barrent au midi comme un mur immense au pied duquel s'étendent de vastes plaines refroidies par le vent des glaciers, et profondément coupées par les rapides affluens du Danube.

Essayons maintenant de donner une idée de l'Allemagne centrale et occidentale et des chaînes de montagnes secondaires qui la couvrent : on y distingue trois systèmes différens.

Le premier est celui qui longe le Rhin et dont la direction est comme celle du fleuve, du midi au nord. Il nous présente d'abord la chaîne du Schwarzwald ou de la Forêt-Noire (1) avec ses sommités boisées, ses riantes vallées latérales où coulent la Mourg, la Kinzig et le Neckar, et ses ruines du moyen-âge parmi lesquelles brillent le vieux château de Bade et l'élégant palais de Heidelberg. Elle court parallèlement au Rhin depuis le coude qu'il fait à Bâle, et encadre admirablement sa large et riche vallée : elle prend le nom d'Odenwald (2) peu après Heidelberg, et va toujours s'abaissant jusqu'à Francfort. Une de ses branches se dirige auparavant vers le nord-est et va gagner le Mein en Franconie; elle continue, sous le nom de Spessart, de l'autre côté de cette rivière, et se rattache à deux groupes appelés Vogelsberg et Rhoen. La chaîne du Rhoen, qui sépare la Hesse de la Franconie et les eaux du Mein de celles du Weser, est remarquable par sa composition de phonolithe, de basalte et de lave, et par la forme bizarre de quelques-unes de ses cimes. Au sud-ouest du Vogelsberg se trouve le Taunus, qui s'élève au nord de Francfort et prolonge, le long du Rhin, ses pentes couvertes de vignobles célèbres. A la suite du Tau-

(1) La terminaison *wald*, forêt, est commune à un grand nombre des petites chaînes de montagnes de l'Allemagne : ainsi le Schwarzwald, l'Odenwald, le Bœhmerwald, le Thüringerwald, etc. C'est probablement cet ensemble de montagnes couvertes de bois que les anciens appelaient forêt Hercynienne.

(2) Forêt d'Odin, ou peut-être d'Othon, si l'on écrit Ottenwald.

nus, toujours sur la rive droite du fleuve, vient le Westerwald, puis enfin, en face de Bonn, le groupe volcanique des sept montagnes, après lequel il n'y a plus que quelques collines.

Sur la rive gauche du Rhin, les Vosges font face à la Forêt-Noire, et, comme elle, accompagnent le fleuve à une assez grande distance. Bientôt, ayant pris le nom de Haardt, elles rétrécissent sa vallée, et, se rapprochant de lui au-dessus de Mayence, ne lui laissent qu'un étroit passage entre elles et les hauteurs opposées du Taunus. Elles se continuent dans l'Eifel, haut plateau remarquable par sa formation volcanique et ses petits lacs remplissant des cratères éteints, et s'unissent par lui aux Ardennes qui s'étendent au nord-ouest entre la France et la Belgique. Plus loin, il n'y a plus que des plaines.

A l'est de la Forêt-Noire commence un autre système de montagnes qui se prolonge à travers l'Allemagne centrale jusqu'à la Thuringe et que les géographes regardent comme une continuation du Jura. Le Jura est composé d'une roche particulière à laquelle il donne son nom, et il a aussi une forme extérieure qui lui est propre, consistant en longues côtes parallèles, séparées par de grandes vallées longitudinales et rarement coupées de vallées transversales. Arrêté par le Rhin dans les cantons d'Argovie et de Schaffhouse, il perd son nom, mais non son caractère, de l'autre côté de ce fleuve où s'élèvent des hauteurs qui prennent successivement le nom de Rauhe-Alp, d'Albuch et de Hardtfeld, forment en Franconie des plateaux qui séparent les eaux du Mein de celles du Danube et s'unissent par divers embranchemens à la forêt de Bohême et aux montagnes du Fichtel. Ce dernier groupe mérite une attention particulière, parce qu'il est le point où le Jura allemand se croise avec les chaînes appartenant au système des Carpathes, et qu'il est comme un nœud formé par leur jonction. C'est là que se trouvent, à côté les unes des autres, les sources du Mein qui porte ses eaux au Rhin, de l'Égra qui se jette dans l'Elbe, et de la Nab, affluent du Danube. Du Fichtel partent deux chaînes, l'une dans la direction du nord-est, l'autre dans celle du nord-ouest : toutes deux tiennent au système de montagnes de l'Allemagne orientale.

Ce troisième système est séparé par le Danube de ces embranchemens des Alpes, qui s'étendent dans l'archi-duché d'Autriche. Il se rattache aux monts Carpathes (1), lesquels séparent la Hongrie de la

(1) Les monts Carpathes sont appelés monts Krapacks dans la plupart des géographies françaises : ce nom ne se trouve dans aucune géographie allemande, et il est inconnu des Hongrois et des Polonais qui habitent au pied de cette chaîne.

Galicie. De la pointe sud-est de la Silésie, ils envoient au sud un rameau appelé Carpathes inférieurs, qui longe la Moravie, s'étend à gauche de la Morawa ou March, frontière de l'Autriche et de la Hongrie, et aboutit au Danube dans les hauteurs qui dominent Presbourg; ils se prolongent, au nord-ouest, dans la chaîne des Sudètes qui sépare le bassin de l'Oder de celui de la Morawa, puis de celui de l'Elbe. La partie la plus élevée de cette chaîne est celle des monts des Géants, où l'Elbe prend sa source, et qui, après avoir bordé la Bohême, s'abaisse successivement en Lusace et en Silésie : elle forme au sud-ouest les monts métalliques (Erzgebirge), coupés par l'Elbe, et va se joindre au nœud du Fichtel, où arrive du sud-est la forêt de Bohême, qui sépare la Bohême de la Bavière. Ces différentes chaînes forment un carré irrégulier dont les côtés renferment le royaume de Bohême, bassin élevé, mais plat, où se relèvent seulement les monts granitiques de Carlsbad et le groupe basaltique isolé de Tœplitz; les cours d'eau de la Bohême n'ont qu'une seule issue, celle que se fraie l'Elbe dans les monts métalliques, au milieu des paysages pittoresques auxquels on a donné le nom de Suisse bohémienne et saxonne. La Moravie, également entourée de montagnes, présente un bassin du même genre, mais incliné vers le midi, où se réunissent ses eaux, que la Thaya et la Morawa portent au Danube. La Silésie, placée à l'est de la Moravie et de la Bohême, a une tout autre forme; c'est une grande vallée où coule l'Oder, fermée au sud et à l'ouest par les montagnes, à l'est par un haut plateau qui se perd dans les plaines de la Pologne, mais qui, au nord, va toujours s'élargissant et finit par se confondre avec les basses terres qui longent la mer Baltique.

La forêt de Bohême, après s'être réunie au Fichtel, pousse au nord-ouest un rameau qu'on appelle forêt de Thuringe et forêt de Franconie, et où se trouvent les sources de la Werra, le plus fort des deux cours d'eau dont la réunion produit le Weser. Toutes ces montagnes vont aboutir au groupe du Harz, célèbre par ses mines, et où la cime du Broken, élevée de 3,500 pieds, surpasse de beaucoup toutes les sommités qui l'avoisinent. Au nord-ouest du Harz se prolonge une chaîne de collines appelée forêt de Lippe et forêt de Teutobourg : c'est là qu'Arminius détruisit les légions romaines. Plus loin, le sol s'aplatit et descend insensiblement à la mer.

Tout le nord de l'Allemagne forme une immense plaine qui commence dans la Basse-Silésie, au nord de Breslau. La ligne qui la sépare de la région montagneuse, se dirige vers le nord-ouest, à partir de ce point, et va aboutir à Bentheim en Westphalie. Elle

tourne alors au sud-ouest, et va gagner le Rhin, entre Dusseldorf et Cologne. De l'autre côté de ce fleuve, elle reprend la direction du nord-ouest, arrive à la Meuse, au-dessous de Maëstricht, et, passant entre Bruxelles et Gand, aboutit à la mer du Nord, vers Dunkerque. Le pays, situé au-delà de cette ligne, est composé de vastes dépôts d'argile, de sable et de tourbe; il se termine au bord de la mer par des dunes ou collines de sable dont les vents et les flots changent sans cesse la disposition. Ces plaines uniformes sont jonchées d'une énorme quantité de fragmens de rochers qui semblent être les débris d'une grande chaîne granitique, semblable à celles de la presqu'île scandinave. Le Mecklenbourg et le Brandebourg se distinguent par le grand nombre de petits lacs dont ils sont semés, le Hanovre par ses immenses landes, et la Frise orientale par ses tourbières et ses marécages.

L'Allemagne, comme nous l'avons vu, se penche vers le nord, et il en résulte que ses grands fleuves portent leurs eaux dans les mers septentrionales. De là vient la supériorité industrielle et commerciale des provinces du nord; car le seul fleuve du midi, le Danube, va se perdre dans une mer reléguée aux extrémités de l'Europe, et ses embouchures sont sous la loi ottomane. Il est déjà navigable à Ulm, ville célèbre appelée autrefois la reine de la Souabe. Il reçoit, à mesure qu'il avance, toutes les eaux venues des Alpes, à travers le plateau bavarois : le Lech, qui arrose Augsbourg, et dont les bords virent, au xe siècle, la fameuse défaite des Hongrois par Othon-le-Grand; l'Isar, qui passe à Munich; l'Inn, qui apporte au Danube une masse d'eau au moins égale à la sienne; la Traun, qui traverse les beaux lacs du pays de Salzbourg; l'Enns, qui divise en deux parties l'archi-duché d'Autriche. Toutes ces rivières, tombant de si haut, sont à proprement parler de grands torrens qui laissent à sec, pendant l'été, la moitié de leur vaste lit, et plusieurs sont à peines navigables dans la plus grande partie de leur cours. Les hauteurs de la Franconie et de la Bohême, plus rapprochées du Danube, ne lui envoient que des cours d'eau peu considérables, dont les plus importans sont l'Altmuhl, la Nab, surtout la Morawa, sur les bords de laquelle Rodolphe de Habsbourg, vainqueur d'Ottokar de Bohême, fonda pour des siècles la puissance de la maison d'Autriche. Ce beau fleuve du Danube, allant se perdre au sein de la barbarie musulmane, n'a pu être jusqu'ici la source d'une grande activité pour les peuples qui l'avoisinent. Les difficultés que présente son cours en Allemagne, l'ont aussi long-temps empêché d'offrir au commerce une route facile

et sûre; son lit est souvent embarrassé par des rochers, et ce n'est que tout récemment, après des travaux considérables, que les bateaux à vapeur ont pu s'y essayer. Il y a peu d'années, le voyage de Ratisbonne à Vienne se faisait sur des barques grossièrement construites, chargées de planches, de tuiles et d'autres objets de même nature, et où, comme on peut le croire, rien n'était disposé pour la commodité des rares passagers qui voulaient s'y hasarder : c'est ainsi que je l'ai fait en 1834. Quelquefois le fleuve se brisait contre une barre de rochers, ne laissant qu'une étroite issue où l'on était entraîné avec une rapidité effrayante; quelquefois, arrêté par un îlot escarpé, il revenait violemment sur lui-même, formant un tourbillon qui semblait devoir tout engloutir. A l'un de ces *rapides*, situé un peu au-dessous de Linz, les bateliers s'arrêtaient un moment pour faire une prière à saint Nicolas, patron spécial des navigateurs, et, le passage accompli sans accident, on faisait une quête sur le bateau, pour l'entretien de la petite chapelle du saint. Ces passes, déjà moins dangereuses alors qu'elles ne l'avaient été autrefois, ont été rendues plus faciles par de nouveaux travaux, et aujourd'hui les bateaux à vapeur sillonnent régulièrement le haut Danube, s'unissant à la ligne, plus anciennement établie, qui va de Presbourg jusqu'à la frontière de Turquie. L'Orient étant redevenu le point de mire de la politique et du commerce européen, on s'est beaucoup occupé d'un fleuve qui mène si promptement à Constantinople. Toutefois, comme la Hongrie et les principautés, pays si riches en produits agricoles, n'offrent un débouché qu'aux produits industriels, lesquels ne peuvent être fournis en grande abondance par la Bavière et l'Autriche, il faut, pour que la navigation du Danube acquière une véritable importance, que ce fleuve soit uni au Rhin, route commerciale si fréquentée par toute l'Europe occidentale. Charlemagne avait déjà projeté cette jonction, et le roi de Bavière s'occupe activement de l'accomplir. Les travaux ont été commencés en 1836. Le nouveau canal partira du Mein près de Bamberg, et remontera le cours de la Rednitz; il passera dans un faubourg de Nuremberg, et atteindra à Neumarkt son point culminant; de là il descendra dans le bassin de l'Altmuhl, et joindra le Danube près de Kehlheim.

Rien n'est plus beau que les rives du Danube en Bavière et en Autriche, surtout à partir du point où la chaîne de la forêt de Bohême le force à prendre sa direction vers le sud-est. Un des plus admirables sites que je connaisse est celui de Passau, ancienne ville épiscopale, située sur une langue de terre au confluent de l'Inn et du

Danube. Au nord sont les escarpemens de la forêt de Bohême couverts de rochers et de bois touffus, au milieu desquels s'élève la citadelle; au midi arrive le fleuve tyrolien, bruyant et impétueux. Il prend son rival en flanc et commence par s'emparer de la plus grande partie du lit commun. On le reconnaît à ses eaux plus vertes et plus claires dans les sombres gorges où ils s'enfoncent l'un et l'autre pour continuer leur lutte. Toute la partie du cours du Danube située entre Passau et Linz est admirablement pittoresque, parce qu'il est presque toujours resserré entre des hauteurs escarpées et couvertes de verdure. Ces côtes sauvages présentent peu de traces de la présence de l'homme, si ce n'est de temps en temps une tour en ruines sur un rocher ou une petite chapelle : quelquefois derrière un promontoire s'ouvre une étroite et verdoyante vallée par laquelle arrive quelque rivière inconnue, coulant au milieu de solitudes qu'habite encore le castor; quelquefois le lit du fleuve s'élargit et présente l'aspect d'un lac de la Suisse avec un encadrement aussi sévère, quoique sur une moins grande échelle; puis, quand la rive droite s'abaisse par intervalles, on aperçoit dans le lointain les blancs sommets des Alpes de Styrie. Quelques lieues après Melk, dont la célèbre abbaye s'élève sur un rocher à pic, présentant au Danube soixante-trois croisées de façade, les rivages s'aplatissent; le fleuve, n'étant plus contenu par les montagnes, s'élargit et se couvre d'îles; le paysage devient plus monotone et commence à prendre le caractère qu'il conserve dans toute la plaine de Hongrie.

Les pays qui appartiennent au bassin du Danube sont : la Souabe orientale, la Bavière, une petite partie de la Franconie, l'Autriche, la Moravie et la partie du Tyrol qui s'étend le long de l'Inn. La Styrie, la Carinthie et la Carniole sont arrosées par deux grands affluens du Danube, la Drave et la Save, lesquels ne vont rejoindre ce fleuve que bien loin dans la Hongrie.

Une faible partie du territoire de la confédération germanique envoie ses eaux à la mer Adriatique; ce sont les cercles méridionaux du Tyrol, arrosés par l'Adige et ses affluens, et quelques portions du royaume d'Illyrie, placées entre les Alpes et la mer, et où coulent l'Isonzo et quelques autres torrens. C'est là qu'est Trieste, le port principal de la monarchie autrichienne, le centre de ses relations avec le Levant. Les provinces que je viens de nommer appartiennent sans doute à la géographie politique de l'Allemagne, et la porte qu'elles lui ouvrent sur la Méditerranée leur donne une grande importance; mais elles ne sont allemandes que de nom, à l'exception

des hautes vallées du Tyrol. La langue et les mœurs de l'Italie dominent de plus en plus à mesure qu'on descend l'Adige, et les bords de la mer ne sont peuplés que d'Italiens et de Slaves.

Toute l'Allemagne occidentale se rattache au bassin du Rhin : ce fleuve, quoiqu'il reçoive près de douze mille cours d'eau, grands et petits, est bien moins considérable et a un cours bien moins étendu que le Danube; mais il joue un rôle bien autrement important dans l'histoire, et les pays qu'il vivifie par lui-même et par ses affluens ont été, pendant une longue suite de siècles, le centre de la civilisation germanique. Le Rhin prend sa source dans les hautes Alpes. Après s'être précipité des glaciers du mont Adule, il traverse le lac de Constance, tombe à Schaffhouse de cinquante pieds de haut, et arrive à Bâle, entraînant avec lui les trois quarts des eaux de la Suisse, que lui apporte l'Aar, grossi de la Saane, de la Reuss et de la Limmat. A Bâle, il tourne brusquement de l'ouest au nord, pour prendre sa direction définitive et suivre vers la mer l'inclinaison de la grande terrasse allemande. A son entrée en Allemagne, c'est comme un fleuve nouveau, sa largeur devient double (1), il porte des bateaux de cinq à six cents quintaux de charge; en même temps, il ralentit son cours pour se promener majestueusement dans la large et fertile vallée qu'il forme entre les Vosges et la Forêt-Noire. A sa gauche est la riche et industrieuse Alsace, Strasbourg et sa merveilleuse cathédrale, puis la Bavière rhénane avec Spire et son église byzantine, sépulture privilégiée des empereurs au moyen-âge; à droite est le fertile Brisgau, où la jolie flèche de Fribourg rivalise avec le chef-d'œuvre d'Erwin de Steinbach, le pays de Bade avec ses rians vallons et ses plaines plantureuses, le Palatinat, non moins riche et non moins pittoresque, enfin la Hesse rhénane, qui s'étend sur les deux rives du fleuve et que le congrès de Vienne a enrichie de Worms et Mayence, deux des plus illustres villes de l'ancien empire germanique. A Manheim, le Rhin reçoit le Neckar, qui, né à côté du Danube, lui apporte presque toutes les eaux du royaume de Wurtemberg. Vis-à-vis Mayence est son confluent avec le Mein, rivière importante qui travers l'Allemagne dans toute sa largeur et lui forme comme une ceinture. Grossi de ce puissant affluent, il coule pendant quelque temps vers l'ouest, présentant au midi les vignobles de sa rive droite, contrée célèbre sous le nom de Rheingau; puis il reprend sa direction vers le nord et s'ouvre une étroite issue à travers

(1) Elle est de 340 pieds à Schaffhouse, de 750 à Bâle, de 1,000 à 1,200 à Manheim, de 2,500 au-dessous de Mayence, de 1,500 à Cologne.

une masse de rochers schisteux dont quelques-uns s'élèvent dans son lit et dominent le passage dangereux connu sous le nom de *trou de Bingen*. Ainsi resserré par les montagnes, il coule long-temps entre deux rives escarpées, sur les promontoires desquelles se montrent sans cesse, au milieu des arbres, de vieilles tours ruinées, dont chacune a son histoire et sa légende. A Coblentz, il reçoit la Moselle, remarquable, elle aussi, par la beauté de ses rivages et la bonté des vins de ses côteaux. En face s'élève la formidable forteresse d'Ehrenbreitstein. Les bords du fleuve restent abruptes et sauvages jusqu'à Oberwinter, où les montagnes de la rive gauche s'abaissent successivement pour expirer près de Bonn. Les dernières hauteurs de la rive droite sont les sept montagnes, cônes basaltiques couverts de verdure, dont le plus célèbre, le Drachenfels, avance à pic sur le Rhin sa cime couronnée d'une vieille tour. Quelques lieues plus bas, sur une rive plate et déjà presque hollandaise, se montre Cologne avec son admirable fragment de cathédrale qui attend en vain un architecte pour l'achever. Plus bas, c'est Dusseldorf avec sa remarquable école de peinture, puis Wesel, puis la Hollande. Peu après avoir quitté le territoire allemand, le Rhin se divise en deux bras, dont l'un va se réunir à la Meuse, prête à se perdre dans l'Océan, dont l'autre se divise de nouveau à plusieurs reprises. Un des moindres bras, affaibli par tant de saignées, ayant été obstrué par les sables que les vents et les marées accumulaient à son embouchure, on a été obligé de le rouvrir de main d'homme; de là vient le conte tant répété que l'immense Rhin se perd dans les sables, malgré l'énorme masse d'eau qu'il porte à la mer par le Wahal, le Leck, la Vechte et l'Yssel.

Tel est le cours du Rhin, médiocre en étendue, mais incomparable peut-être comme véhicule de commerce et de civilisation, et surtout par son importance historique. Il commence en Suisse et finit en Hollande, deux pays habités par des races germaniques, tous deux anciens vassaux de l'empire devenus indépendans, tous deux ayant joué dans l'histoire un rôle hors de toute proportion avec leur grandeur et leurs forces matérielles. L'Alsace, cette Allemagne française, s'étend sur la rive gauche, et le fleuve tient encore à la France par la Moselle, que la Lorraine lui envoie. Sur les sept électeurs de l'ancienne Allemagne, quatre résidaient sur ses bords, les trois électeurs ecclésiastiques et le comte Palatin; on l'appelait la route des prêtres à cause de tous ses évêchés souverains, Coire, Constance, Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Trèves, Cologne. Ses affluens

lui rattachent la Souabe, la Franconie, le pays de Trèves, la Hesse, la Westphalie. Sur ses bords ou à peu de distance s'élèvent des capitales toutes neuves et tirées au cordeau, comme Carlsruhe, Darmstadt ou Wiesbaden, de vieilles villes à cathédrales byzantines, comme Spire, Worms, Mayence, d'autres où l'architecture gothique déploie ses plus étonnantes merveilles, comme Fribourg, Strasbourg ou Cologne; la renaissance elle-même y a laissé sa trace dans les belles façades du château d'Heidelberg. Que n'y aurait-il pas à dire de ces rivages favorisés de la nature, de l'abondance et de la variété de leurs productions, de je ne sais quelle atmosphère favorable aux beaux arts qu'ont respirée dans leur berceau les Rubens, les Rembrandt, les Beethoven et dans laquelle se sont épanouies l'école de Cologne au XVe siècle, et au XIXe celle de Dusseldorf; des traces laissées par tant de grandeurs disparues, depuis Agrippine et Drusus jusqu'à Napoléon; de tant d'évènemens fameux, de tant de siéges et de batailles, de tant de souvenirs chrétiens, depuis la conversion de Clovis à Tolbiac jusqu'à la captivité de l'archevêque de Cologne, qui tient aujourd'hui en émoi des populations religieuses et ardentes auxquelles leurs nouveaux maîtres prouvent trop souvent qu'elles n'ont pas gagné à ne plus vivre sous la crosse (1)! Aussi le Rhin est-il le fleuve chéri de l'Allemagne; son nom revient sans cesse dans les chants nationaux, et malgré la prééminence affectée par le nord, des rivières à demi slaves, telles que l'Elbe ou l'Oder, auraient peine à supplanter, dans la poésie et dans le cœur des Allemands, le vieux fleuve *près duquel croissent leurs vignes* (2).

Entre le bassin du Rhin et celui du Weser se trouve celui de l'Ems, fleuve d'un cours peu étendu, qui reçoit les eaux d'une partie de la Westphalie, et qui coule à travers des marécages et des tourbières. Son embouchure forme le golfe de Dollart, entre la province hollandaise de Groningue et la province hanovrienne d'Ost-Frise. Ce golfe de nouvelle formation n'existait pas du temps des Romains : comme le Zuyderzée, il est le fruit de quelques grandes invasions de la mer, qui, au XIIIe siècle principalement, engloutit sur cette côte un grand nombre de villages; ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on arrêta ses progrès par des digues, et que l'on resserra le nouveau golfe

(1) *Unter dem Krummstabe es ist gut zu wohnen* (il est bon de vivre sous la crosse) est un ancien proverbe qui devait son origine à la douceur du gouvernement des princes ecclésiastiques de l'Allemagne.

(2) *Am Rhein, am Rhein, da wachsen unsre Reben* (au Rhin, au Rhin, là croissent nos vignes!), chanson très populaire en Allemagne.

dans ses limites actuelles. Ces révolutions ont été fréquentes sur les plages de la mer du Nord : on sait que la Hollande presque entière a été conquise ou plutôt reprise sur l'Océan.

Le Weser, fleuve plus important, se forme de la jonction de deux rivières, la Werra et la Fulda : la première vient de la Thuringe et passe à Eisenach, au pied de ce château de la Wartbourg, célèbre par le séjour de sainte Élisabeth, plus célèbre encore par celui de Luther; la seconde, née dans les montagnes du Rhoen, arrose la vieille abbaye de Fulde, où saint Boniface vint planter l'étendard de la croix au milieu des païens de la Buchonie, et la jolie ville de Cassel, résidence des souverains de la Hesse électorale. Le Weser commence à Münden, où les deux rivières se réunissent. Ses bords sont pittoresques comme l'est en général tout le pays de Hesse, jusqu'au moment où il sort des montagnes par le passage appelé *Porte de Westphalie*. Il entre alors dans cette plaine uniforme dont les caractères ont été décrits plus haut, et arrive à Brême, vieille ville hanséatique, sauvée, avec trois autres, du naufrage où a péri l'indépendance de cette foule de villes libres de l'ancien empire germanique. Au-dessous de Brême, le fleuve s'élargit beaucoup, puis se divise en deux bras que sépare un grand banc de sable et qui se réunissent bientôt pour se confondre dans l'Océan. La Hesse, le Hanovre, la Westphalie, la Saxe même, portent une grande partie de leurs eaux au Weser, dont le plus grand affluent est l'Aller, et qui offre une voie commode à un commerce dont Brême est le grand marché.

Des landes désertes et des tourbières s'étendent entre l'embouchure du Weser et celle de l'Elbe. L'Elbe prend sa source en Bohême dans la partie la plus élevée des montagnes des Géants, et entraîne avec la Moldau, son affluent et au moins son égale, toutes les eaux de ce royaume. Il s'ouvre un passage vers le nord à travers les monts métalliques, et l'étroite vallée qu'il creuse entre leurs escarpemens présente un ensemble de sites remarquables qui lui ont mérité le nom de Suisse saxonne et bohémienne. Cette contrée est couverte de rochers qui offrent les formes les plus singulières et les accidens les plus fantastiques, surtout en Bohême, près d'Hirnisch-Kretschen, et en Saxe, à l'endroit où s'élève *le Bastion* (*die Bastey*), comme une fortification naturelle suspendue à pic sur le fleuve. Ce ne sont que cavernes, arcades naturelles, aiguilles, obélisques, dont l'élégante bizarrerie rappelle quelquefois les fantaisies les plus originales des architectes du moyen-âge. La vallée de l'Elbe s'élargit à Dresde, quoique dominée encore par des collines riantes qui finissent au-delà

de Meissen. Alors commence la plaine saxonne : on arrive à Wittemberg, d'où Luther remuait l'Allemagne avec sa parole passionnée, à Magdebourg, où le fleuve se rapproche du Harz, enfin à Hambourg et à la mer. L'Elbe reçoit, à gauche, par la Mulde et la Saale, les eaux de la Saxe occidentale, à droite par le Havel celles du Brandebourg. Le Havel, grossi de la Sprée, forme, à quelques lieues de Berlin, une série de petits lacs au milieu desquels s'élève Potsdam, le Versailles de Frédéric-le-Grand. Le bassin de l'Elbe tient à l'empire autrichien par la Bohême, il comprend la Saxe royale, si riche en métaux et si industrieuse, et le Brandebourg, centre de la monarchie prussienne, sans parler du Hanovre, du pays de Brunswick et du Holstein. Prague en dépend par la Moldau, Berlin par la Sprée, Leipzig par l'Elster : sur la large et profonde embouchure du fleuve est assise Hambourg, la ville la plus commerçante et la plus animée de l'Allemagne, entrepôt libre où affluent les produits des deux mondes. Les contrées arrosées par l'Elbe furent le berceau du luthéranisme : elles sont restées le centre de la civilisation protestante dont Berlin se vante d'être la capitale.

Le dernier affluent de la mer du Nord est l'Eider, qui coule entre le Holstein et la presqu'île danoise du Jutland, et qui sert de limite au territoire allemand depuis le temps de Charlemagne. Sorti d'un petit lac du Holstein, il en traverse plusieurs autres avant d'arriver à la mer : son cours, peu étendu, se dirige de l'est à l'ouest, et un canal de huit lieues l'unit à la mer Baltique.

Cette mer, appelée mer Orientale (Ost-See) par les Allemands, baigne le territoire de la confédération germanique depuis Kiel jusqu'à l'extrême frontière de la Poméranie. Ses bords ne présentent qu'une plage sablonneuse couronnée de dunes. A peu de distance du continent s'élèvent les falaises crayeuses de l'île de Rügen, antique sanctuaire de la déesse Hertha, et qui fut le dernier asile du paganisme en Europe. Le seul grand fleuve que la mer Baltique reçoive du territoire allemand est l'Oder, qui, né dans les Carpathes autrichiens, à côté de la Vistule, descend le long de la Silésie, riche et belle vallée qui va toujours s'élargissant et s'aplatissant vers le nord : une fois arrivé dans la plaine sablonneuse où se trouve la plus grande partie de son cours, il coule dans un lit mal encaissé, forme des lacs et de vastes marais, et change sans cesse ses rivages. Son plus grand affluent est la Wartha, qui parcourt les plaines de la Pologne prussienne. L'Oder est tout hérissé de places fortes, dont les plus importantes sont Glogau, Custrin, Francfort, enfin Stettin, capitale

de la Poméranie. Au-dessous de cette ville, il forme une espèce de grand lac nommé *Stettiner-Haff*, joint à la mer Baltique par des détroits ou des embouchures, entre lesquelles se trouvent les îles de Wollin et d'Usedom. Sur l'une d'elles se trouve le port de Swinemünde. L'Oder est à peine un fleuve allemand : les pays qui forment son bassin sont encore en grande partie slaves, et la race germanique n'y est venue qu'assez tard; mais la place qu'occupe la Prusse dans l'Allemagne moderne lui donne une grande importance militaire et commerciale, parce qu'il est le seul grand cours d'eau qui appartienne tout entier à cette monarchie. Un système de canaux l'unit d'un côté à l'Elbe, de l'autre au Niemen, et il sert de voie à un commerce intérieur très actif.

On divise habituellement l'Allemagne en septentrionale et méridionale. La ligne de séparation, vague et flottante dans le langage habituel, parce que chacun la trace selon son caprice, peut se déterminer d'après le climat, les productions et les différences dans les mœurs et les habitudes qui résultent des circonstances physiques. En suivant cette règle, l'Allemagne du nord comprendrait les bassins de l'Oder, de l'Elbe, du Weser et de l'Ems avec une partie peu considérable de celui du Rhin; l'Allemagne du midi, tout le bassin du Danube et celui du Rhin jusqu'au-dessous de Cologne. La ligne de partage, commençant au nord des sept montagnes, et aboutissant aux hauteurs qui séparent la Bohême de la Moravie, n'est pas parallèle à l'équateur : elle va du nord-ouest au sud-est, et suit par conséquent la direction générale des lignes isothermes sur la masse continentale à laquelle appartient l'Europe (1). La partie de l'Allemagne située au midi de cette ligne se distingue par un climat beaucoup plus doux et par la production de certains végétaux qui ne viennent dans la partie septentrionale que par exception. Tels sont, parmi les céréales, l'épeautre et le maïs; parmi les arbres fruitiers, le châtaignier, le mûrier rouge, et enfin la vigne. L'Allemagne méridionale, sauf les contrées trop élevées et trop voisines des Alpes, produit en abondance des vins toujours agréables et souvent excellens. On cultive la vigne, il est vrai, dans quelques parties de l'Allemagne du nord, sur les bords de l'Elbe, de la Saale et de la Werra, mais ces vins septentrionaux ne sont guère connus que par les plaisanteries populaires sur leur aigreur et leur mauvaise qualité.

(1) Les lignes isothermes, ou indiquant la similitude des climats, suivent rarement les degrés de latitude. Voyez sur ce sujet un savant Mémoire de M. de Humboldt, dans ses *Fragmens asiatiques*.

Les montagnes de l'Allemagne sont remarquables par les forêts dont elles sont revêtues : ce sont encore les *intonsi montes* du poète latin, et cette verte chevelure est l'une des principales beautés de la terre germanique. Les petites chaînes que nous avons nommées plus haut sont, à peu d'exceptions près, admirablement boisées, et l'on calcule que les forêts couvrent environ un tiers du territoire de la confédération. On a remarqué que les arbres verts dominent à l'est : ainsi la Saxe, la Bohême, la Franconie, la Bavière, le Tyrol, la Souabe, produisent surtout des sapins et des pins; les arbres à feuilles, au contraire, abondent dans les chaînes qui accompagnent le Rhin ainsi que dans la Hesse et la Basse-Saxe. Le pin se montre presque exclusivement dans les plaines sablonneuses du nord.

Une terre aussi montagneuse doit être riche en produits minéraux, et, en effet, on y trouve tous les métaux connus, à l'exception du platine; quelques-uns, et des plus précieux, s'y rencontrent en abondance. Aucune contrée peut-être n'est aussi riche en eaux minérales de toute espèce. Il suffit de nommer Aix-la-Chapelle, Bade, Pyrmont, Ems, Wiesbaden, Carlsbad, Tœplitz, et tant d'autres lieux célèbres où l'on vient chercher la santé de tous les coins de l'Europe.

L'Allemagne produit tout ce que lui permettent de produire les conditions physiques dans lesquelles elle se trouve, et le travail intelligent de ses habitans a admirablement secondé la nature pour la féconder et l'embellir. Ce pays, que les écrivains romains nous représentent comme si sauvage et si inculte, est aujourd'hui l'un de ceux où l'homme a tiré le plus grand parti du sol qu'il habite. L'agriculture y prospère, l'industrie y fleurit, le bien-être et l'aisance y sont répandus partout, à en juger du moins par l'apparence extérieure. Les routes sont belles, les communications faciles, les fleuves sont sillonnés par de nombreux bateaux à vapeur, des chemins de fer se commencent ou s'achèvent partout. Les gouvernemens, favorisés par une longue période de paix, ont travaillé à l'envi à procurer à leurs peuples ces divers instrumens de civilisation, et les progrès faits depuis vingt-cinq ans dans la voie des améliorations matérielles ont renouvelé presque entièrement la face du pays. Mais là, comme ailleurs, sous cet aspect de prospérité se cachent bien des malaises, bien des misères; là, plus qu'ailleurs peut-être, existent dans les esprits des divisions infinies, des obstacles insurmontables à l'unité, des causes de désordres, moins en évidence sans doute que dans les pays où toutes les souffrances s'exhalent par les mille voix d'une presse libre, mais qui n'en sont pas moins réelles pour cela, et auxquelles

on n'a pu opposer jusqu'ici que des palliatifs plus ou moins impuissans, parce qu'elles résident dans les fondemens mêmes de la société.

Après avoir décrit la configuration extérieure de l'Allemagne, il faut parler des hommes qui l'habitent. La race allemande a joué dans l'histoire un rôle des plus considérables. Les peuples qui ont envahi l'empire romain lors de sa dissolution appartenaient à cette race, ceux du moins qui ont reconstruit après avoir détruit. Il n'y a presque aucune des nations modernes qui n'ait dans ses veines un mélange de ce sang teutonique par l'infusion duquel le vieux monde a été régénéré. L'Angleterre et la France doivent aux tribus germaines leur glorieux nom et les rudimens de leur constitution politique; l'Espagne a été profondément modifiée par elles; l'Italie a reçu leur empreinte à ses deux extrémités. Ces peuples, grace à la simplicité de leurs mœurs et à leur sauvage indépendance, avaient conservé une vigueur qui n'existait plus chez les populations abâtardies par la domination romaine. Ils apportèrent avec eux des coutumes et des institutions qui, fécondées par l'action puissante du christianisme, furent la base des institutions sociales de l'Europe moderne. Leurs inclinations guerrières et leur sentiment exalté de l'honneur préparèrent le mouvement chevaleresque du moyen-âge. Adoucis à grand'peine par l'influence de l'église chrétienne, ils furent pour elle des écoliers rudes et turbulens, mais d'une nature forte et généreuse, qu'une éducation habile devait facilement pousser aux grandes choses. On sait assez quel éclat ont jeté les races mélangées de sang allemand, celtique et romain; mais la pure race germanique n'a laissé sans gloire le berceau commun ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes. L'unité seule a manqué à l'Allemagne pour se maintenir au rang où devait la placer ce qui lui était resté de l'héritage de Charlemagne, l'honneur d'être le siége du saint empire et comme la métropole de la souveraineté temporelle dans la chrétienté. A défaut de cette suprématie, il lui est resté le privilége de fournir des maisons royales à tous les autres pays. En ce moment, l'Angleterre, la Russie, le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Hongrie, l'Italie septentrionale presque toute entière, le Portugal et la Grèce sont gouvernés par des princes de famille allemande. Ce n'est qu'au siècle dernier que l'Espagne et Naples ont échappé à la maison d'Autriche; c'est de nos jours seulement qu'un soldat de fortune français a remplacé sur le trône de Suède les princes de la maison de Holstein, en sorte qu'il n'y a que la France et la Savoie qui n'aient jamais payé à l'Allemagne ce singulier tribut.

Le vrai nom des Allemands est *Deutsche* ou *Teutsche* (Teutons); de là vient l'italien *Tedesco*, et notre ancien mot *Tudesque* ou *Théotisque*. Le nom d'*Allemands* a prévalu dans notre langue, soit à cause des fréquentes guerres de la tribu germanique des Alemans (Alemanni) contre les Gaulois et les Francs du Bas-Rhin (1), soit à cause des rapports de voisinage de la France avec la Souabe, appelée *Alemania*, parce que le fond de la population appartenait à la branche alemanique. Le nom de *Teutsche*, connu des Romains dès le temps de Marius, dérive de celui du dieu Tuisco ou Tuisto, fils de la Terre, dont les Germains se vantaient de descendre. A ce même nom se rattachent les vieux mots de *thiud*, *teut*, *diet*, sur le sens desquels les savans ne sont pas d'accord, mais qui indiquent quelque chose de divin, de primitif, d'indigène. Le nom de Germain n'est, à proprement parler, qu'un surnom, et veut dire guerrier, homme de guerre. Tacite nous apprend qu'il était d'origine récente et avait été donné par les Romains à leurs belliqueux adversaires, qui s'étaient empressés de l'adopter (2).

Silvius Enéas Piccolomini, depuis pape sous le nom de Pie II, à la vue des grands accroissemens qu'avait pris la race germanique dans le cours des siècles, voulait faire dériver le nom des Germains de *germinare* (3), et, quelle que soit la valeur de ce jeu de mot étymologique, il est sûr que cette race a toujours eu une propension particulière à s'étendre au-delà de ses limites et à pousser dans tous les sens de nombreux rejetons. Il est intéressant d'étudier dans l'histoire ses divers mouvemens, ses déplacemens successifs semblables au flux et reflux de la mer, et la manière dont elle s'est répartie dans les vastes contrées qu'elle occupe. Les Germains, lorsque les Romains les connurent, avaient pour limites le Danube, le Rhin, la mer du Nord et la mer Baltique; ils s'étendaient probablement à l'est jusqu à la Vistule, au-delà de laquelle erraient les tribus sarmatiques ou slaves. On connaît leurs guerres avec les Romains, la défaite de Varus, les campagnes de Drusus et de Germanicus, etc.; ces guerres

(1) C'est sur les Alemans que Clovis gagna la bataille de Tolbiac.

(2) Germaniæ vocabulum recenset nuper additum... ita ut omnes, primum à victore ob metum, mox à seipsis invento nomine Germani vocarentur. (Tacit., *Germ.*)

(3) Adeòque natio vestra germinavit ut nomen vestrum verius à germinando tractum putemus quam Straboni consentiamus, etc. (*OEneæ Silvii Germania.*) — C'est un livre des plus curieux à consulter sur l'état de l'Allemagne au xve siècle. Voyez, sur Énéas Silvius Piccolomini et son voyage en Allemagne, la *Revue des Deux Mondes*, du 1er septembre 1833.

durèrent jusque sous Claude, et ne recommencèrent qu'au IIIe siècle. Entre le règne de Caracalla et celui de Constantin, on voit les Alemans franchir le Rhin, les Francs s'établir dans l'île des Bataves, d'où ils font des excursions en Belgique, les Saxons aborder avec des flottes au midi de la Grande-Bretagne et sur les côtes septentrionales de la Gaule, qui reçurent le nom de Littus Saxonicum; enfin les Goths menacer les lignes romaines sur le Danube, et étendre leur domination de la mer Baltique à la mer Noire. Néanmoins jusqu'au IVe siècle l'intégrité de l'empire romain avait été conservée, et la Dacie seule, province nouvelle, avait été abandonnée; car les Germains établis au-delà du Rhin dans les provinces romaines reconnaissaient l'autorité impériale, et payaient même un tribut. Ce fut l'invasion des Huns qui donna l'impulsion à ce qu'on a appelé la grande migration des peuples. Ces barbares, venus de la Chine, et entraînant avec eux les Alains, qui habitaient entre le Volga et le Don, détruisirent le grand empire d'Hermanarich, roi des Ostrogoths. Les Visigoths, séparés de ceux-ci par le Dniester, se réfugièrent dans les Carpathes, ou allèrent demander un asile à Valens, empereur d'Orient, qui permit à deux cent mille d'entre eux de passer le Danube avec leurs familles. Les Huns, en refoulant vers l'ouest les tribus germaniques, les poussèrent sur l'empire romain, qu'elles commencèrent à envahir à la fin du IVe siècle, profitant de sa faiblesse et de sa désorganisation. Au Ve siècle, Alaric et ses Visigoths entrent en Italie et saccagent Rome; les Vandales, les Alains et les Suèves parcourent et ravagent l'Espagne; l'empereur Honorius leur oppose les Visigoths, qu'il paie de leurs services en leur abandonnant la Gaule méridionale. Les Burgundes occupent les pays appelés depuis, à cause d'eux, royaume de Bourgogne; les Francs s'emparent des provinces septentrionales de la Gaule; les Saxons envahissent la Grande-Bretagne; nous ne parlons pas d'Attila, qui ravage et disparaît comme un torrent. Tous ces évènemens prennent moins d'un demi-siècle. L'empire d'Occident finit en 476, et Odoacre, chef des Hérules, établit à sa place une royauté barbare, bientôt remplacée par une autre, celle de Théodoric l'Ostrogoth. C'est au milieu du siècle suivant que s'arrête ce mouvement de migration conquérante, dont le dernier effort est l'établissement des Lombards ou Langobards en Italie.

Pendant ce temps, de grands changemens s'opérèrent dans l'intérieur de la Germanie. Les Huns ayant été refoulés jusqu'aux bords de la mer Noire, après la mort d'Attila, les Slaves, qui s'étaient re-

tirés au nord des Carpathes, occupèrent les pays situés entre la Vistule et l'Elbe, dont ils étaient peut-être les habitans primitifs, soumis par les conquérans germains. Le déplacement de ceux-ci, qui s'étaient portés en masse vers l'ouest et le midi, leur laissa la Pologne, la Poméranie, le Brandebourg, le Mecklenbourg, la Silésie, la Bohême et la Moravie. Après la mort de Théodoric-le-Grand, on les voit de plus alliés aux Bulgares, envahir la Carinthie, la Carniole, le Frioul et une partie de la Dalmatie. A la fin du VIe siècle, la plupart de ces Slaves furent soumis par les Avares, tribu tartare qui menaça un moment l'Europe de renouveler l'empire des Huns, mais dont la domination se restreignit bientôt à la Dacie et à une partie de la Pannonie. En 640, des tribus slaves peuplèrent, avec la permission d'Héraclius, l'ancienne Illyrie. Au VIIIe siècle, les Slaves occupaient tous les pays que nous venons de nommer : ils s'étendaient à l'ouest jusqu'au-delà de l'Elbe, sur les bords de la Saale. Les Saxons et les Frisons, tribus germaniques, habitaient les bords de la mer du Nord : plus au midi étaient les Francs orientaux, établis sur les deux rives du Rhin et dans le pays qui a conservé le nom de Franconie; les Thuringiens s'étendaient entre le Harz et la forêt de Thuringe; la Souabe était occupée par les Alemans, la Bavière par les Boyariens. La rivière d'Enns, qui sépare aujourd'hui la haute et la basse Autriche, était la limite entre ceux-ci et les Avares. Sous Charlemagne, cette limite fut reculée jusqu'à la Raab.

A partir du IXe siècle, on remarque une espèce de mouvement de retour de la race germanique vers l'orient. Elle fit, pour ainsi dire, volte-face pour s'opposer aux Slaves, aux Avares, aux Hongrois, et arrêter le nouveau débordement qui menaçait l'Europe occidentale. Cela ne fut possible que quand Charlemagne eut soumis à son autorité et au christianisme les vigoureuses tribus saxonnes, qui, une fois converties, devinrent le plus fort rempart de la chrétienté. Il serait difficile de déterminer avec certitude quelles furent, sous ce prince et ses successeurs, les limites de l'empire du côté des pays slaves. Au nord c'était l'Eider, au-delà duquel étaient les Danois ou Normands, nom générique donné aux habitans du Jutland, des îles de la Baltique et de la péninsule scandinave, lesquels formaient une branche à part de la grande famille germanique, et dont on connaît les expéditions maritimes et les incursions en France et en Angleterre. Les princes carlovingiens furent souvent en guerre avec les peuples slaves appelés Tchèkes en Bohême, Sorbes ou Sorabes en Misnie, Wiltzes et Lusitzes dans le Brandebourg et en Poméranie, Obotrites dans le Meck-

lenbourg. Un prince slave, Zwentibold, reçut comme fief, de l'empereur Arnould, le duché de Bohême : c'est la première relation féodale de ce pays avec l'empire. Pendant le désordre anarchique qui signala le commencement du xe siècle, un dangereux ennemi vint d'Orient pour en profiter et l'accroître encore; ce furent les Madjiars, qui, poussés en avant par les Petchénègues, s'emparèrent de la Hongrie et dévastèrent l'Allemagne, qu'ils soumirent à un tribut. Celle-ci n'eût pas résisté sans doute à la double attaque des Hongrois et des Slaves, si la couronne tombée du front dégénéré des descendans de Charlemagne n'eût été relevée par les princes de la maison de Saxe. Henri-l'Oiseleur battit les Slaves, conquit le Brandebourg, et força le duc de Bohême à l'hommage. Encouragé par ces premiers succès, il osa refuser le tribut aux Hongrois, sur lesquels il remporta, près de Mersebourg, une éclatante victoire. Son fils, Othon-le-Grand, aussi habile et aussi vaillant que lui, repoussa une nouvelle invasion de ce peuple redouté, dont il tailla les hordes en pièces sur les bords du Lech. Ce fut la dernière grande attaque venant de ce côté. Au xie siècle, les Hongrois, devenus sédentaires, s'adoucirent et se civilisèrent sous l'influence du christianisme. Ils eurent pour apôtre et pour législateur leur roi saint Étienne, auquel le pape Silvestre II donna le titre de roi apostolique. C'est vers la même époque que la lumière de l'Évangile se répandit parmi les peuples slaves et scandinaves, grace aux hardis missionnaires qui allèrent fertiliser de leur sang ces contrées sauvages. Ainsi tous les peuples européens entraient successivement dans la grande république chrétienne, et les limites de la barbarie reculaient avec celles du paganisme.

Du xie au xive siècle, on voit l'empire allemand et la race allemande gagner lentement, mais continuellement, vers l'est et le nord-est. Conrad II soumet les Slaves entre l'Elbe et l'Oder. Henri III, son successeur, vainqueur des Hongrois, étend la marche d'Autriche jusqu'au Kahlenberg et à la rivière de Leitha. Sous Henri V, Albert-l'Ours recule les frontières de la marche de Brandebourg et en peuple une partie avec des laboureurs qu'il fait venir de Flandre. Plus tard Henri-le-Lion, duc de Saxe, étend ses conquêtes dans le Mecklenbourg et le Holstein, et établit dans ces provinces une masse de paysans flamands et allemands. Frédéric Barberousse réunit à l'empire la Poméranie, jusque-là indépendante. A la fin du xiie siècle, l'ordre des Porte-Glaives, fondé pour défendre les missionnaires chrétiens contre les païens de la Baltique, s'empare de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande. Le siècle suivant, les chevaliers teutoniques

conquièrent et convertissent la Prusse, et le paganisme disparaît de l'Europe. Les faits que nous venons de rappeler sommairement expliquent comment s'est opéré le mélange des populations germaniques et slaves dans l'est de l'Allemagne et tout le long des côtes de la mer Baltique jusqu'à la Finlande. Voyons maintenant dans quelles proportions ce mélange existe aujourd'hui.

Les peuples purement allemands habitent l'Autriche, le Tyrol septentrional, la Bavière, la Souabe, la Franconie, la Hesse, la Thuringe, la Basse-Saxe (royaume de Hanovre), le Holstein, la Westphalie et les deux rives du Rhin : ce sont ceux qui s'appelaient autrefois Boyariens, Suèves, Alemans, Francs, Cattes, Saxons, Frisons. Dans la Haute-Saxe, le Brandebourg, le Mecklenbourg, la Poméranie, les Slaves, qui faisaient le fonds de la population, ont disparu ou sont devenus tout-à-fait Allemands. Restés en grand nombre dans la Lusace, la Styrie, la Silésie, ils sont en immense majorité en Bohême, en Moravie et dans les provinces composant le royaume d'Illyrie, telles que la Carinthie, la Carniole, etc. Ils ont conservé leurs anciens noms de Wendes, Sorbes, Tcheks, Slovaques, Hanaques, Horaques, Podzoulaques, Uscoques, etc. On en compte environ six millions sur le territoire de la confédération germanique, où ils forment à peu près le sixième de la population totale. Les provinces slaves de l'Allemagne appartiennent exclusivement à la Prusse et à l'Autriche, et cette race prédomine dans les états que ces deux puissances possèdent hors du territoire allemand. C'est une cause de faiblesse, un grand obstacle à l'unité, et probablement un danger pour l'avenir, à cause du voisinage du grand empire slave et du réveil des sentimens de nationalité, bien prononcé depuis quelque temps chez les peuples de cette famille. Outre trente millions d'Allemands et six millions de Slaves, on compte dans les états de la confédération deux cent mille Italiens habitant le Tyrol méridional, le Frioul et l'Istrie, trois cent mille Juifs dispersés par toute l'Allemagne, et un certain nombre de Français, descendant la plupart des réfugiés de l'édit de Nantes, et ayant formé dans quelques villes, comme Berlin, Cassel, Hanau, Offenbach, des colonies qui n'ont oublié ni la langue, ni les mœurs de leurs ancêtres. La race allemande est répandue en assez grand nombre hors du territoire germanique. Les descendans des chevaliers teutoniques et de leurs soldats sont établis le long de la mer Baltique, dans la Prusse royale, la Courlande et la Livonie; la Suisse, sauf quatre ou cinq cantons, l'Alsace et une partie de la Lorraine, sont d'importans débris de l'ancien empire, où règnent encore la langue et les mœurs

allemandes; enfin la Hollande et la plus grande partie de la Belgique sont habitées par une population de souche germanique et parlant un dialecte du bas-allemand. La communauté d'origine et la similitude des langues établissent entre les nations des affinités et des sympathies que les siècles n'effacent pas. Ces espèces de liens de famille semblent avoir repris une nouvelle force depuis que le lien religieux qui ne faisait de l'Europe entière qu'une seule nation a été brisé, et il se fait partout dans ce sens un mouvement qui doit être l'objet d'une attention particulière pour quiconque s'occupe d'études politiques.

La langue allemande, comme le peuple qui la parle, est restée presque sans mélange d'élémens étrangers, à la différence des idiomes romans, qui sont un composé de plusieurs langues, où se rencontrent une foule de mots et de formes grammaticales puisés à des sources très diverses. Elle est une des principales branches de la grande famille appelée par les philologues arienne ou indo-germanique, et à laquelle appartiennent le sanskrit, le zend, le grec, le latin, les idiomes celtiques et slaves. Riche et compliquée dans son lexique et sa syntaxe, elle est éminemment propre à la poésie, malgré la dureté que lui a donnée la prédominance du dialecte saxon depuis Luther; la latitude qu'elle laisse pour composer et décomposer les mots lui permet d'exprimer une foule de nuances auxquelles les langues issues du latin ne peuvent atteindre, et en fait un instrument philosophique très remarquable; mais comme la langue grecque, à laquelle elle ressemble par là, elle se prête à des distinctions et à des subtilités sans fin, et se perd facilement dans les raffinemens métaphysiques. On la divise en deux principales branches, le haut et le bas allemand, qui se subdivisent eux-mêmes en dialectes locaux. Le haut allemand se parle en Autriche, en Bavière, en Souabe, sur le Rhin, en Franconie, en Hesse, en Thuringe et en Saxe; le bas allemand, dans la Westphalie, le Hanovre, le Holstein, le Mecklenbourg, le Brandebourg et la Poméranie. A mesure qu'on approche des Pays-Bas, l'idiome prend une ressemblance de plus en plus marquée avec le hollandais et le flamand. La prononciation varie beaucoup, suivant qu'on se trouve au nord ou au midi, dans les montagnes ou dans les plaines. La plus pure passe pour être celle du Hanovre, où se fait la transition du haut au bas allemand.

C'est ici le lieu d'indiquer quelques-uns des traits caractéristiques de la race germanique. Chose surprenante et pourtant incontestable, c'est encore dans la *Germanie* de Tacite qu'il faut aller chercher les

plus constans et les plus généraux. Cela tient à ce que les habitans de l'Allemagne occupent encore la terre qu'ils occupaient primitivement, et ne se sont pas mêlés avec d'autres peuples. Le fonds des mœurs et des habitudes, tout ce qui tient, soit au caractère d'une nation, soit à l'influence des circonstances physiques qui l'environnent, a donc dû se perpétuer de soi-même, et cela seul a changé qui tient aux formes variables de la civilisation. On retrouve chez les Allemands, comme du temps de l'historien romain, les yeux bleus et un peu farouches (*truces*), les cheveux blonds, les grands corps (*magna corpora*), moins capables, malgré leur force apparente, de supporter long-temps la faim, la soif, le froid et le chaud, que ceux de races plus petites et d'un aspect moins robuste. Les bases du régime féodal existaient dans la constitution tout aristocratique des Germains : les empereurs furent électifs comme les rois l'avaient été primitivement. Le goût et les habitudes de liberté, signalés par Tacite, ne se montrent que trop dans les périodes d'anarchie dont l'histoire d'Allemagne est pleine, et dans cette innombrable quantité d'existences indépendantes que comportait l'organisation de l'empire germanique. Depuis la chute de ce vieil édifice, les formes nouvelles de la liberté démocratique ont eu peine à prendre racine sur ce sol; et c'est en général au profit du pouvoir monarchique que tant de priviléges, de droits particuliers, de franchises locales, ont péri; mais ces envahissemens ont été facilités par un sentiment de dévouement aux princes qui, chez les anciens Germains aussi (1), s'alliait à la passion de l'indépendance. Les Allemands d'aujourd'hui ont un grand attachement pour leurs souverains, là surtout où ils obéissent aux mêmes familles qui ont gouverné leurs aïeux pendant des siècles, et ils leur témoignent une vénération qu'ailleurs on pourrait juger servile, mais qui a une source respectable dans ce dévouement traditionnel que toute la puissance des idées modernes a souvent peine à entamer. Les Romains vantaient la valeur guerrière des Germains; leurs descendans, si belliqueux dans tout le cours du moyen-âge, sont encore d'excellens soldats. A défaut de gouvernemens libres, on leur a fait des monarchies militaires, satisfaisant un besoin pour en tromper un autre. Si nous avons remporté sur eux tant de victoires, nous l'avons dû bien moins à l'infériorité de leur courage qu'à leur lenteur méthodique, souvent déconcertée par la vivacité et la promptitude de nos mouve-

(1) Illum (principem) defendere, tueri, sua quoque fortia facta gloriæ ejus adsignare, præcipuum sacramentum est. Principes pro victoriâ pugnant, comites pro principe. (*Germ.*, XIV.)

mens. La loyauté, la franchise, la fidélité à la parole donnée sont d'autres traits qui ont passé des pères aux descendans à travers les siècles, aussi bien que la facilité à s'irriter et l'humeur querelleuse. Les Germains étaient éminemment hospitaliers; les Allemands du XVe siècle ne l'étaient pas moins, au rapport de Piccolomini. Quiconque a voyagé de nos jours en Allemagne peut témoigner de la persistance de cette aimable vertu d'hospitalité. Les repas simples et abondans, le peu de tempérance dans la boisson, le besoin d'une forte nourriture et de beaucoup de sommeil, l'habitude de passer des journées entières à se chauffer (1), bien d'autres détails de mœurs qu'il serait trop long de mentionner, conviennent à l'Allemagne contemporaine comme à la Germanie antique. Le goût si prononcé de la race allemande pour la poésie ne s'annonce-t-il pas dans ces annales en vers où les Germains célébraient les exploits de leurs pères? son culte enthousiaste pour les beautés de la nature, sa propension à la rêverie, le merveilleux vague et effrayant de ses contes populaires n'ont-ils pas leur première origine dans la vie isolée de ces peuples (2), et surtout dans cette religion sévère qui ne bâtissait point de temples à ses dieux, qui ne fabriquait point d'idoles à leur ressemblance, mais qui croyait à leur présence invisible dans la solitude sombre des bois sacrés (3)? On ne pouvait guère prévoir du temps de Tacite que cette nation guerrière et sauvage qui ignorait les mystères de l'Écriture (4) se distinguerait un jour par son aptitude aux travaux de l'esprit. Elle y a porté sa probité et son ardeur conquérante; elle a produit des savans, des poètes et des artistes, comme elle produisait autrefois des guerriers, et, pour tout dire en un seul mot, c'est elle qui, par l'invention de la poudre et celle de l'imprimerie, a changé la face du monde.

E. DE CAZALÈS.

(1) Epula, et quamquam incompti, largi tamen apparatus... Diem noctemque continuare potando nulli probrum... Quoties bella non ineunt dediti somno ciboque... Totos dies juxta focum atque ignem agunt. (*Germ.*, XIV, XV, XVII, XXII.) — Basta loro lo abundare di pane, di carne e avere una stufa dove rifuggire il freddo, dit à son tour Machiavel, quatorze siècles plus tard.

(2) Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit. (*Ibid.*, XVI.)

(3) Ceterùm nec cohibere parietibus deos neque in ullam humani oris speciem adsimulare, ex magnitudine cælestium arbitrantur: lucos ac nemora consecrant deorumque nominibus appellant secretum illud quod solâ reverentiâ vident. (*Ibid.*, IX.)

(4) Litterarum secreta... ignorant. (*Ibid.*, XIX.)

PAULINE.

I.

Il y a trois ans, il arriva à Saint-Front, petite ville fort laide qui est située dans nos environs et que je ne vous engage pas à chercher sur la carte, même sur celle de Cassini, une aventure qui fit beaucoup jaser, quoiqu'elle n'eût rien de bien intéressant par elle-même, mais dont les suites furent fort graves, quoiqu'on n'en ait rien su.

C'était par une nuit sombre et par une pluie froide. Une chaise de poste entra dans la cour de l'auberge du *Lion couronné*. Une voix de femme demanda des chevaux, *vite, vite!...* Le postillon vint lui dire fort lentement que cela était facile à dire, qu'il n'y avait pas de chevaux, vu que l'épidémie (cette même épidémie qui est en permanence dans certains relais sur les routes peu fréquentées) en avait enlevé trente-sept la semaine dernière, qu'enfin on pourrait partir dans la nuit, mais qu'il fallait attendre que l'atelage qui venait de conduire la malle-poste fût un peu rafraîchi. — Cela sera-t-il bien long? demanda le laquais empaqueté de fourrures qui était installé sur le siége. — C'est l'affaire d'une heure, répondit le postillon à demi débotté; nous allons nous mettre tout de suite à manger l'avoine.

Le domestique jura; une jeune et jolie femme de chambre, qui avançait à la portière sa tête entourée de foulards en désordre, murmura je ne sais quelle plainte touchante sur l'ennui et la fatigue des

voyages. Quant à la personne qu'escortaient ces deux laquais, elle descendit lentement sur le pavé humide et froid, secoua sa pelisse doublée de martre et prit le chemin de la cuisine sans proférer une seule parole.

C'était une jeune femme d'une beauté vive et saisissante, mais pâlie par la fatigue. Elle refusa l'offre d'une chambre, et, tandis que ses valets préférèrent s'enfermer et dormir dans la berline, elle s'assit, devant le foyer, sur la chaise classique, ingrat et revêche asile du voyageur résigné. La servante, chargée de veiller son quart de nuit, se remit à ronfler, le corps plié sur un banc et la face appuyée sur la table. Le chat, qui s'était dérangé avec humeur pour faire place à la voyageuse, se blottit de nouveau sur les cendres tièdes. Pendant quelques instans, il fixa sur elle des yeux verts et luisans pleins de dépit et de méfiance; mais peu à peu sa prunelle se resserra et s'amoindrit jusqu'à n'être plus qu'une mince raie noire sur un fond d'émeraude. Il retomba dans le bien-être égoïste de sa condition, fit le gros dos, ronfla sourdement en signe de béatitude, et finit par s'endormir entre les pattes d'un gros chien qui avait trouvé moyen de vivre en paix avec lui, grace à ces perpétuelles concessions que, pour le bonheur des sociétés, le plus faible impose toujours au plus fort.

La voyageuse essaya vainement de dormir. Mille images confuses passaient dans ses rêves et la réveillaient en sursaut. Tous ces souvenirs puérils qui obsèdent parfois les imaginations actives, se pressèrent dans son cerveau et s'évertuèrent à le fatiguer sans but et sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin une pensée dominante s'établit à leur place.

Oui, c'était une triste ville, pensa la voyageuse, une ville aux rues anguleuses et sombres, au pavé raboteux; une ville laide et pauvre comme celle-ci m'est apparue à travers la vapeur qui couvrait les glaces de ma voiture. Seulement il y a dans celle-ci un ou deux, peut-être trois réverbères, et là bas il n'y en avait pas un seul. Chaque piéton marchait avec son fallot après l'heure du couvrefeu. C'était affreux, cette pauvre ville, et pourtant j'y ai passé des années de jeunesse et de force! J'étais bien autre alors!... J'étais pauvre de condition, mais j'étais riche d'énergie et d'espoir. Je souffrais bien! ma vie se consumait dans l'ombre et dans l'inaction; mais qui me rendra ces souffrances d'une ame agitée par sa propre puissance? O jeunesse du cœur! qu'êtes-vous devenue?... Puis, après ces apostrophes un peu emphatiques que les têtes exaltées prodiguent parfois à la destinée, sans trop de sujet peut-être, mais par suite d'un besoin

inné qu'elles éprouvent de dramatiser leur propre existence à leurs propres yeux, la jeune femme sourit involontairement, comme si une voix intérieure lui eût répondu qu'elle était heureuse encore, et elle essaya de s'assoupir, en attendant que l'heure fût écoulée.

La cuisine de l'auberge n'était éclairée que par une lanterne de fer suspendue au plafond. Le squelette de ce luminaire dessinait une large étoile d'ombre tremblottante sur tout l'intérieur de la pièce, et rejetait sa pâle clarté vers les solives enfumées du plafond.

L'étrangère était donc entrée sans rien distinguer autour d'elle, et l'état de demi-sommeil où elle était, l'avait d'ailleurs empêchée de faire aucune remarque sur le lieu où elle se trouvait.

Tout à coup l'éboulement d'une petite avalanche de cendre dégagea deux tisons mélancoliquement embrassés; un peu de flamme frissonna, jaillit, pâlit, se ranima, et grandit enfin jusqu'à illuminer tout l'intérieur de l'âtre. Les yeux distraits de la voyageuse, suivant machinalement ces ondulations de lumière, s'arrêtèrent tout à coup sur une inscription qui ressortait en blanc sur un des chambranles noircis de la cheminée. Elle tressaillit alors, passa la main sur ses yeux appesantis, ramassa un bout de branche embrasée pour examiner les caractères, et la laissa retomber en s'écriant d'une voix émue : Ah Dieu! où suis-je? Est-ce un rêve que je fais?

A cette exclamation, la servante s'éveilla brusquement, et, se tournant vers elle, lui demanda si elle l'avait appelée.

— Oui, oui, s'écria l'étrangère; venez ici. Dites-moi qui a écrit ces deux noms sur le mur?

— Deux noms? dit la servante ébahie; quels noms?

— Oh! dit l'étrangère en se parlant avec une sorte d'exaltation, son nom et le mien, Pauline, Laurence! Et cette date! 10 *février* 182...! — Oh! dites-moi, dites-moi pourquoi ces noms et cette date sont ici?

— Madame, répondit la servante, je n'y avais jamais fait attention, et d'ailleurs je ne sais pas lire.

— Mais où suis-je donc? comment nommez-vous cette ville? N'est-ce pas Villiers, la première poste après L...?

— Mais, non pas, madame; vous êtes à Saint-Front, route de Paris! hôtel du *Lion couronné*.

— Ah ciel! s'écria la voyageuse avec force, en se levant tout à coup.

La servante épouvantée la crut folle et voulut s'enfuir; mais la jeune femme l'arrêtant : — Oh! par grace, restez, dit-elle, et parlez-moi! Comment se fait-il que je sois ici? Dites-moi si je rêve? Si je rêve, éveillez-moi!

— Mais, madame, vous ne rêvez pas, ni moi non plus, je pense, répondit la servante. Vous vouliez donc aller à Lyon? Eh bien! mon Dieu, vous aurez oublié de l'expliquer au postillon, et tout naturellement il aura cru que vous alliez à Paris. Dans ce temps-ci toutes les voitures de poste vont à Paris.

— Mais je lui ai dit moi-même que j'allais à Lyon.

— Oh dame! c'est que Baptiste est sourd à ne pas entendre le canon, et avec cela qu'il dort sur son cheval la moitié du temps, et que ses bêtes sont accoutumées à la route de Paris dans ce temps-ci...

— A Saint-Front! répétait l'étrangère. Oh! singulière destinée qui me ramène aux lieux que je voulais fuir! J'ai fait un long détour pour ne point passer ici, et parce que je me suis endormie deux heures, le hasard m'y conduit à mon insu! Eh bien! c'est Dieu peut-être qui le veut. Sachons ce que je dois retrouver ici de joie ou de douleur. Dites-moi, ma chère, ajouta-t-elle en s'adressant à la fille d'auberge, connaissez-vous dans cette ville Mlle Pauline D...?

— Je n'y connais personne, madame, répondit la fille; je ne suis dans ce pays que depuis huit jours.

— Mais allez me chercher une autre servante, quelqu'un! je veux le savoir! Puisque je suis ici, je veux tout savoir. Est-elle mariée, est-elle morte? Allez, allez, informez-vous de cela; courez donc!

La servante objecta que toutes les servantes étaient couchées, que le garçon d'écurie et les postillons ne connaissaient au monde que leurs chevaux. Une prompte libéralité de la jeune dame la décida à aller réveiller *le chef*, et après un quart d'heure d'attente, qui parut mortellement long à notre voyageuse, on vint enfin lui apprendre que Mlle Pauline D... n'était point mariée, et qu'elle habitait toujours la ville. Aussitôt l'étrangère ordonna qu'on mît sa voiture sous la remise, et qu'on lui préparât une chambre.

Elle se mit au lit en attendant le jour, mais elle ne put dormir. Ses souvenirs, assoupis ou combattus long-temps, reprenaient alors toute leur puissance; elle reconnaissait toutes les choses qui frappaient sa vue dans l'auberge du *Lion couronné*. Quoique l'antique hôtellerie eût subi de notables améliorations depuis dix ans, le mobilier était resté à peu près le même; les murs étaient encore revêtus de tapisseries qui représentaient les plus belles scènes de l'Astrée; les bergères avaient des reprises de fil blanc sur le visage, et les bergers en lambeaux flottaient suspendus à des clous qui leur perçaient la poitrine. Il y avait une monstrueuse tête de guerrier romain dessinée à l'estompe par la fille de l'aubergiste, et encadrée dans quatre ba-

guettes de bois peint en noir; sur la cheminée, un groupe de cire, représentant Jésus à la crèche, jaunissait sous un dais de verre filé.

— Hélas! se disait la voyageuse, j'ai habité plusieurs jours cette même chambre, il y a douze ans, lorsque je suis arrivée ici avec ma bonne mère! C'est dans cette triste ville que je l'ai vue dépérir de misère, et que j'ai failli la perdre. J'ai couché dans ce même lit, la nuit de mon départ! Quelle nuit de douleur et d'espoir, de regret et d'attente! Comme elle pleurait ma pauvre amie, ma douce Pauline, en m'embrassant sous cette cheminée où je sommeillais tout à l'heure, sans savoir où j'étais! Comme je pleurais, moi aussi, en écrivant sur le mur son nom au-dessous du mien, avec la date de notre séparation! Pauvre Pauline! quelle existence a été la sienne depuis ce temps-là? l'existence d'une vieille fille de province! Cela doit être affreux! Elle si aimante! si supérieure à tout ce qui l'entourait! Et pourtant je voulais la fuir, je m'étais promis de ne la revoir jamais! — Je vais peut-être lui apporter un peu de consolation, mettre un jour de bonheur dans sa triste vie! — Si elle me repoussait pourtant! Si elle était tombée sous l'empire des préjugés!.... Ah! cela est évident, ajouta tristement la voyageuse; comment puis-je en douter? N'a-t-elle pas cessé tout à coup de m'écrire, en apprenant le parti que j'ai pris? Elle aura craint de se corrompre ou de se dégrader dans le contact d'une vie comme la mienne! Ah, Pauline! Elle m'aimait tant, et elle aurait rougi de moi!... je ne sais plus que penser... A présent que je me sens si près d'elle, à présent que je suis sûre de la retrouver dans la situation où je l'ai connue, je ne peux plus résister au désir de la voir. Oh! je la verrai, dût-elle me repousser! Si elle le fait, que la honte en retombe sur elle! j'aurai vaincu les justes défiances de mon orgueil, j'aurai été fidèle à la religion du passé; c'est elle qui se sera parjurée!

Au milieu de ces agitations, elle vit monter le matin gris et froid derrière les toits inégaux des maisons déjetées qui s'accoudaient disgracieusement les unes aux autres. Elle reconnut le clocher qui sonnait jadis ses heures de repos ou de rêverie; elle vit s'éveiller les bourgeois en classiques bonnets de coton, et de vieilles figures dont elle avait un confus souvenir, apparurent toutes refrognées aux fenêtres de la rue. Elle entendit l'enclume du forgeron retentir sous les murs d'une maison décrépite; elle vit arriver au marché les fermiers en manteaux bleus et en coiffe de toile cirée; tout reprenait sa place et conservait son allure comme aux jours du passé. Chacune de ces circonstances insignifiantes faisait battre le cœur de la voyageuse;

tout lui semblait horriblement laid et pauvre. — Eh quoi! disait-elle, j'ai pu vivre ici deux ans, deux ans entiers sans mourir! j'ai respiré cet air, j'ai parlé à ces gens-là, j'ai dormi sous ces toits couverts de mousse, j'ai marché dans ces rues impraticables! et Pauline, ma pauvre Pauline vit encore au milieu de tout cela, elle qui était si belle, si aimable, si instruite, elle qui aurait régné et brillé comme moi sur un monde de luxe et d'éclat!

Aussitôt que l'horloge de la ville eut sonné sept heures, elle acheva sa toilette à la hâte, et laissant ses domestiques maudire l'auberge et souffrir les incommodités du déplacement avec cette impatience et cette hauteur qui caractérisent les laquais de bonne maison, elle s'enfonça dans une des rues tortueuses qui s'ouvraient devant elle, marchant sur la pointe du pied avec l'adresse d'une Parisienne, et faisant ouvrir de gros yeux à tous les bourgeois de la ville, pour qui une figure nouvelle était un grave évènement.

La maison de Pauline n'avait rien de pittoresque, quoiqu'elle fût fort ancienne. Elle n'avait conservé, de l'époque où elle fut bâtie, que le froid et l'incommodité de la distribution; du reste, pas une tradition romanesque, pas un ornement de sculpture élégante ou bizarre, pas le moindre aspect de féodalité romantique. Tout y avait l'air sombre et chagrin, depuis la figure de cuivre ciselée sur le marteau de la porte, jusqu'à celle de la vieille servante non moins laide et rechignée qui vint ouvrir, toisa l'étrangère avec dédain, et lui tourna le dos après lui avoir répondu sèchement: *Elle y est.*

La voyageuse éprouva une sensation à la fois douce et déchirante, en montant l'escalier en vis auquel une corde luisante servait de rampe. Cette maison lui rappelait les plus fraîches années de sa vie, les plus pures scènes de sa jeunesse; mais, en comparant ces témoins de son passé au luxe de son existence présente, elle ne pouvait s'empêcher de plaindre Pauline, condamnée à végéter là comme la mousse verdâtre qui se traînait sur les murs humides.

Elle monta sans bruit et poussa la porte qui roula sur ses gonds en silence. Rien n'était changé dans la grande pièce, décorée par les hôtes du titre de salon. Le carreau de briques rougeâtres bien lavées, les boiseries brunes soigneusement dégagées de poussière, la glace dont le cadre en chêne sculpté avait été doré jadis, les meubles massifs brodés au petit point par quelque aïeule de la famille, et deux ou trois tableaux de dévotion légués par l'oncle curé de la ville, tout était précisément resté à la même place et dans le même état de vétusté robuste depuis dix ans, dix ans pendant lesquels l'étrangère

avait vécu des siècles! Aussi, tout ce qu'elle voyait la frappait comme un rêve.

La salle, vaste et basse, offrait à l'œil une profondeur terne qui n'était pas sans charme. Il y avait dans le vague de la perspective de l'austérité et de la méditation, comme dans ces tableaux de Rembrandt où l'on ne distingue, sur le *clair-obscur*, qu'une vieille figure de philosophe ou d'alchimiste brune et terreuse comme les murs, terne et maladive comme le rayon habilement ménagé où elle nage. Une fenêtre à carreaux étroits et montés en plomb, ornée de pots de basilic et de géranium, éclairait seule cette vaste pièce; mais une suave figure se dessinait dans la lumière de l'embrasure, et semblait placée là comme à dessein pour ressortir seule et par sa propre beauté dans le tableau. C'était Pauline.

Elle était bien changée, et, comme la voyageuse ne pouvait voir son visage, elle douta long-temps que ce fût elle. Elle avait laissé Pauline plus petite de toute la tête, et maintenant Pauline était grande et d'une ténuité si excessive, qu'on eût dit qu'elle allait se briser en changeant d'attitude; elle était vêtue de brun avec une petite collerette d'un blanc scrupuleux et d'une égalité de plis vraiment monastique. Ses beaux cheveux châtains étaient lissés sur ses tempes avec un soin affecté; elle se livrait à un ouvrage classique, ennuyeux, odieux à toute organisation pensante; elle faisait de très petits points réguliers avec une aiguille imperceptible, sur un morceau de baptiste dont elle comptait la trame fil par fil. La vie de la grande moitié des femmes se consume, en France, à cette solennelle occupation.

Quand la voyageuse eut fait quelques pas, elle distingua, dans la clarté de la fenêtre, les lignes brillantes du beau profil de Pauline: ses traits réguliers et calmes, ses grands yeux voilés et nonchalans, son front pur et uni plutôt découvert qu'élevé, sa bouche délicate qui semblait incapable de sourire. Elle était toujours admirablement belle et jolie, mais elle était maigre et d'une pâleur uniforme qu'on pouvait regarder comme passée à l'état chronique. Dans le premier instant, son ancienne amie fut tentée de la plaindre; mais en admirant la sérénité profonde de ce front mélancolique doucement penché sur son ouvrage, elle se sentit pénétrée de respect bien plus que de pitié.

Elle resta donc immobile et muette à la regarder; mais, comme si sa présence se fût révélée à Pauline par un mouvement instinctif du cœur, celle-ci se tourna tout à coup vers elle et la regarda fixement sans dire un mot et sans changer de visage.

— Pauline! ne me reconnais-tu pas? s'écria l'étrangère; as-tu oublié la figure de Laurence?

Alors Pauline jeta un cri, se leva, et retomba sans force sur un siége. Laurence était déjà dans ses bras, et toutes deux pleuraient.

— Tu ne me reconnaissais pas? dit enfin Laurence.

— Oh! que dis-tu là? répondit Pauline. Je te reconnaissais bien, mais je n'étais pas étonnée. Tu ne sais pas une chose, Laurence? C'est que les personnes qui vivent dans la solitude ont parfois d'étranges idées. Comment te dirai-je? Ce sont des souvenirs, des images qui se logent dans leur esprit, et qui semblent passer devant leurs yeux. Ma mère appelle cela des visions. Moi, je sais bien que je ne suis pas folle; mais je pense que Dieu permet souvent, pour me consoler dans mon isolement, que les personnes que j'aime m'apparaissent tout à coup au milieu de mes rêveries. Va, bien souvent je t'ai vue, là devant cette porte, debout comme tu étais tout à l'heure, et me regardant d'un air indécis. J'avais coutume de ne rien dire et de ne pas bouger, pour que l'apparition ne s'envolât pas. Je n'ai été surprise que quand je t'ai entendue parler. Oh! alors ta voix m'a réveillée! elle est venue me frapper jusqu'au cœur! Chère Laurence! c'est donc toi, vraiment! dis-moi bien que c'est toi!

Quand Laurence eut timidement exprimé à son amie la crainte qui l'avait empêchée depuis plusieurs années de lui donner des marques de son souvenir, Pauline l'embrassa en pleurant.

— O mon Dieu! dit-elle, tu as cru que je te méprisais, que je rougissais de toi? moi qui t'ai conservé toujours une si haute estime, moi qui savais si bien que dans aucune situation de la vie il n'était possible à une ame comme la tienne de se dégrader!

Laurence rougit et pâlit en écoutant ces paroles; elle renferma un soupir, et baisa la main de Pauline avec un sentiment de vénération.

— Il est bien vrai, reprit Pauline, que ta condition présente révolte les opinions étroites et intolérantes de toutes les personnes que je vois. Une seule porte dans sa sévérité un reste d'affection et de regret: c'est ma mère. Elle te blâme, il faut bien t'attendre à cela; mais elle cherche à t'excuser, et l'on voit qu'elle lance sur toi l'anathème avec douleur. Son esprit n'est pas éclairé, tu le sais; mais son cœur est bon, pauvre femme!

— Comment ferai-je donc pour me faire accueillir? demanda Laurence.

— Hélas! répondit Pauline, il serait bien facile de la tromper; elle est aveugle.

— Aveugle! ah! mon Dieu!

Laurence resta accablée à cette nouvelle, et, songeant à l'affreuse existence de Pauline, elle la regardait fixement, avec l'expression d'une compassion profonde et pourtant comprimée par le respect. Pauline la comprit, et lui pressant la main avec tendresse, elle lui dit avec une naïveté touchante :

— Il y a du bien dans tous les maux que Dieu nous envoie. J'ai failli me marier il y a cinq ans; un an après, ma mère a perdu la vue. Vois! comme il est heureux que je sois restée fille pour la soigner! Si j'avais été mariée, qui sait si je l'aurais pu?

Laurence, pénétrée d'admiration, sentit ses yeux se remplir de larmes.

— Il est évident, dit-elle en souriant à son amie à travers ses pleurs, que tu aurais été distraite par mille autres soins également sacrés, et qu'elle eût été plus à plaindre qu'elle ne l'est.

— Je l'entends remuer, dit Pauline, et elle passa vivement, mais avec assez d'adresse pour ne pas faire le moindre bruit, dans la chambre voisine.

Laurence la suivit sur la pointe du pied, et vit la vieille femme aveugle étendue sur son lit en forme de corbillard. Elle était jaune et luisante. Ses yeux hagards et sans vie lui donnaient absolument l'aspect d'un cadavre. Laurence recula, saisie d'une terreur involontaire. Pauline s'approcha de sa mère, pencha doucement son visage vers ce visage affreux, et lui demanda bien bas si elle dormait. L'aveugle ne répondit rien, et se tourna vers la ruelle du lit. Pauline arrangea ses couvertures avec soin sur ses membres étiques, referma doucement le rideau, et reconduisit son amie dans le salon.

— Causons, lui dit-elle; ma mère se lève tard ordinairement. Nous avons quelques heures pour nous reconnaître; nous trouverons bien un moyen de réveiller son ancienne amitié pour toi. Peut-être suffira-t-il de lui dire que tu es là. Mais dis-moi, Laurence, tu as pu croire que je te... Oh! je ne dirai pas ce mot! Te mépriser! Quelle insulte tu m'as faite là! Mais c'est ma faute après tout. J'aurais dû prévoir que tu concevrais des doutes sur mon affection, j'aurais dû t'expliquer mes motifs... Hélas! c'était bien difficile à te faire comprendre! Tu m'aurais accusée de faiblesse, quand, au contraire, il me fallait tant de force pour renoncer à t'écrire, à te suivre dans ce monde inconnu où, malgré moi, mon cœur a été si souvent te chercher! Et puis, je n'osais pas accuser ma mère; je ne pouvais pas me décider à t'avouer les petitesses de son caractère et les préjugés de son esprit. J'en étais

victime; mais je rougissais de les raconter. Quand on est si loin de toute amitié, si seule, si triste, toute démarche difficile semble impossible. On s'observe, on se craint soi-même, et on se suicide dans la peur qu'on a de se laisser mourir. A présent que te voilà près de moi, je retrouve toute ma confiance, tout mon abandon. Je te dirai tout. Mais d'abord parlons de toi, car mon existence est si monotone, si nulle, si pâle à côté de la tienne! Que de choses tu dois avoir à me raconter!

Le lecteur doit présumer que Laurence ne raconta pas tout. Son récit fut même beaucoup moins long que Pauline ne s'y attendait. Nous le transcrirons en trois lignes, qui suffiront à l'intelligence de la situation.

Et d'abord, il faut dire que Laurence était née à Paris dans une position médiocre. Elle avait reçu une éducation simple, mais solide. Elle avait quinze ans lorsque, sa famille étant tombée dans la misère, il lui fallut quitter Paris et se retirer en province avec sa mère. Elle vint habiter Saint-Front, où elle réussit à vivre quatre ans en qualité de sous-maîtresse dans un pensionnat de jeunes filles, et où elle contracta une étroite amitié avec l'aînée de ses élèves, Pauline, âgée de quinze ans comme elle.

Et puis il arriva que Laurence dut à la protection de je ne sais quelle douairière d'être rappelée à Paris, pour y faire l'éducation des filles d'un banquier.

Si vous voulez savoir comment une jeune fille pressent et découvre sa vocation, comment elle l'accomplit en dépit de toutes les remontrances et de tous les obstacles, relisez les charmans mémoires de Mlle Hippolyte Clairon, célèbre comédienne du siècle dernier.

Laurence fit comme tous ces artistes prédestinés : elle passa par toutes les misères, par toutes les souffrances du talent ignoré ou méconnu; enfin, après avoir traversé les vicissitudes de la vie pénible que l'artiste est forcé de créer lui-même, elle devint une belle et intelligente actrice. Succès, richesse, hommages, renommée, tout lui vint ensemble et tout à coup. Désormais elle jouissait d'une position brillante et d'une considération justifiée aux yeux des gens d'esprit par un noble talent et un caractère élevé. Ses erreurs, ses passions, ses douleurs de femme, ses déceptions et ses repentirs, elle ne les raconta point à Pauline. Il était encore trop tôt, Pauline n'eût pas compris.

II.

Cependant, lorsqu'au coup de midi l'aveugle s'éveilla, Pauline savait déjà toute la vie de Laurence, même ce qui ne lui avait pas été raconté, et cela plus que tout le reste peut-être, car les personnes qui ont vécu dans le calme et la retraite ont un merveilleux instinct pour se représenter la vie d'autrui pleine d'orages et de désastres qu'elles s'applaudissent en secret d'avoir évités. C'est une consolation intérieure qu'il leur faut laisser, car l'amour-propre y trouve bien un peu son compte, et la vertu seule ne suffit pas toujours à dédommager des longs ennuis de la solitude.

— Eh bien! dit la mère aveugle en s'asseyant sur le bord de son lit, appuyée sur sa fille, qui donc est là près de nous? Je sens le parfum d'une belle dame. Je parie que c'est Mme Ducornay, qui est revenue de Paris avec toutes sortes de belles toilettes que je ne pourrai pas voir, et de bonnes senteurs qui nous donneront la migraine.

— Non, maman, répondit Pauline, ce n'est pas Mme Ducornay.

— Qui donc? reprit l'aveugle en étendant le bras. — Devinez, dit Pauline en faisant signe à Laurence de toucher la main de sa mère. — Que cette main est douce et petite! s'écria l'aveugle en passant ses doigts noueux sur ceux de l'actrice. Oh! ce n'est pas Mme Ducornay, certainement. Ce n'est aucune de *nos dames,* car quoi qu'elles fassent, à la patte on reconnaît toujours le lièvre. Pourtant je connais cette main-là. Mais c'est quelqu'un que je n'ai pas vu depuis long-temps. Ne saurait-elle parler? — Ma voix a changé comme ma main, répondit Laurence, dont l'organe clair et frais avait pris, dans les études théâtrales, un timbre plus grave et plus sonore. — Je connais aussi cette voix, dit l'aveugle, et pourtant je ne la reconnais pas. Elle garda quelques instans le silence sans quitter la main de Laurence, en levant sur elle ses yeux ternes et vitreux, dont la fixité était effrayante. — Me voit-elle? demanda Laurence bas à Pauline. — Nullement, répondit celle-ci, mais elle a toute sa mémoire, et d'ailleurs notre vie compte si peu d'évènemens, qu'il est impossible qu'elle ne te reconnaisse pas tout à l'heure. A peine Pauline eut-elle prononcé ces mots, que l'aveugle, repoussant la main de Laurence avec un sentiment de dégoût qui allait jusqu'à l'horreur, dit de sa voix sèche et cassée : — Ah! c'est cette malheureuse *qui joue la co-*

médie! Que vient-elle chercher ici? Vous ne deviez pas la recevoir, Pauline!

—Oh! ma mère! s'écria Pauline en rougissant de honte et de chagrin, et en pressant sa mère dans ses bras, pour lui faire comprendre ce qu'elle éprouvait. Laurence pâlit, puis se remettant aussitôt : — Je m'attendais à cela, dit-elle à Pauline avec un sourire dont la douceur et la dignité l'étonnèrent et la troublèrent un peu.

—Allons, reprit l'aveugle, qui craignait instinctivement de déplaire à sa fille, en raison du besoin qu'elle avait de son dévouement, laissez-moi le temps de me remettre un peu; je suis si surprise! et comme cela, au réveil, on ne sait trop ce qu'on dit... Je ne voudrais pas vous faire de chagrin, mademoiselle... ou madame... Comment vous appelle-t-on maintenant? — Toujours Laurence, répondit l'actrice avec calme. — Et elle est toujours Laurence, dit avec chaleur la bonne Pauline en l'embrassant; toujours la même ame généreuse, le même noble cœur... — Allons, arrange-moi, ma fille, dit l'aveugle, qui voulait changer de propos, ne pouvant se résoudre ni à contredire sa fille, ni à réparer sa dureté envers Laurence; coiffe-moi donc, Pauline; j'oublie, moi, que les autres ne sont point aveugles, et qu'ils voient en moi quelque chose d'affreux. Donne-moi mon voile, mon mantelet... C'est bien, et maintenant, apporte-moi mon chocolat de santé, et offres-en aussi à... cette dame.

Pauline jeta à son amie un regard suppliant auquel celle-ci répondit par un baiser. Quand la vieille dame, enveloppée dans sa mante d'indienne brune à grandes fleurs rouges, et coiffée de son bonnet blanc surmonté d'un voile de crêpe noir qui lui cachait la moitié du visage, se fut assise vis-à-vis de son frugal déjeuner, elle s'adoucit peu à peu. L'âge, l'ennui et les infirmités l'avaient amenée à ce degré d'égoïsme qui fait tout sacrifier, même les préjugés les plus enracinés, aux besoins du bien-être. L'aveugle vivait dans une telle dépendance de sa fille, qu'une contrariété, une distraction de celle-ci pouvait apporter le trouble dans cette suite d'innombrables petites attentions dont la moindre était nécessaire pour lui rendre la vie tolérable. Quand l'aveugle était commodément couchée, et qu'elle ne craignait plus aucun danger, aucune privation pour quelques heures, elle se donnait le cruel soulagement de blesser par des paroles aigres et des murmures injustes les gens dont elle n'avait plus besoin; mais aux heures de sa dépendance, elle savait fort bien se contenir, et enchaîner leur zèle par des manières plus affables. Laurence eut le loisir de faire cette remarque dans le courant de la jour-

née. Elle en fit encore une autre qui l'attrista davantage : c'est que la mère avait une peur réelle de sa fille. On eût dit qu'à travers cet admirable sacrifice de tous les instans, Pauline laissait percer malgré elle un muet, mais éternel reproche, que sa mère comprenait fort bien et redoutait affreusement. Il semblait que ces deux femmes craignissent de s'éclairer mutuellement sur la lassitude qu'elles éprouvaient d'être ainsi attachées l'une à l'autre, un être moribond à un être vivant : l'un effrayé des mouvemens de celui qui pouvait à chaque instant lui enlever son dernier souffle, et l'autre épouvanté de cette tombe où il craignait d'être entraîné à la suite d'un cadavre.

Laurence, qui était douée d'un esprit judicieux et d'un cœur noble, se dit qu'il n'en pouvait pas être autrement; que d'ailleurs cette souffrance invincible chez Pauline n'ôtait rien à sa patience et ne faisait qu'ajouter à ses mérites. Mais, malgré elle, Laurence sentit que l'effroi et l'ennui la gagnaient entre ces deux victimes. Un nuage passa sur ses yeux et un frisson dans ses veines. Vers le soir, elle était accablée de fatigue, quoiqu'elle n'eût point fait un pas de la journée. Déjà l'horreur de la vie réelle se montrait derrière cette poésie dont au premier moment elle avait, de ses yeux d'artiste, enveloppé la sainte existence de Pauline. Elle eût voulu pouvoir persister dans son illusion, la croire heureuse et rayonnante dans son martyre comme une vierge catholique des anciens jours; voir la mère heureuse aussi, oubliant sa misère pour ne songer qu'à la joie d'être aimée et assistée ainsi; enfin elle eût voulu, puisque ce sombre tableau d'intérieur était sous ses yeux, y voir passer des anges de lumière, et non de tristes figures chagrines et froides comme la réalité. Le plus léger pli sur le front angélique de Pauline faisait ombre à ce tableau; un mot prononcé sèchement par cette bouche si pure détruisait la mansuétude mystérieuse que Laurence, au premier abord, y avait vu régner. Et pourtant ce pli au front était une prière, ce mot errant sur les lèvres une parole de sollicitude ou de consolation; mais tout cela était glacé comme l'égoïsme chrétien, qui nous fait tout supporter en vue de la récompense, et désolé comme le renoncement monastique, qui nous défend de trop adoucir la vie humaine à autrui aussi bien qu'à nous-mêmes.

Tandis que le premier enthousiasme de l'admiration naïve s'affaiblissait chez l'actrice, tout aussi naïvement et en dépit d'elles-mêmes une modification d'idées s'opérait en sens inverse chez les deux bourgeoises. La fille, tout en frémissant à l'idée des pompes mondaines où son amie s'était jetée, avait souvent ressenti, peut-être à son

insu, des élans de curiosité pour ce monde inconnu, plein de terreurs et de prestiges, où ses principes lui défendaient de porter un seul regard. En voyant Laurence, en admirant sa beauté, sa grace, ses manières tantôt nobles comme celles d'une reine de théâtre, tantôt libres et enjouées comme celles d'un enfant (car l'artiste aimée du public est comme un enfant à qui l'univers sert de famille), elle sentait éclore en elle un sentiment à la fois enivrant et douloureux, quelque chose qui tenait le milieu entre l'admiration et la crainte, entre la tendresse et l'envie. Quant à l'aveugle, elle était instinctivement captivée et comme vivifiée par le beau son de cette voix, par la pureté de ce langage, par l'animation de cette causerie intelligente, colorée et profondément naturelle, qui caractérise les vrais artistes, et ceux du théâtre particulièrement. La mère de Pauline, quoique remplie d'entêtement dévot et de morgue provinciale, était une femme assez distinguée et assez instruite pour le monde où elle avait vécu. Elle l'était du moins assez pour se sentir frappée et charmée, malgré elle, d'entendre quelque chose de si différent de son entourage habituel, et de si supérieur à tout ce qu'elle avait jamais rencontré. Peut-être ne s'en rendait-elle pas bien compte à elle-même, mais il est certain que les efforts de Laurence pour la faire revenir de ses préventions réussissaient au-delà de ses espérances. La vieille femme commençait à s'amuser si réellement de la causerie de l'actrice, qu'elle l'entendit avec regret, presque avec effroi, demander des chevaux de poste. Elle fit alors un grand effort sur elle-même et la pria de rester jusqu'au lendemain. Laurence se fit un peu prier. Sa mère, retenue à Paris par une indisposition de sa seconde fille, n'avait pu partir avec elle. Les engagemens de Laurence avec le théâtre d'Orléans l'avaient forcée de les y devancer; mais elle leur avait donné rendez-vous à Lyon, et Laurence voulait y arriver en même temps qu'elles, sachant bien que sa mère et sa sœur, après quinze jours de séparation (la première de leur vie), l'attendraient impatiemment. Cependant l'aveugle insista tellement, et Pauline, à l'idée de se séparer de nouveau, et pour jamais sans doute, de son amie, versa des larmes si sincères, que Laurence céda, écrivit à sa mère de ne pas être inquiète si elle retardait d'un jour son arrivée à Lyon, et ne commanda ses chevaux que pour le lendemain soir. L'aveugle, entraînée de plus en plus, poussa la gracieuseté jusqu'à vouloir dicter une phrase amicale pour son ancienne connaissance, la mère de Laurence.

« Cette pauvre Mme S..., ajouta-t-elle lorsqu'elle eut entendu plier

la lettre et pétiller la cire à cacheter, c'était une bien excellente personne, spirituelle, gaie, confiante... et bien étourdie! car enfin, ma pauvre enfant, c'est elle qui répondra devant Dieu du malheur que tu as eu de monter sur les planches. Elle pouvait s'y opposer, et elle ne l'a pas fait! Je lui ai écrit trois lettres à cette occasion, et Dieu sait si elle les a lues! Ah! si elle m'eût écoutée, tu n'en serais pas là!...

— Nous serions dans la plus profonde misère, répondit Laurence avec une douce vivacité, et nous souffririons de ne pouvoir rien faire l'une pour l'autre, tandis qu'aujourd'hui j'ai la joie de voir ma bonne mère rajeunir au sein d'une honnête aisance; et elle est plus heureuse que moi, s'il est possible, de devoir son bien-être à mon travail et à ma persévérance. Oh! c'est une excellente mère, ma bonne madame D..., et quoique je sois actrice, je vous assure que je l'aime autant que Pauline vous aime.

— Tu as toujours été une bonne fille, je le sais, dit l'aveugle. Mais enfin comment cela finira-t-il? Vous voilà riches, et je comprends que ta mère s'en trouve fort bien, car c'est une femme qui a toujours aimé ses aises et ses plaisirs; mais l'autre vie, mon enfant, vous n'y songez ni l'une ni l'autre!... Enfin je me réfugie dans la pensée que tu ne seras pas toujours au théâtre, et qu'un jour viendra où tu feras pénitence!

Cependant le bruit de l'aventure qui avait amené à Saint-Front, route de Paris, une dame en chaise de poste qui croyait aller à Villiers, route de Lyon, s'était répandue dans la petite ville, et y donnait lieu, depuis quelques heures, à d'étranges commentaires. Par quel hasard, par quel prodige, cette dame de la chaise de poste, après être arrivée là sans le vouloir, se décidait-elle à y rester toute la journée? Et que faisait-elle, bon Dieu! chez les dames D...? Comment pouvait-elle les connaître? Et que pouvaient-elles avoir à se dire depuis si long-temps qu'elles étaient enfermées ensemble? Le secrétaire de la mairie, qui faisait sa partie de billard au café situé justement en face de la maison des dames D..., vit ou crut voir passer et repasser derrière les vitres de cette maison la dame étrangère, vêtue singulièrement, disait-il, et même magnifiquement. La toilette de voyage de Laurence était pourtant d'une simplicité de bon goût; mais la femme de Paris, et la femme artiste surtout, donne aux moindres atours un prestige éblouissant pour la province. Toutes les dames des maisons voisines se collèrent à leurs croisées, les entr'ouvrirent même, et s'enrhumèrent toutes, plus ou moins, dans l'espérance de découvrir ce qui se passait chez la voisine. On appela

la servante comme elle allait au marché, on l'interrogea. Elle ne savait rien, elle n'avait rien entendu, rien compris; mais la personne en question était fort étrange, selon elle. Elle faisait de grands pas, parlait avec une grosse voix, et portait une pelisse fourrée qui la faisait ressembler aux animaux des ménageries ambulantes, soit à une lionne, soit à une tigresse; la servante ne savait pas bien à laquelle des deux. Le secrétaire de la mairie décida qu'elle était vêtue d'une peau de panthère, et l'adjoint du maire trouva fort probable que ce fût la duchesse de Berry. Il avait toujours soupçonné la vieille D.. d'être légitimiste au fond du cœur, car elle était dévote. Le maire, assassiné de questions par les dames de sa famille, trouva un expédient merveilleux pour satisfaire leur curiosité et la sienne propre. Il ordonna au maître de poste de ne délivrer de chevaux à l'étrangère que sur le *vu* de son passeport. L'étrangère, se ravisant et remettant son départ au lendemain, fit répondre par son domestique qu'elle montrerait son passeport au moment où elle redemanderait des chevaux. Le domestique, fin matois, véritable Frontin de comédie, s'amusa de la curiosité des citadins de Saint-Front, et leur fit à chacun un conte différent. Mille versions circulèrent et se croisèrent dans la ville. Les esprits furent très agités, le maire craignit une émeute; le procureur du roi intima à la gendarmerie l'ordre de se tenir sur pied, et les chevaux de l'ordre public eurent la selle sur le dos tout le jour.

— Que faire? disait le maire qui était un homme de mœurs douces et un cœur sensible envers le beau sexe. Je ne puis envoyer un gendarme pour examiner brutalement les papiers d'une dame! — A votre place je ne m'en gênerais pas! disait le substitut, jeune magistrat farouche qui aspirait à être procureur du roi, et qui travaillait à diminuer son embonpoint pour ressembler tout-à-fait à Junius Brutus. — Vous voulez que je fasse de l'arbitraire! reprenait le magistrat pacifique. La mairesse tint conseil avec les femmes des autres autorités, et il fut décidé que M. le maire irait en personne, avec toute la politesse possible, et s'excusant sur la nécessité d'obéir à des ordres supérieurs, demander à l'inconnue son passeport.

Le maire obéit, et se garda bien de dire que ces ordres supérieurs étaient ceux de sa femme. La mère D... fut un peu effrayée de cette démarche; Pauline, qui la comprit fort bien, en fut inquiète et blessée; Laurence ne fit qu'en rire, et s'adressant au maire, elle l'appela par son nom, lui demanda des nouvelles de toutes les personnes de sa famille et de son intimité, lui nommant avec une mer-

veilleuse mémoire jusqu'au plus petit de ses enfans, l'intrigua pendant un quart d'heure, et finit par s'en faire reconnaître. Elle fut si aimable et si jolie dans ce badinage, que le bon maire en tomba amoureux comme un fou, voulut lui baiser la main, et ne se retira que lorsque Mme D... et Pauline lui eurent promis de le faire dîner chez elles ce même jour avec la belle actrice de *la capitale*. Le dîner fut fort gai. Laurence essaya de se débarrasser des impressions tristes qu'elle avait reçues, et voulut récompenser l'aveugle du sacrifice qu'elle lui faisait de ses préjugés en lui donnant quelques heures d'enjouement. Elle raconta mille historiettes plaisantes sur ses voyages en province, et même, au dessert, elle consentit à réciter à M. le maire des tirades de vers classiques qui le jetèrent dans un délire d'enthousiasme dont Mme la mairesse eût été sans doute fort effrayée. Jamais l'aveugle ne s'était autant amusée; Pauline était singulièrement agitée, elle s'étonnait de se sentir triste au milieu de sa joie. Laurence, tout en voulant divertir les autres, avait fini par se divertir elle-même. Elle se croyait rajeunie de dix ans en se retrouvant dans ce monde de ses souvenirs, où elle croyait parfois être encore en rêve.

On était passé de la salle à manger au salon, et on achevait de prendre le café, lorsqu'un bruit de socques dans l'escalier annonça l'approche d'une visite. C'était la femme du maire qui, ne pouvant résister plus long-temps à sa curiosité, venait *adroitement* et comme par hasard voir Mme D.... Elle se fût bien gardée d'amener ses filles, elle eût craint de faire tort à leur mariage, si elle les eût laissé entrevoir la comédienne. Ces demoiselles n'en dormirent pas de la nuit, et jamais l'autorité maternelle ne leur sembla plus inique. La plus jeune en pleura de dépit.

Mme la mairesse, quoique assez embarrassée de l'accueil qu'elle ferait à Laurence (celle-ci avait autrefois donné des leçons à ses filles), se garda bien d'être impolie. Elle fut même gracieuse en voyant la dignité calme qui régnait dans ses manières. Mais quelques minutes après, une seconde visite étant arrivée, *par hasard* aussi, la mairesse recula sa chaise et parla un peu moins à l'actrice. Elle était observée par une de ses amies intimes, qui n'eût pas manqué de critiquer beaucoup son *intimité* avec une comédienne. Cette seconde visiteuse s'était promis de satisfaire aussi sa curiosité en faisant causer Laurence. Mais outre que Laurence devint de plus en plus grave et réservée, la présence de la mairesse contraignit et gêna les curiosités subséquentes. La troisième visite gêna beaucoup les deux premières, et fut à son tour encore plus gênée par l'arrivée de

la quatrième. Enfin, en moins d'une heure, le vieux salon de Pauline fut rempli comme si elle eût invité toute la ville à une grande soirée. Personne n'y pouvait résister; on voulait, au risque de faire une chose étrange, impolie même, voir cette petite sous-maîtresse dont personne n'avait soupçonné l'intelligence, et qui maintenant était connue et applaudie dans toute la France. Pour légitimer la curiosité présente, et pour excuser le peu de discernement qu'on avait eu dans le passé, on affectait de douter encore du talent de Laurence, et on se disait à l'oreille : — Est-il bien vrai qu'elle soit l'amie et la protégée de Mlle Mars? — On dit qu'elle a un si grand succès à Paris! — Croyez-vous bien que ce soit possible? — Il paraît que les plus célèbres auteurs font des pièces pour elle. — Peut-être exagère-t-on beaucoup tout cela? — Lui avez-vous parlé? — Lui parlerez-vous? etc.

Personne néanmoins ne pouvait diminuer par ses doutes la grace et la beauté de Laurence. Un instant avant le dîner, elle avait fait venir sa femme de chambre, et d'un tout petit carton qui ressemblait à ces noix enchantées où les fées font tenir d'un coup de baguette tout le trousseau d'une princesse, était sortie une parure très simple, mais d'un goût exquis et d'une fraîcheur merveilleuse. Pauline ne pouvait comprendre qu'on pût avec si peu de temps et de soin se métamorphoser ainsi en voyage, et l'élégance de son amie la frappait d'une sorte de vertige. Les dames de la ville s'étaient flattées d'avoir à critiquer cette toilette et cette tournure qu'on avait annoncées si étranges; elles étaient forcées d'admirer et de dévorer du regard ces étoffes moelleuses négligées dans leur richesse, ces coupes élégantes d'ajustemens sans raideur et sans étalage, nuance à laquelle n'arrivera jamais l'élégante de petite ville, même lorsqu'elle copie exactement l'élégante des grandes villes; enfin toutes ces recherches de la chaussure, de la manchette et de la coiffure, que les femmes sans goût exagèrent jusqu'à l'absurde, ou suppriment jusqu'à la malpropreté. Ce qui frappait et intimidait plus que tout le reste, c'était l'aisance parfaite de Laurence, ce ton de la meilleure compagnie qu'on ne s'attend guère, en province, à trouver chez une comédienne, et que, certes, on ne trouvait chez aucune femme à Saint-Front. Laurence était imposante et prévenante à son gré. Elle souriait en elle-même du trouble où elle jetait tous ces petits esprits qui étaient venus à l'insu les uns des autres, chacun croyant être le seul assez hardi pour s'amuser des inconvenances d'une bohémienne, et qui se trouvaient là honteux et embarrassés chacun de la présence des autres, et plus encore du désappointement d'avoir à envier ce

qu'il était venu persifler, humilier peut-être! Toutes ces femmes se tenaient d'un côté du salon comme un régiment en déroute, et de l'autre côté, entourée de Pauline, de sa mère et de quelques hommes de bon sens qui ne craignaient pas de causer respectueusement avec elle, Laurence siégeait comme une reine affable qui sourit à son peuple et le tient à distance. Les rôles étaient bien changés, et le malaise croissait d'un côté, tandis que la véritable dignité triomphait de l'autre. On n'osait plus chuchotter, on n'osait même plus regarder, si ce n'est à la dérobée. Enfin, quand le départ des plus désappointées eut éclairci les rangs, on osa s'approcher, mendier une parole, un regard, toucher la robe, demander l'adresse de la lingère, le prix des bijoux, le nom des pièces de théâtres les plus à la mode à Paris, et des billets de spectacle pour le premier voyage qu'on ferait à la capitale.

A l'arrivée des premières visites, l'aveugle avait été confuse, puis contrariée, puis blessée. Quand elle entendit tout ce monde remplir son salon froid et abandonné depuis si long-temps, elle prit son parti, et cessant de rougir de l'amitié qu'elle avait témoignée à Laurence, elle en affecta plus encore, et accueillit par des paroles aigres et moqueuses tous ceux qui vinrent la saluer. — Oui-da, mesdames, répondait-elle, je me porte mieux que je ne pensais, puisque mes infirmités ne font plus peur à personne. Il y a deux ans que l'on n'est venu me tenir compagnie le soir, et c'est un merveilleux hasard qui m'amène toute la ville à la fois. Est-ce qu'on aurait dérangé le calendrier, et ma fête, que je croyais passée il y a six mois, tomberait-elle aujourd'hui? — Puis, s'adressant à d'autres qui n'étaient presque jamais venues chez elle, elle poussait la malice jusqu'à leur dire en face et tout haut : — Ah! vous faites comme moi, vous faites taire vos scrupules de conscience, et vous venez, malgré vous, rendre hommage au talent? C'est toujours ainsi, voyez-vous; l'esprit triomphe toujours, et de tout. Vous avez bien blâmé Mlle S... de s'être mise au théâtre, vous avez fait comme moi, vous dis-je, vous avez trouvé cela révoltant, affreux! Eh bien! vous voilà toutes à ses pieds! Vous ne direz pas le contraire, car enfin, je ne crois pas être devenue tout à coup assez aimable et assez jolie pour que l'on vienne en foule jouir de ma société.

Quant à Pauline, elle fut du commencement à la fin admirable pour son amie. Elle ne rougit point d'elle un seul instant, et bravant, avec un courage héroïque en province, le blâme qu'on s'apprêtait à déverser sur elle, elle prit franchement le parti d'être en

public à l'égard de Laurence ce qu'elle était en particulier. Elle l'accabla de soins, de prévenances, de respects même; elle plaça elle-même un tabouret sous ses pieds, elle lui présenta elle-même le plateau de rafraîchissemens, puis elle répondit par un baiser plein d'effusion à son baiser de remerciement; et quand elle se rassit auprès d'elle, elle tint sa main enlacée à la sienne toute la soirée sur le bras du fauteuil.

Ce rôle était beau sans doute, et la présence de Laurence opérait des miracles, car un tel courage eût épouvanté Pauline, si on lui en eût annoncé la nécessité la veille; et maintenant il lui coûtait si peu, qu'elle s'en étonnait elle-même. Si elle eût pu descendre au fond de sa conscience, peut-être eût-elle découvert que ce rôle généreux était le seul qui l'élevât au niveau de Laurence à ses propres yeux. Il est certain que jusque-là la grace, la noblesse et l'intelligence de l'actrice l'avaient déconcertée un peu; mais, depuis qu'elle l'avait posée auprès d'elle en protégée, Pauline ne s'apercevait plus de cette supériorité, difficile à accepter de femme à femme, aussi bien que d'homme à homme.

Il est certain que, lorsque les deux amies et la mère aveugle se retrouvèrent seules ensemble au coin du feu, Pauline fut surprise et même un peu blessée de voir que Laurence reportait toute sa reconnaissance sur la vieille femme. Ce fut avec une noble franchise que l'actrice, baisant la main de Mme D... et l'aidant à reprendre le chemin de sa chambre, lui dit qu'elle sentait tout le prix de ce qu'elle avait fait et de ce qu'elle avait été pour elle durant cette petite épreuve. — Quant à toi, ma Pauline, dit-elle à son amie lorsqu'elles furent tête-à-tête, je te fâcherais si je te faisais le même remerciement. Tu n'as point de préjugés assez obstinés pour que ton mépris de la sottise provinciale me semble un grand effort. Je te connais, tu ne serais plus toi-même, si tu n'avais pas trouvé un vrai plaisir à t'élever de toute ta hauteur au-dessus de ces bégueules.

— C'est à cause de toi que cela m'est devenu un plaisir, répondit Pauline un peu déconcertée.

— Allons donc, rusée! reprit Laurence en l'embrassant, c'est à cause de vous-même!

Était-ce un instinct d'ingratitude qui faisait parler ainsi l'amie de Pauline? Non. Laurence était la femme la plus droite avec les autres et la plus sincère vis-à-vis d'elle-même. Si l'effort de son amie lui eût paru sublime, elle ne se serait pas crue humiliée de lui montrer de la reconnaissance; mais elle avait un sentiment si ferme et si légi-

time de sa propre dignité, qu'elle croyait le courage de Pauline aussi naturel, aussi facile que le sien. Elle ne se doutait nullement de l'angoisse secrète qu'elle excitait dans cette ame troublée. Elle ne pouvait la deviner, elle ne l'eût pas comprise.

Pauline, ne voulant pas la quitter d'un instant, exigea qu'elle dormît dans son propre lit. Elle s'était fait arranger un grand canapé, où elle se coucha non loin d'elle, afin de pouvoir causer le plus longtemps possible. Chaque moment augmentait l'inquiétude de la jeune recluse et son désir de comprendre la vie, les jouissances de l'art et celles de la gloire, celles de l'activité et celles de l'indépendance. Laurence éludait ses questions. Il lui semblait imprudent de la part de Pauline de vouloir connaître les avantages d'une position si différente de la sienne; il lui eût semblé peu délicat à elle-même de lui en faire un tableau séduisant. Elle s'efforça de répondre à ses questions par d'autres questions; elle voulut lui faire dire les joies intimes de sa vie évangélique, et tourner toute l'exaltation de leur entretien vers cette poésie du devoir qui lui semblait devoir être le partage d'une ame pieuse et résignée. Mais Pauline ne répondit que par des réticences. Dans leur premier entretien de la matinée, elle avait épuisé tout ce que sa vertu avait d'orgueil et de finesse pour dissimuler sa souffrance. Le soir, elle ne songeait déjà plus à son rôle. La soif qu'elle éprouvait de vivre et de s'épanouir comme une fleur long-temps privée d'air et de soleil, devenait de plus en plus ardente. Elle l'emporta, et força Laurence à s'abandonner au plaisir le plus grand qu'elle connût, celui d'épancher son ame avec confiance et naïveté. Laurence aimait son art, non-seulement pour lui-même, mais aussi en raison de la liberté et de l'élévation d'esprit et d'habitude qu'il lui avait procurée. Elle s'honorait de nobles amitiés; elle avait connu aussi des affections passionnées, et quoiqu'elle eût la délicatesse de n'en point parler à Pauline, la présence de ces souvenirs encore palpitans donnait à son éloquence naturelle une énergie pleine de charme et d'entraînement.

Pauline dévorait ses paroles. Elles tombaient dans son cœur et dans son cerveau comme une pluie de feu; pâle, les cheveux épars, l'œil embrasé, le coude appuyé sur son chevet virginal, elle était belle comme une nymphe antique, à la lueur pâle de la lampe qui brûlait entre les deux lits. Laurence la vit et fut frappée de l'expression de ses traits. Elle craignit d'en avoir trop dit, et se le reprocha, quoique pourtant toutes ses paroles eussent été pures comme celles d'une mère à sa fille. Puis, involontairement, revenant à ses idées théâ-

trales, et oubliant tout ce qu'elles venaient de se dire, elle s'écria, frappée de plus en plus : — Mon Dieu, que tu es belle, ma chère enfant! Les classiques qui m'ont voulu enseigner le rôle de Phèdre ne t'avaient pas vue ainsi. Voici une pose qui est toute de l'école moderne, mais c'est Phèdre toute entière..... non pas la Phèdre de Racine peut-être, mais celle d'Euripide, disant :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!..

— Si je ne te dis pas cela en grec, ajouta Laurence en étouffant un léger bâillement, c'est que je ne sais pas le grec..... Je parie que tu le sais, toi!...

— Le grec? quelle folie! répondit Pauline, s'efforçant de sourire. Que ferais-je de cela!

— Oh! moi, si j'avais, comme toi, le temps d'étudier tout, s'écria Laurence, je voudrais tout savoir!

Il se fit quelques instans de silence. Pauline fit un douloureux retour sur elle-même; elle se demanda à quoi, en effet, servaient tous ces merveilleux ouvrages de broderie qui remplissaient ses longues heures de silence et de solitude, et qui n'occupaient ni sa pensée, ni son cœur. Elle fut effrayée de tant de belles années perdues, et il lui sembla qu'elle avait fait de ses plus nobles facultés, comme de son temps le plus précieux, un usage stupide, presque impie. Elle se releva encore sur son coude et dit à Laurence : — Pourquoi donc me comparais-tu à Phèdre? Sais-tu que c'est là un type affreux? Peux-tu poétiser le vice et le crime?.. — Laurence ne répondit pas. Fatiguée de l'insomnie de la nuit précédente, calme d'ailleurs au fond de l'ame, comme on l'est malgré tous les orages passagers, lorsqu'on a trouvé au fond de soi le vrai but et le vrai moyen de son existence, elle s'était endormie presque en parlant. Ce prompt et paisible sommeil augmenta l'angoisse et l'amertume de Pauline. Elle est heureuse, pensa-t-elle... heureuse et contente d'elle-même, sans effort, sans combats, sans incertitude... Et moi!... O mon Dieu, cela est injuste!

Pauline ne dormit pas de toute la nuit. Le lendemain, Laurence s'éveilla aussi paisiblement qu'elle s'était endormie, et se montra au jour fraîche et reposée. Sa femme de chambre arriva avec une jolie robe blanche qui lui servait de peignoir pendant sa toilette. Tandis que la soubrette lissait et tressait les magnifiques cheveux noirs de Laurence, celle-ci repassait le rôle qu'elle devait jouer à Lyon, à trois jours de là. C'était à son tour d'être belle avec ses che-

veux épars et l'expression tragique. De temps en temps, elle échappait brusquement aux mains de la femme de chambre, et marchait dans l'appartement, en s'écriant : « Ce n'est pas cela... je veux le dire comme je le sens! » Et elle laissait échapper des exclamations, des phrases de drame; elle cherchait des poses devant le vieux miroir de Pauline. Le sang-froid de la femme de chambre, habituée à toutes ces choses, et l'oubli complet où Laurence semblait être de tous les objets extérieurs, étonnaient au dernier point la jeune provinciale. Elle ne savait pas si elle devait rire ou s'effrayer de ces airs de pythonisse; puis elle était frappée de la beauté tragique de Laurence, comme Laurence l'avait été de la sienne quelques heures auparavant. Mais elle se disait : Elle fait toutes ces choses de sang-froid, avec une impétuosité préparée, avec une douleur étudiée; au fond, elle est fort tranquille, fort heureuse, et moi qui devrais avoir le calme de Dieu sur le front, il se trouve que je ressemble à Phèdre!

Comme elle pensait cela, Laurence lui dit brusquement : — Je fais tout ce que je peux pour trouver ta pose d'hier soir, quand du étais là sur ton coude... je ne peux pas en venir à bout! C'était magnifique. Allons! c'était trop récent. Je trouverai cela plus tard, par inspiration! Toute inspiration est une réminiscence, n'est-ce pas, Pauline? Tu ne te coiffes pas bien, mon enfant; tresse donc tes cheveux au lieu de les lisser ainsi en bandeau. Tiens, Suzette va te montrer.

Et tandis que la femme de chambre faisait une tresse, Laurence fit l'autre, et en un instant, Pauline se trouva si bien coiffée et si embellie, qu'elle fit un cri de surprise. — Ah! mon Dieu, quelle adresse! s'écria-t-elle, je ne me coiffais pas ainsi de peur d'y perdre trop de temps, et j'en mettais le double.

— Oh! c'est que nous autres, répondit Laurence, nous sommes forcées de nous faire belles le plus possible et le plus vite possible.

— Et à quoi cela me servirait-il, à moi? dit Pauline en laissant retomber ses coudes sur la toilette, et en se regardant au miroir d'un air sombre et désolé.

— Tiens! s'écria Laurence, te voilà encore Phèdre! Reste comme cela, j'étudie!

Pauline sentit ses yeux se remplir de larmes. Pour que Laurence ne s'en aperçût pas (et c'est ce que Pauline craignait le plus au monde en cet instant), elle s'enfuit dans une autre pièce, et dévora d'amers sanglots. Il y avait de la douleur et de la colère dans son ame, mais elle ne savait pas elle-même pourquoi ces orages s'éle-

vaient en elle. Le soir Laurence était partie. Pauline avait pleuré en la voyant monter en voiture, et cette fois c'était de regret, car Laurence venait de la faire vivre pendant trente-six heures, et elle pensait avec effroi au lendemain. Elle tomba accablée de fatigue dans son lit, et s'endormit brisée, désirant ne plus s'éveiller. Lorsqu'elle s'éveilla, elle jeta un regard de morne épouvante sur ces murailles qui ne gardaient aucune trace du rêve que Laurence y avait évoqué. Elle se leva lentement, s'assit machinalement devant son miroir et essaya de refaire ses tresses de la veille. Tout à coup, rappelée à la réalité par le chant de son serin, qui s'éveillait dans sa cage, toujours gai, toujours indifférent à la captivité, Pauline se leva, ouvrit la cage, puis la fenêtre, et poussa dehors l'oiseau sédentaire, qui ne voulait pas s'envoler. « Ah! tu n'es pas digne de la liberté! » dit-elle en le voyant revenir vers elle aussitôt. Elle retourna à sa toilette, défit ses tresses avec une sorte de rage, et tomba le visage sur ses mains crispées. Elle resta ainsi jusqu'à l'heure où sa mère s'éveillait. La fenêtre était restée ouverte, Pauline n'avait pas senti le froid. Le serin était rentré dans sa cage, et chantait de toutes ses forces.

GEORGE SAND.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LES JOURNAUX

CHEZ LES ROMAINS

PAR M. JOSEPH-VICTOR LECLERC.[1]

L'érudition a bien peu de juges au soleil. Pour l'estimer à son prix, il faudrait la posséder de près et la regarder de loin. Or, quand on s'en est approché et qu'on s'est donné toute cette peine du détail, on est du métier, on y est englué, on ne s'en éloigne plus. On en a le pli, les habitudes, la morgue trop souvent, les précautions et les dédains d'aruspice contre les profanes et les amateurs, les rivalités, les préventions aussi et les *entremangeries* intestines, comme dit Bayle. Pour juger l'érudition, il ne serait pas mal d'être érudit d'abord, puis, par là-dessus, d'être quelque peu bel-esprit et philosophe, pour ne pas négliger tout-à-fait, en la jugeant, l'agrément et l'idée, ce que l'érudition se retranche si volontiers. Mais les beaux-esprits s'arrêtent le plus souvent en chemin et se rebutent avant d'acquérir le droit d'être juges. Les philosophes sautent à pieds joints et aiment mieux inventer. Les érudits restent entre eux, se dénigrant, se combattant, se louant et se citant. Le public, même éclairé, ne sait trop sur eux à quoi s'en tenir.

L'érudition, en ce qu'elle a de réputé exact et rigoureux, est devenue quelque chose d'aussi spécial que la chimie. Dans la discussion d'un point même d'histoire et de littérature, un digne savant ne se

(1) Firmin Didot, rue Jacob, 56.

permettra pas plus une idée collatérale qu'un bon chimiste une métaphore dans un narré d'analyse. On ne doit pas trop s'en plaindre : il arrive ainsi que des documens, peut-être utiles, s'amassent sans être compromis par les idées de personne.

Il y a pourtant en érudition, comme partout ailleurs, l'invention, le goût, l'esprit, et sous l'appareil des doctes mémoires et l'enchâssement des textes, c'est là qu'il faut aller d'abord pour savoir *à quoi bon?* et si quelque chose de véritablement essentiel ou de piquant, d'original en un mot, est en jeu; c'est à ce fond qu'il faut venir pour classer les œuvres et surtout les hommes.

En érudition, l'œuvre vaut souvent mieux que l'homme. Des esprits sensés, laborieux et patiens peuvent aller loin. M. Joubert, dans une de ses plus vraies et de ses plus ingénieuses pensées, a dit : « Les savans *fabriqués* sont les eaux de Barége faites à Tivoli. Tout y est, excepté le naturel. Elles ont quelque utilité, mais leurs qualités factices s'évaporent très promptement. Elles ne valent que par l'emploi et non par l'essence. » Combien, dans une académie, de ces savans par *art*, qui ne valent que par l'emploi, qui ne sont ni originaux ni inventeurs, qui ont tout appris, même l'esprit! Et plût à Dieu qu'il y en eût beaucoup encore qui eussent appris cela!

Dégager de notre Académie des Inscriptions les savans par essence des savans par art et même sans art, serait chose plus amusante qu'on ne croit. La témérité semblerait grande, mais on est dans le siècle des témérités. Les savans y ont encore échappé toutefois; on les respecte. Un certain cercle d'ennui les protége et fait brouillard du côté de la foule. La folle insolence de la critique journalière s'est portée ailleurs; ils sont protégés par notre légèreté même. Pour quelques épigrammes banales qui s'attachent de plus en plus à tort, je le crois, au nom de l'honorable M. Raoul-Rochette, pour quelques bons mots de Courier qui sont piqués comme des étiquettes à quelques noms, et que la politique, dans le temps, a fait retenir, on laisse en paix les estimables travailleurs et les rares inventeurs, les gens d'esprit et les manœuvres; la méthode apparente est la même; on les confond ensemble et l'on passe.

Depuis quelque temps, un membre tout novice de l'Académie des Inscriptions, M. Berger de Xivrey, semble s'être fait le trucheman de ses doctes confrères près du public : il faut se méfier pourtant. Il pourrait bien ne pas être avoué de tous. A quelle classe le faut-il rapporter lui-même? Je ne serais pas embarrassé de le dire, si j'osais me montrer aussi sévère envers M. Berger que M. Berger n'a pas craint d'être injuste récemment envers M. Varin, auteur d'un inté-

ressant travail sur Reims. L'érudition a ses coteries encore; l'Académie des Inscriptions conserve un reste de parti royaliste. M. Berger est arrivé par là et loue tout ce qui vient de là. Le travail de M. Varin était en concurrence avec un livre que pousse la coterie dont est M. Berger : voilà l'histoire de cette grande colère. Oh! si l'on retournait la lance de M. Berger contre ses collègues les plus intimes!... mais ce ne serait pas assez plaisant.

Il y aurait bien plus de profit à découvrir, à dénoncer au public les gens *à idées* dans l'érudition : ils sont rares. M. Letronne, pour prendre parmi les plus en vue, en est un. Il a de l'invention en critique, une invention très inquisitive et très destructive. S'il a pu dire un *non* bien net à quelque opinion vague et reçue, s'il a pu déconcerter une chronologie sacro-sainte ou prendre en flagrant délit de fabrication quelque juif hellénisant, s'il a pu mettre à sec un déluge ou faire taire à propos la statue de Memnon, il est content.

M. Fauriel aussi a de l'invention; il en a trop peut-être pour les doctes habitudes académiques, et il a dû y déroger plus d'une fois. Il ne s'est jamais mis aux champs, soit en histoire soit en littérature, que pour rapporter quelque chose de neuf, d'imprévu, et non-seulement quant aux faits, mais quant aux idées qui s'y cachent. Ceci est trop, je le crois, pour être tout-à-fait apprécié de ses pairs.

Le livre de M. Leclerc, né au sein de l'Académie des Inscriptions, en est presque aussitôt sorti, et a fait beaucoup d'honneur à l'érudition dans le public. Le choix du sujet, ce titre *Des Journaux chez les Romains,* avait de quoi piquer; les journaux ont accueilli à l'envi le D'Hozier qui leur donnait des aïeux. En fait de généalogie, on n'est jamais difficile; on ne s'est pas trop inquiété de voir à quoi répondait précisément et ce que signifiait en importance ce nom de journaux appliqué à l'ancienne Rome; on n'a pas assez remarqué que ce n'était là d'ailleurs que la seconde partie et comme l'assaisonnement du savant travail de M. Leclerc.

La première partie de son livre, le premier mémoire, qui traite des *Annales des Pontifes ou grandes Annales,* a véritablement pour objet de rendre aux premiers siècles de Rome et à son histoire au temps des rois et des premiers consuls une authenticité que les travaux de Niebuhr et de cette école audacieuse avaient pu ébranler dans beaucoup d'esprits. Si en effet l'on parvient à démontrer que, dès les premiers siècles de Rome, le grand pontife traçait chaque année dans sa maison, sur une table blanchie, les faits mémorables; que ces tables sur bois ou sur pierre ne furent jamais complètement détruites, qu'elles échappèrent à l'invasion des Gaulois, et qu'elles purent être

consultées par les historiens à qui l'on doit le récit de ces premiers âges, il en résulte qu'il n'y a pas lieu de tant douter sur les origines, ni de tant attribuer que l'a fait Niebuhr à l'imagination populaire, aux chants nationaux et aux légendes épiques. De ce qu'il y a des fables, ce n'est pas raison de tout rejeter.

Tite-Live, le parrain le plus brillant de cette histoire demi-fabuleuse de Rome au berceau, a été aussi le principal auteur du doute, lorsqu'en commençant son sixième livre il a dit : « Jusqu'ici notre histoire est assez obscure. D'abord on écrivait peu; ensuite les souvenirs qu'avaient pu conserver les mémoires des pontifes et les autres monumens publics ou particuliers, ont presque tous péri dans l'incendie de Rome..... *pleraque interiere.* » Voilà le passage formel par où le doute s'est introduit; M. Leclerc, à l'aide d'une multitude de textes de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Caton, de Cicéron, de Varron,.... de Tite-Live lui-même, s'efforce habilement de le combler et de réparer la brèche où se sont précipités sceptiques germains et gaulois, comme à la suite de leurs aïeux barbares.

On commence d'ordinaire par opposer aux novateurs que ce qu'ils disent est inoui; puis, au second moment, on s'avise de leur répondre que ce qu'ils croient inventer n'est pas nouveau. Pourquoi donc, peuvent-ils répliquer, se tant effaroucher d'abord? C'est qu'il y a des choses qu'on n'aperçoit et qui ne prennent au vif que du jour où elles sont dites d'une certaine manière.

En France, d'ailleurs, on aime assez que les idées, comme les vins, nous reviennent de l'étranger. Un petit voyage d'outre-mer ou d'outre-Rhin ne fait pas mal pour mettre en vogue. C'est ainsi depuis long-temps dans les plus petites comme dans les grandes choses : Dufreny, avant Wathely, avait déjà tenté le genre des jardins dits *anglais*, qu'on a repris ensuite de l'Angleterre, tout comme Beaufort ou Pouilly nous est revenu par Niebuhr, comme le rationalisme de Richard Simon nous revient par Strauss.

Les idées, sinon les individus, gagnent à ces évolutions. Pour me tenir à l'exemple présent de Niebuhr, je suis singulièrement frappé (à ne juger qu'en ignorant et en simple amateur) du résultat final de toute cette guerre sur la première Rome. Niebuhr passe pour battu, et il ne l'est pas autant qu'on veut bien dire. Sa Rome étrusque a peu réussi, et l'on raille même agréablement ses grandes épopées latines; mais, tout à côté, on raille aussi ces vieilles fables qu'on n'adoptait pas sans doute, mais qu'on relevait peu jusque-là; on parle très lestement de Tite-Live; on va même un peu loin peut-être en disant de son *pleraque interiere* que c'est la facile excuse d'un *rhé-*

teur ingénieux qui voulait se soustraire au long travail de l'historien. Dirait-on cela de Tite-Live, si Niebuhr, ce téméraire provocateur, n'était pas venu?

Un Allemand de beaucoup de savoir et d'esprit, le docteur Hermann Reuchlin, le même qui fait en ce moment là-bas une histoire de Port-Royal, comme moi ici, et qui me devancera, je le crains bien, me disait un jour : « Vous autres catholiques, quand vous allez à la recherche et à la discussion des faits, vous êtes toujours plus ou moins comme une troupe qui fait sa sortie sous le canon d'une place et qui n'ose s'en écarter. Nous autres, protestans, nous osons charger à fond à la baïonnette. » J'aurais pu lui répondre : « Oui, mais prenez garde qu'en devenant victorieux, et l'ennemi chassé, vous ne vous trouviez tout juste à la place qu'il occupait auparavant. » M. Quinet a très bien démontré cela pour les théologiens qui, à leur insu, ont préparé Strauss. Or, en ce siècle, et dans toutes les questions, on est chacun plus ou moins protestant, je veux dire qu'après bien des débats avec l'adversaire, on court fortement risque d'être amené tout proche du camp que l'autre occupait. Les critiques à idées poussent trop loin; en attendant, les critiques judicieux et sages font du chemin : le juste milieu se déplace. Le succès le plus grand de la plupart des révolutions, en littérature comme en politique, n'est guère peut-être que cela : faire tenir compte aux autres de certains résultats, en passant soi-même pour battu. Niebuhr, dans sa défaite sur le mont Aventin, me fait un peu l'effet d'être battu comme La Fayette en 1830, non sans avoir obtenu bien des choses. Grace à lui, l'histoire des premiers siècles de Rome est à refaire, ou mieux il demeure prouvé, je pense, qu'on ne saurait la refaire. Le docte et habile M. Leclerc, en rétablissant l'authenticité de cette histoire en général, ne nous dit pas en détail ce qu'il continue d'en croire. Là est l'embarras vraiment. Niebuhr, dans sa tentative de reconstruction, a erré et rêvé; mais, à ne prendre ses hypothèses que *philosophiquement* et comme *manière de concevoir* une première Rome autre que celle de Rollin, elles demeureront précieuses et méritoires aux yeux de tous les libres esprits (1).

(1) M. Leclerc rappelle très bien et cite l'agréable plaisanterie de l'abbé Barthélemy, où, sous le titre d'*Essai d'une nouvelle Histoire romaine*, il montre qu'il ne croit à peu près rien des premiers siècles de l'ancienne. Bayle, dans l'article *Tanaquil* de son Dictionnaire, après avoir soigneusement déroulé le tissu de contes qui se rattachent à cette princesse, ajoute que si l'on avait fait faire à de jeunes écoliers des amplifications sur des noms de personnages héroïques, et qu'on eût introduit ensuite toutes ces broderies dans le corps de l'histoire, on n'aurait guère obtenu un résultat plus fabuleux. « Cela eût produit de très grands abus, dit-il avec son air

Ces écoles audacieuses sont d'abord comme un torrent qui passe; les gens établis dans l'ancienne idée se révoltent et se garent. Attendez! le torrent a passé; on l'enjambe bientôt, non sans ramasser les débris et les troncs d'arbres charriés. Esprits riverains, ne méprisons pas les torrens : le premier ravage passé, ils font alluvion sur nos rivages.

M. Leclerc nous pardonnera d'être un peu plus indulgent que lui pour Niebuhr, à qui nous sommes redevables d'un service qu'il n'est pas en mesure de reconnaître aussi bien que nous : je veux parler de l'ouvrage même de M. Leclerc. Les critiques comme Niebuhr, ces provocateurs d'idées et de génie, servent à faire produire en définitive aux doctes judicieux et ingénieux ces écrits qui, sans eux et leur assaut téméraire, ne seraient peut-être jamais sortis. C'est comme le produit net du débat : après quoi la clôture.

Il est impossible, ce nous semble, d'apporter une érudition plus complète, mieux munie de tous les textes, de les mieux colliger, épuiser et discuter, de les passer à un creuset plus sévère que M. Leclerc ne l'a fait. En quelques rares endroits, si je l'osais remarquer, son raisonnement, en faveur de l'authenticité historique qu'il soutient, m'a paru plus spécieux que fondé, comme quand il dit par exemple : « Les premiers siècles de Rome vous sont suspects à cause de la « louve de Romulus, des boucliers de Numa, du rasoir de l'augure, « de l'apparition de Castor et Pollux...; effacez donc alors de l'his- « toire romaine toute l'histoire de César, à cause de l'astre qui parut « à sa mort, dont Auguste avait fait placer l'image au-dessus de la « statue de son père adoptif, dans le temple de Vénus (1). » Une fable qu'on aura accueillie dans une époque tout avérée et historique ne saurait en aucune façon la mettre au niveau des siècles sans histoire et où l'on ne fait point un pas sans rencontrer une merveille. Ail-

« de maligne bonhomie, si les plus jolies pièces de ces jeunes gens eussent été con- « servées dans les Archives, et si, au bout de quelques siècles, on les eût prises « pour des relations. Que sait-on si la plupart des anciennes fables ne doivent pas « leur origine à quelque coutume de faire louer les anciens héros le jour de leur fête « et de conserver les pièces qui avaient paru les meilleures? » Ces bonnes pièces, ces bonnes *copies*, comme on dit dans les classes, c'est une manière plus prosaïque d'exprimer la même chose qu'on a depuis appelée magnifiquement du nom d'épopées. Mais tout ce scepticisme, avant Niebuhr, n'était pas sorti d'un cercle restreint; il souriait silencieusement au bas d'une note de Bayle, ou se jouait avec l'abbé Barthélemy dans le salon de Mme de Choiseul; il s'enfermait avec Pouilly et Lévesque au sein de l'Académie des Inscriptions; maintenant il s'est produit en plein jour et a passé à l'état vulgaire. Cette vaste tentative d'incendie par les Germains l'a tout d'un coup trahi de toutes parts et éclairé.

(1) Page 166.

leurs (1), il lui arrive de parler de la *candeur* des récits consignés dans les Annales pontificales, avant les luttes passionnées du sénat et du peuple; il m'est impossible vraiment, en songeant à toutes les fables qu'y affichaient les pontifes, et qui entraient dans l'intérêt aussi de leur politique, de me figurer de quelle *candeur* particulière il s'agit, si ce n'est que ces Annales étaient tracées sur une table blanchie, *in albo*. Comme goût, même dans ce genre spécial, j'aimerais parfois un peu moins de luxe d'érudition en certaines parenthèses, qui font trop souvenir l'irrévérencieux lecteur de ce joli mot de Bonaventure Des Périers : « Que, comme les ans ne sont que pour payer les rentes, aussi les noms ne sont que pour faire débattre les hommes. » Enfin on se passerait très bien encore çà et là de quelques petits mouvemens comme oratoires, qui sortent de l'excellent ton critique, et qui semblent dire avec Scipion : Montons au Capitole! Mais, je le répète, et après tout le monde, l'érudition positive de M. Leclerc a épuisé les pièces restantes du procès, en a tiré tout le parti possible; si l'on doute encore après cela, c'est que le doute est dans le fond même et qu'il ne se peut éviter.

Qu'on se demande un peu, toutefois, ce qu'on atteindrait chez nous de vrai et de positif si l'on essayait de reconstruire quelques vieilles annales contemporaines de Grégoire de Tours, ou les grandes Chroniques de Saint-Denys, que M. Leclerc compare ingénieusement aux Annales des pontifes, si l'on essayait de leur rendre crédit moyennant quelque ligne en l'air, quelque *à-peu-près* échappé à Voltaire ou à Anquetil. On disait *les Annales* chez les Romains comme on dit chez nous *les vieilles Chroniques;* on s'en moquait, on les invoquait, sans les avoir lues. Denys d'Halicarnasse, qui s'y appuie, ne paraît pas les avoir directement consultées. On ne peut d'ailleurs rendre compte du moment ni du comment de la transformation de ces Annales d'abord tracées sur bois ou sur pierre, et plus tard rédigées en livres. Il était naturel et nécessaire que, tôt ou tard, ce changement eût lieu. Car que faire de toutes ces tables de bois ou de marbre, de tous ces *album* sur mur, où s'écrivait l'histoire de chaque année, durant les siècles où il n'y avait pas d'autre histoire? Elles étaient fort sommaires, je le crois; mais elles ne laissaient pas de devoir occuper à la longue une étendue fort respectable, si elles tenaient tout ce qu'on nous a depuis raconté des premiers siècles. Il y eut là de bonne heure de quoi encombrer le vestibule et toute la maison du grand prêtre.

(1) Page 115.

Qui fut donc chargé de rédiger en livres ce qui était d'abord en inscriptions? Quelle garantie de fidélité dans cette révision? A quelle époque? C'est ce qu'aucun texte n'a permis à M. Leclerc de conjecturer. J'ai dit qu'après lui, sur cette question, il fallait crier à la clôture. Mais voilà l'endroit faible de la place par où le doute pourrait encore faire brèche de nouveau.

M. Leclerc a exprimé une vue historique très séduisante et très ingénieuse; c'est que, sous Vespasien, il y eut un renouvellement d'études, et, pour tout dire, une véritable *rénovation des travaux historiques :* « Cet empereur, renonçant le premier aux traditions patriciennes de la famille des Césars qui venait de finir dans Néron, lorsqu'il reconstruisit le Capitole incendié par les soldats de Vitellius ou par les siens, ne craignit point d'en faire comme un musée historique où se dévoileraient, aux yeux de tous, les mystères de l'antiquité romaine... Depuis Vespasien et son nouveau Capitole, on connaît mieux la vérité, et le patriciat déchu ne défend plus de la dire. » Ainsi on consulta plus librement alors les vieux titres, les inscrip tions sur bronze, et selon M. Leclerc les *Annales pontificales*, qui durent être pour beaucoup dans cette rénovation. Enfin ce fut un peu comme aujourd'hui, où, grace à la passion des recherches historiques, on revient à mieux savoir le moyen-âge et l'époque mérovingienne que durant les trois derniers siècles.

Ceci est vrai en partie, en partie exagéré. Je soupçonne qu'il y a quelque illusion à penser qu'on sache jamais mieux les choses en s'en éloignant beaucoup. On en saisit mieux certaines masses et certains points isolés, et l'on croit d'autant mieux les tenir que le reste se dérobe davantage. Pour dire toute ma pensée, a-t-on raison de prétendre savoir mieux le moyen-âge aujourd'hui qu'avant la révolution? Oui et non. Cette quantité de détails sur le clergé, les couvens, les parlemens, les charges de cour, qui formaient la trame sociale, et qui étaient un reste de la vie du moyen-âge, on ne les connaît plus. Tout le monde en était informé alors, on vivait au milieu. Les érudits en retrouvent aujourd'hui et en embrassent des parties; mais personne n'a plus dans la tête cet ensemble d'organisation. On y gagne, quand on juge le moyen-âge, de le faire dans un esprit plus détaché de toutes les analogies contemporaines ; mais on y perd aussi quelque chose en notions continues. C'est une flatterie à l'homme de croire que du moins tous les résultats positifs restent, et que dans la science on n'oublie pas. A chaque génération, il se fait un naufrage d'idées vives; une sorte d'ignorance recommence; une bonne partie du savoir et de l'es-

prit de chaque époque périt avec elle; une autre portion s'entasse en de savans dépôts, et ne s'en tire qu'en se dispersant dans quelques têtes de plus en plus singulières. C'est bien moins encore, on le conçoit, à la rénovation historique du temps de Vespasien qu'à la nôtre même, en sa légère exagération, que je me permets d'opposer ce sous-amendement respectueux. En face des érudits et des philosophes également ardens de nos jours et emportés à toutes sortes d'espérances, il est bon de ne pas laisser tout-à-fait tomber ce droit de *rappel à l'homme*, qui semble relégué chez les défunts moralistes.

La seconde partie du livre de M. Leclerc, et de beaucoup la plus agréable, traite des journaux chez les Romains. Le sagace dissertateur essaie de les rattacher directement aux Annales des pontifes, et de montrer que, vers le temps même où l'on cessa de rédiger celles-ci, on commence à voir apparaître une publication ou journalière ou assez fréquente, qui les remplaça avec avantage. D'après cette conjecture, les journaux seraient comme une bouture sortie du vieux tronc pontifical : ils n'en seraient que la prolongation et l'émancipation au dehors; ils auraient eu, comme le théâtre, comme la statuaire en bien des pays, leur période *hiératique* avant d'avoir leur existence populaire. Les Annales pontificales, c'était, si vous voulez, un journal *annuel* à un seul exemplaire, sur bois ou sur marbre, affiché dans le vestibule du grand-prêtre; c'était un essai informe de Moniteur, très mélangé de Mathieu Laensberg. Les journaux, dès l'année 626 environ, y auraient suppléé et auraient rendu compte des affaires publiques, des édits, des procès scandaleux, des orages, pluies de sang et autres phénomènes atmosphériques, etc.; les actes de l'assemblée du peuple, selon la conjecture très avenante de M. Leclerc, auraient été l'objet principal de ces journaux, environ soixante-huit ans avant les actes du sénat, lesquels (on le sait positivement) ne commencèrent à être publiés qu'en l'an de Rome 694, sous le premier consulat de César : ce fut un tour que cet ennemi de l'aristocratie joua au sénat, un peu comme lorsque notre révolution de juillet introduisit la publicité dans notre chambre des pairs. Mais gardons-nous de trop pousser ces sortes d'analogies. Ni sur la fin de la république, ni sous l'empire, les journaux à Rome ne furent jamais rien qui ressemblât à une puissance; ils étaient réduits à leur plus simple expression; on ne saurait moins imaginer, en vérité, dans un grand état qui ne pouvait absolument se passer de toute information sur les affaires et les bruits du forum. M. Leclerc a très bien indiqué le moyen de se figurer ce que renfermaient les jour-

naux de Rome entre le premier consulat et la dictature de César. On a dix-sept lettres de Célius à Cicéron, alors proconsul en Cilicie, et qui lui demandait de le tenir au courant; Célius fait ramasser de toutes mains des nouvelles, il paie des gens pour cela, et Cicéron n'est pas trop content toujours des sots propos qu'ils y mêlent. Mais ce serait se faire un trop bel idéal, je le crois, des journaux de Rome que de se les représenter par les lettres de Célius; c'est précisément parce que les journaux, qui y sont à peine indiqués en passant, ne disent pas l'indispensable, qu'il y supplée si activement près de Cicéron. Il va jusqu'à lui copier au long un sénatus-consulte, faute du Moniteur du jour apparemment. Quand on lit cette suite de lettres, on en reçoit une impression qui dément plutôt l'idée d'un service officiel et régulier par les journaux. Après tout, aux diverses époques de la république expirante ou de l'empire, dans les rares intervalles de liberté comme sous la censure des maîtres, il n'y avait à Rome que le journal en quelque sorte rudimentaire, un extrait de moniteur, de petites affiches et de gazette de tribunaux; le vestige de l'organe, plutôt que l'organe puissant et vivant. M. Leclerc a fait comme ces curieux anatomistes qui retrouvent dans une classe d'animaux ou dans l'embryon la trace, jusque-là imperceptible, de ce qui plus tard dominera. Si M. Magnin a su montrer la persistance et faire comme l'histoire de la faculté dramatique aux époques même où il n'y a plus de théâtre ni de drame à proprement parler, M. Leclerc à son tour a pu trouver preuve de la faculté du journal chez les Romains. Cette faculté humaine, curieuse, bavarde, médisante, ironique, n'a pas dû cesser dès avant Martial jusqu'à Pasquin. Mais qu'on n'en attende alors rien de tel (M. Leclerc est le premier à le reconnaître) que cette puissance de publicité devenue une fonction sociale; ceci est aussi essentiellement moderne que le bateau à vapeur. Le véritable Moniteur des Romains se doit chercher dans les innombrables pages de marbre et de bronze où ils ont gravé leurs lois et leurs victoires; les journaux littéraires du temps de César sont dans les lettres de Cicéron, et les petits journaux dans les épigrammes de Catulle : ce n'était pas trop mal pour commencer. S'il y avait eu des journaux dans ce sens moderne qui nous flatte, au moment où se préparait la rupture entre César et Pompée, on aurait vu Curion soudoyer, courtiser des rédacteurs, César envoyer des articles tout faits: il y aurait eu escarmouche de plume avant Pharsale. Mais rien : le journal à Rome manqua toujours de *premier Paris* aussi bien que de feuilleton; est-ce là un aïeul?

Et sous les empereurs, après Néron et dans les interrègnes, s'il y avait eu de vrais journaux à Rome, chaque prétendant y serait allé en même temps qu'aux prétoriens, pour se les assurer. Et Trimalcion et Apicius, dans leurs digestions épicuriennes, auraient songé à en acheter un, pour être quelque chose.

C'est à nous, bien à nous, notre gloire et notre plaie que le journal : prenons garde! c'est la grande conquête, disions-nous hier; nous le redisons aujourd'hui, et, plus mûr, nous ajoutons : c'est le grand problème de la civilisation moderne.

En attendant, une histoire des journaux est à faire; les doctes travaux de M. Leclerc en rendent facile la préface pour ce qui concerne l'antiquité. Il lui resterait à parler des Grecs et à y rechercher, comme il l'a fait pour les Romains, le vestige de l'organe. Il paraît peu disposé à le croire très développé : « La vie politique des Grecs, dit-il « en un endroit (1), non moins active que celle de Rome, mais res- « serrée dans leurs petits états, n'appelait point un aussi rapide et « aussi énergique instrument de publicité que cet immense empire « dont les armées conquérantes détruisirent en peu d'années Car- « thage, Corinthe et Numance. » On a vu que cet *énergique instrument* de publicité ne joua jamais que très peu à Rome; et, puisqu'il s'agit de la faculté plutôt encore que de l'usage, j'ai peine à croire qu'Athènes, par exemple, n'en ait pas fait preuve, même dans son cercle très resserré. Il serait piquant d'éclairer cela avec précision. On a voulu voir le premier exemple des journaux littéraires dans la Bibliothèque de Photius, et faire de lui l'inventeur des *Éphémérides*. M. Leclerc indique, en passant, une quantité d'éphémérides historiques des Grecs qui ne sont pas plus des journaux proprement dits, destinés aux nouvelles publiques, que la Bibliothèque de Photius n'est un journal littéraire. Il paraît pourtant qu'un des premiers journaux des Romains fut rédigé par un Grec appelé Chrestus: il n'a dû importer à Rome que ce qui était déjà dans son pays. *A priori*, on peut affirmer que le journal, à l'état primitif au moins, n'a pas dû manquer à la Grèce.

Encouragé dans cette voie de recherches par le prompt succès de son livre, M. Leclerc, nous assure-t-on, s'occupe activement de suivre au moyen-âge la trace du journal. De journaux privés, il n'en manqua jamais même alors : on écrivait à la dernière page de sa Bible ses bons ou mauvais jours; le moine ou le bourgeois de Paris

(1) Page 224.

notaient dans l'ombre les évènemens monotones ou singuliers. Mais lorsqu'on entend par journal une feuille plus ou moins régulière, périodiquement publiée, on a plus de peine à en découvrir, et c'est à M. Leclerc que revient le soin d'en dépister. On a cru volontiers jusqu'ici que les gazettes étaient nées au XVIe siècle seulement, et les journaux littéraires au XVIIe. « C'est une des plus heureuses inventions du règne de Louis-le-Grand, » dit solennellement Camusat en tête de son ébauche d'histoire. Les véritables précédens des journaux littéraires sont dans la correspondance des savans du XVIe siècle et de leurs successeurs de Hollande. Quoi qu'il en soit, toutes ces investigations préalables ne serviraient qu'à fournir une bonne introduction à l'histoire des journaux, et c'est à ce travail que je voudrais voir quelque académie ou quelque librairie (si librairie il y a) provoquer deux ou trois travailleurs consciencieux et pas trop pesans, spirituels et pas trop légers. Il est temps que cette histoire se fasse; il est déjà tard; bientôt on ne pourrait plus. On est déjà à la décadence et au bas-empire des journaux. Bayle nous en marque l'âge d'or si court, le vrai siècle de Louis XIV. Il réclamait déjà lui-même une histoire des gazettes. L'essentiel d'abord serait de former un bon corps d'histoire, d'établir les grandes lignes de la chaussée; les perfectionnemens viendraient ensuite. Il y aurait danger, si l'on n'y faisait attention, de demeurer attardé dans les préparatifs de l'entreprise et perdu dans les notes : je sais un estimable érudit qu'on trouva de la sorte dans son cabinet, assis par terre, à la lettre, et tout en pleurs, au milieu de mille petits papiers entre lesquels il se sentait plus indécis que le héros de Buridan : *Sedet æternumque sedebit infelix Theseus.* Camusat lui-même n'a laissé qu'un ramas de notes. Malgré tout le soin possible, il faudrait se résigner dans un tel travail à bien des ignorances, à bien des inexactitudes : on saura de moins en moins les vrais auteurs, je ne dis pas des articles principaux, mais même des recueils. Quelqu'un a trouvé l'autre jour très spirituellement que les journaux sont nos Iliades, et qui ont des myriades d'Homères; en remontant toutefois, le nombre des Homères se simplifie. Par malheur, ceux qui seraient en état d'éclairer, de contrôler pertinemment ces origines de journaux, manqueront de plus en plus. C'est là un des préjugés et une des morgues de l'érudition que d'attendre, pour attacher du prix à certains travaux, qu'il ne soit presque plus temps de les bien faire. Le beau moment académique pour reconstruire une civilisation, c'est lorsqu'il n'en reste plus qu'une écriture indéchiffrable ou des pots cassés.

La grande division qui séparerait naturellement cette histoire des journaux français en deux tomberait à 89 : histoire des journaux avant la révolution, et depuis. Cette dernière partie, pour être plus rapprochée et pour n'embrasser que cinquante ans, ne serait pas, on le conçoit, la moins immense. Mais même pour la première, on ne s'imagine pas, si l'on n'y a sondé directement par places, l'immensité et la multiplicité de ce qu'elle aurait à embrasser dans l'intervalle de cent vingt-quatre ans, depuis 1665, date de la fondation du *Journal des Savans*, jusqu'en 89. L'utilité et le jour qui en rejailliraient pour l'appréciation littéraire des époques qui semblent épuisées, ne paraissent point avoir été assez sentis. Dans l'histoire qu'on a tracée jusqu'à présent de la littérature des deux derniers siècles, on ne s'est pris qu'à des œuvres éminentes, à des monumens en vue, à de plus ou moins grands noms : les intervalles de ces noms, on les a comblés avec des aperçus rapides, spirituels, mais vagues et souvent inexacts. On a trop fait avec ces deux siècles comme le touriste de qualité qui, dans un voyage en Suisse, va droit au Mont-Blanc, puis dans l'Oberland, puis au Righi, et qui ne décrit et ne veut connaître le pays que par ces glorieux sommets. Le plain-pied moyen des intervalles n'a pas été exactement relevé, et on ne l'atteint ici que par cette immense et variée surface que présente la littérature des journaux. Il y a en ce sens une carte du pays à faire, qui, à l'exemple de ces bonnes cartes géographiques, marquerait la hauteur relative et le degré de relèvement des monts par rapport à ce terrain intermédiaire et continu. Jusqu'ici encore, on a, par-ci par-là, rencontré et coupé des veines au passage; il y a à suivre ces veines elles-mêmes dans leur longueur, et bien des rapports constitutifs et des lois de formation ne s'aperçoivent qu'ainsi. Ce sont des enfilades de galeries qu'on ne se figure que si l'on y a pénétré. On aurait beau dire d'un ton léger : « Que voulez-vous tant fouiller, « et pourquoi s'embarrasser de la sorte? Ces morts sont morts et « ont bien mérité de mourir; qu'ils dorment à jamais en leurs cor- « ridors noirs. Cette littérature oubliée était juste à terre en son « vivant; elle est aujourd'hui sous terre; elle n'a fait que descendre « d'un étage. Allez aux grands noms, aux pics éclatans; laissez ces « bas-fonds et ces marnières. » Mais il ne s'agirait pas ici de réhabiliter des noms; les noms en ce genre sont peu; les hommes y sont médiocrement intéressans d'ordinaire, et même les personnes morales s'y trouvent le plus souvent gâtées et assez viles; il s'agirait de relever des idées et de prendre les justes mesures des choses autour

des œuvres qu'on admire. Quand on a vécu très au centre et au foyer de la littérature de son temps, on comprend combien, en ce genre d'histoire aussi (quoiqu'il semble que là du moins les œuvres restent), la mesure qui ne se prend que du dehors est inexacte et, jusqu'à un certain point, mensongère et convenue; combien on surfait d'un côté en supprimant de l'autre, et comme de loin l'on a vite dérangé les vraies proportions dans l'estime. Eh bien! au XVIIIe siècle c'était déjà ainsi; tout ce qu'on trouve de bonne heure dans les journaux d'alors est une source fréquente d'agréable surprise. *Le Mercure*, le plus connu, n'en représente guère que la partie la plus fade et la moins originale. Quand on aura parcouru la longue série qui va de Desfontaines, par Fréron, à Geoffroy, on saura sur toute la littérature voltairienne et philosophique un complet revers qu'on ne devine pas, à moins d'en traverser l'étendue. Quand on aura feuilleté le *Pour et Contre* de l'abbé Prévost, et plus tard les journaux de Suard et de l'abbé Arnaud, on en tirera, sur l'introduction des littératures étrangères en France, sur l'influence croissante de la littérature anglaise particulièrement, des notions bien précises et graduées, que Voltaire, certes, résume avec éclat, mais qu'il faut chercher ailleurs dans leur diffusion. Si les *Nouvelles ecclésiastiques* (jansénistes), qui commencent à l'année 1728 et qui n'expirent qu'après 1800, ne donnent que la triste histoire d'une opinion, ou plutôt, à cette époque, d'une maladie opiniâtre, étroite, fanatique, et comme d'un nerf convulsif de l'esprit humain, les Mémoires de Trévoux, dans les portions qui confinent le plus au XVIIe siècle, offrent un fond mélangé d'instruction et de goût, le vrai monument de la littérature des jésuites en français, et qui, ainsi qu'il sied à ce corps obéissant et dévoué à son seul esprit, n'a porté à la renommée le nom singulier d'aucun membre (1). Il serait fastidieux d'énumérer, et moi-même je n'ai jamais traversé ces pays qu'en courant; mais un jour il m'est arrivé aux champs, dans la bibliothèque d'un agréable manoir, de rencontrer et de pouvoir dépouiller à loisir plusieurs années de cette considérable et excellente collection intitulée *l'Esprit des Journaux*, laquelle, commencée à Liége en 1772, s'est poursuivie jusque vers 1813. Je ne revenais pas de tout ce que j'y surprenais, à chaque pas, d'intéressant, d'imprévu, de neuf et de vieux à la fois, d'inventé par nous-mêmes hier. Cet *Esprit des Journaux* était une espèce de journal

(1) Je suis tenté vainement de citer le nom de Tournemine comme se rattachant le plus en tête à la rédaction des Mémoires de Trévoux : Tournemine a-t-il obtenu ou gardé quelque chose qui ressemble à de la gloire?

(disons-le sans injure) voleur et compilateur, qui prenait leurs bons articles aux divers journaux français, qui en traduisait à son tour des principaux journaux anglais et allemands, et qui en donnait aussi quelques-uns de son cru, de sa rédaction propre. Voilà un assez bel idéal de plan, ce semble. *L'Esprit des Journaux* le remplissait très bien. Que n'y ai-je pas retrouvé dans le petit nombre d'années que j'en ai parcourues! Nous allons oubliant et refaisant incessamment les mêmes choses. Cette toile de Pénélope, dans la science et la philosophie, amuse les amans de l'humanité, qui s'imaginent toujours que le soleil ne s'est jamais levé si beau que ce matin-là, et que ce sera pour ce soir à coup sûr le triomphe de leur rêve. Savez-vous qu'on était fort en train de connaître l'Allemagne en France avant 89? Bonneville et d'autres nous en traduisaient le théâtre. Cette Hroswita, si à propos ressuscitée par M. Magnin, était nommée et mentionnée déjà en plus d'un endroit; sans l'interruption de 89, on allait graduellement tout embrasser de l'Allemagne, depuis Hroswita jusqu'à Goethe. Les poésies anglaises nous arrivaient en droite ligne; les premiers poèmes de Crabbe étaient à l'instant analysés, traduits. Savoir en détail ces petits faits, cela donne un corps vraiment à bien des colères de La Harpe, aux épigrammes de Fontanes. *L'Allemagne* de Mme de Staël n'en est pas moins un brillant assaut, pour avoir été précédé, avant 89, de toutes ces fascines jetées dans le fossé. Mon *Esprit des Journaux* me rendait sur Buffon (1) des dépositions originales qui ajouteraient un ou deux traits, je pense, aux complètes leçons de M. Villemain. Dans une préface de Mélanges tirées de l'allemand, Bonneville (et qui s'aviserait d'aller lire Bonneville si on ne le rencontrait là?) introduisait dès-lors cette manière de crier tout haut famine et de se poser en mendiant glorieux, rôle que je n'avais cru que du jour même chez nos grands auteurs. Jusqu'à plus ample recherche, c'est Bonneville qui a droit à l'invention. Mais on était encore en ces années dans l'âge d'or de la maladie, et un honnête homme, Sabatier de Cavaillon, répondant d'avance au vœu de Bonneville, adressait, en avril 1786, comme conseils au gouvernement, des observations très sérieuses *sur la nécessité de créer des espions du mérite* (2). « Épier le mérite, le chercher dans la solitude « où il médite, percer le voile de la modestie dont il se couvre, et le « forcer de se placer dans le rang où il pourrait servir les hommes, « serait, à mon avis, un emploi utile à la patrie et digne des meil- « leurs citoyens. Ce serait une branche de police qui produirait des

(1) Juin et juillet 1788.
(2) *Esprit des Journaux*, avril 1786 (extrait du *Journal Encyclopédique.*)

« fruits innombrables... » Voilà l'idée première et toute grossière, me disais-je; celle de se dénoncer soi-même et de s'octroyer le bâton n'est venue qu'après.

En somme pourtant, cette histoire des journaux français avant 89 ne serait pas infinie. Les Beuchot, les Brunet, les Quérard, doivent en posséder par devers eux la plupart des élémens positifs. Je sais dans la bibliothèque de Besançon une chambre pas très grande et qui n'est garnie que des collections de ces vieux journaux littéraires; en s'enfermant là pendant quelques mois, et non sans le docte Weiss (*genius loci*), on ferait beaucoup.

Mais c'est à dater de 89 surtout que les difficultés et les exigences du sujet se multiplieraient, et que le complet (littéraire et politique) deviendrait plus indispensable et plus insaisissable à la fois. Hélas! ne nous exagérons rien : combien peu de gens, d'ici à quelques années, seront encore à même de contrôler et de contredire en ce genre l'approximatif de nos travaux! Les Rœderer, les Fiévée, les Michaud, ont déjà emporté le plus vif de cette histoire dans la tombe.

Et l'entreprise que je propose en ce moment et que je suppose, cette espèce de rêve *au pot au lait* que j'achève en face de mon écritoire, cette histoire de journaux donc, dans son incomplet même et son inexact inévitable, se fera-t-elle? J'en doute un peu. On est entraîné, le vent chasse, le courant pousse, le rivage se perd de vue. L'incomplet est le propre de l'homme; il laisse tout monument voisin de la ruine. A côté d'une aile qui finit, l'autre demeure en suspens; les plus beaux siècles ne sont que des Louvres inachevés. Et quand il achèverait, le temps y met bon ordre en détruisant. Que ce débris vienne du temps ou de l'homme même, c'est bientôt de loin la seule marque qui reste de lui. Ce qui n'empêche pas qu'il ne nous faille travailler chacun à son jour, et faire vaillamment à son poste comme si tout devait durer et se finir. La vie humaine, il y a longtemps qu'on l'a dit, ressemble à la guerre : chacun n'a qu'à tenir son rang avec honneur et qu'à faire sa fonction, comme si la mort n'était pas là dans tous les sens, qui sillonne.

Qu'on nous pardonne ces graves rêveries qu'ont amenées insensiblement et que justifient peut-être ces idées si contrastantes de Rome et de journaux, ce bruyant passé d'hier et cet antique et auguste passé, tous les deux à leur manière presque sans histoire; la ville éternelle en partie douteuse et ses cinq siècles de grandes ombres, la société moderne avec sa marche accélérée, conquérante, ses mille cris assourdissans de triomphe, et son bruit perpétuel de naufrage!

SAINTE-BEUVE.

MÉLANGES
D'HISTOIRE NATURELLE.

LES NYMPHÉACÉES.

LE LOTUS SACRÉ. — L'EURYALE FÉROCE. — LA VICTORIA REGINA. — LE PANOCCO DE L'ARKANSAS.

Des diverses plantes qui naissent au sein des eaux et viennent étaler à la surface leurs feuilles en brillans tapis de verdure, celles qui diaprent ce tapis des plus éclatantes fleurs, appartiennent toutes à une même famille, à la famille des *Nymphéacées*.

Déjà si remarquable par la splendeur ou l'élégance des espèces qu'elle embrassait, cette famille vient encore de s'enrichir d'une espèce nouvelle qui surpasse en beauté toutes les autres : c'est celle à laquelle les botanistes anglais, qui en ont publié les premiers une description un peu complète, ont donné, en l'honneur de leur jeune reine, le nom de *Victoria regina*. Cette plante devient le type d'un genre qu'il faudra ajouter aux quatre ou cinq dont se composait déjà le groupe.

La famille des nymphéacées a été pour les savans un sujet de recherches ardues, une matière à discussions nombreuses; aujourd'hui même ils ne sont pas tout-à-fait d'accord sur la place qu'il con-

vient de lui assigner dans le règne végétal. Mais peu nous importe, à nous autres pauvres ignorans, qu'elle appartienne à la classe des Monocotylédones ou à celle des Dicotylédones; il nous suffit de savoir qu'elle est le principal ornement des eaux, et un ornement semé avec profusion, car la nature l'a répandue sur toutes les parties du globe où la végétation conserve quelque vigueur.

Dans nos pays, cette famille est représentée par deux belles espèces que tout le monde connaît : l'élégant *nymphea blanc*, appelé quelquefois *lis des étangs*, et le *nénuphar commun*, dont la fleur, un peu lourde de formes, mais éclatante de couleur, sème de rosaces d'or la nappe verte que déploient ses larges feuilles.

Ces deux plantes, communes dans les eaux dormantes et dans les parties les moins profondes des rivières dont le cours est peu rapide, s'accommodent de climats fort différens; ainsi nous les voyons atteindre d'un côté les régions les plus chaudes de l'Europe, et de l'autre s'étendre jusqu'en Suède où elles ont à braver de rigoureux hivers. Elles se trouvent aussi dans le nord de l'Asie et de l'Amérique.

Une deuxième espèce de nymphea, l'espèce à fleurs bleues, est beaucoup plus délicate, et, en France (du moins à Paris), elle a besoin, pour vivre, de l'abri de nos serres. Elle est originaire des pays chauds, et très commune, par exemple, dans la vallée du Nil. Sa fleur, d'un bleu tendre délicatement nuancé, mérite bien les éloges qu'en ont faits les voyageurs; au reste, elle n'est certainement pas plus belle que celle de notre lis des étangs, et ses feuilles, beaucoup plus petites, offrent, au lieu d'un vert gai, une teinte livide peu agréable à l'œil.

Le nymphea bleu et un autre nymphea à fleurs blanches, différent de celui de notre pays, se trouvent souvent représentés sur les monumens égyptiens, tant dans les sculptures qui couvrent les murailles des temples et des palais, que dans les peintures qui décorent les hypogées; mais une autre espèce, qui figure sur les mêmes monumens, et qui l'emporte à beaucoup d'égards sur toutes celles que nous avons nommées, c'est le lotus rose des anciens, le *nelumbo élégant* des botanistes modernes.

Le lotus rose est mentionné par un grand nombre d'écrivains grecs et latins, tantôt sous ce nom de lotus, qui a été aussi donné à plusieurs autres végétaux, et tantôt sous celui de lis du Nil. Quelques-uns enfin, considérant moins la beauté de la fleur que les usages économiques du fruit, ont désigné la plante par le nom prosaïque de *fève d'Égypte*. C'est ainsi que l'appelle Théophraste, qui, d'ailleurs,

nous en donne une description telle qu'on pouvait l'attendre du disciple d'Aristote :

« La fève d'Égypte, dit le botaniste ancien, croît dans les marais et dans les étangs. Sa tige (le pétiole et le pédoncule) a quatre coudées de long; elle est de la grosseur du doigt et égale dans toute sa longueur, à peu près comme un roseau, mais sans nœuds. Le fruit qu'elle porte a la forme d'un guêpier; il contient jusqu'à trente fèves, qui font saillie à la surface, et sont placées chacune dans une loge séparée. La fleur est deux fois plus grande que celle du pavot, et toute rose. Le fruit s'élève au-dessus de l'eau. Les feuilles sont grandes et ont la forme d'un chapeau thessalien.

« Lorsque l'on ouvre une des fèves implantées dans ce réceptacle en forme de guêpier dont nous avons parlé, on trouve à l'intérieur un petit corps plié sur lui-même, duquel naît la feuille. La racine de la plante est plus épaisse que celle d'un fort roseau, et offre, comme la tige de celui-ci, des divisions bien marquées. Elle sert de nourriture à ceux qui habitent près des marais; ils la mangent tantôt crue, tantôt bouillie ou rôtie. Elle croît spontanément dans ces sortes de lieux; cependant on la sème aussi, et, dans ce cas, on place la graine dans un peu de limon, qu'on entortille de paille, afin qu'elle aille au fond et ne soit pas exposée à se perdre. »

Le lotus rose est représenté sur la mosaïque de Palestrine; ses fruits, ses fleurs et ses feuilles y sont très fidèlement figurés. Nous retrouvons encore les jeunes fruits et les fleurs de la plante dans la couronne de l'Antinoüs, et Athénée nous apprend à quelle occasion ils étaient devenus l'attribut du favori d'Adrien. Le lotus, enfin, est figuré sur la base de la statue du Nil, dont l'original est à Rome, mais dont nous avons, aux Tuileries, une belle copie.

Il semblerait qu'avec le secours de tant d'images exactes des diverses parties du lotus, et avec l'excellente description qu'en avait donnée Théophraste, il eût été impossible aux modernes de la méconnaître. C'est cependant ce qui est arrivé aux premiers botanistes qui, à l'époque de la renaissance des lettres, se sont appliqués à reconnaître les plantes indiquées par les anciens. Cela tient à une double cause : d'abord à ce que le nelumbo élégant portait chez les anciens trois ou quatre noms, outre celui de *lotus*, lequel, en revanche, s'appliquait à une douzaine de plantes différentes, mais surtout à ce que nos savans voulaient absolument reconnaître dans quelqu'un des végétaux de l'Égypte ce lotus nelumbo, qui en avait complètement disparu. Au reste, les voyages lointains, qui à cette même époque amenèrent

tant et de si importantes découvertes, firent bientôt retrouver dans un autre pays la plante perdue. Comment et quand avait-elle disparu de l'Égypte, c'est ce qu'on n'a pas manqué de se demander, et l'on en a proposé d'abord une explication qui semblait assez plausible, mais qui, comme nous le ferons voir, s'est trouvée insuffisante en ce qu'elle ne s'applique pas à d'autres faits qui évidemment sont liés à celui que nous considérons.

« C'est, disait-on, à l'époque où le christianisme a pris racine en Égypte que le lotus a dû y être détruit, et on se sera appliqué à l'extirper, parce qu'il était devenu, comme toutes les choses qui se rattachaient à l'ancien culte, un objet d'aversion pour les nouveaux convertis. La plante évidemment ne pouvait croître que dans les lieux qui étaient long-temps recouverts par les eaux du Nil, et rien ne nous prouve qu'elle se trouvât fort haut dans la vallée. Or, les parties du pays dans lesquelles elle se trouvait confinée, avaient alors une population si nombreuse, qu'en admettant que chacun se soit fait un point de conscience de contribuer à faire disparaître ce souvenir des faux dieux, il n'y aura pas eu besoin de beaucoup de temps pour y parvenir. Ce n'est pas, ajoutait-on, chose commune que de pouvoir faire une bonne œuvre en suivant un mauvais penchant (le penchant à détruire, hélas! si commun parmi les enfans de tout âge); quand donc ces deux motifs d'action sont venus à agir concurremment sur des masses, leur effet a dû être irrésistible. »

Voilà qui est très bien pour le lotus, qui ne peut fuir ses persécuteurs ni se dérober à leur vue; mais pour un oiseau pourvu de bonnes ailes et à une époque où l'on n'avait pas encore inventé les fusils à percussion, pour un petit mammifère qui se tient tout le jour caché et auquel le moindre trou offre un asile quand on le surprend dans ses excursions nocturnes, pour un insecte qui a la double ressource de s'enfoncer dans la terre et de s'élever dans l'air, l'explication est un peu en défaut; cependant, pour être bonne dans le premier cas, il aurait fallu qu'elle s'appliquât également aux trois autres, car l'oiseau, le quadrupède et l'insecte, figurés comme la plante sur les monumens, conservés religieusement dans les sépultures, en un mot évidemment liés à l'ancien culte, ont *disparu* de même, et l'on ne peut supposer qu'ils aient été *détruits*.

On me permettra d'entrer ici dans quelques détails, la question étant du nombre de celles où les découvertes du naturaliste peuvent indiquer une direction aux recherches de l'historien.

Vers la fin du siècle dernier, un voyageur français, Olivier, en ex-

plorant, dans les environs de Memphis, un puits qui renfermait des momies d'animaux sacrés, y découvrit les restes fort reconnaissables d'une grande musaraigne d'espèce connue, le *mandjourou*. Ce fait qu'il signala, sans y attacher grande importance, ne tarda pas à en acquérir; car les savans qui firent partie de notre expédition d'Égypte, en traçant la faune de ce pays, n'y comprirent aucune espèce de musaraignes. Or, le zèle qu'ils ont mis dans leurs recherches, et le temps qu'ils y ont consacré, ne permettent guère de supposer qu'un pareil animal eût pu échapper à leurs investigations s'il avait existé dans ce pays. La découverte d'Olivier devenait par là, je le répète, un fait très curieux, mais un fait dont on ne pouvait pas tirer de grandes inductions tant qu'il restait isolé. Il a cessé de l'être depuis quelques années. En effet, parmi les nombreuses curiosités rapportées d'Égypte en 1828, par M. Passalacqua, se trouvaient vingt-sept musaraignes embaumées. Dans ce nombre, il y en avait deux appartenant à la grande espèce déjà signalée par Olivier, deux qui paraissaient ne point différer d'une espèce assez commune en France, la *musette*, et vingt-trois qui révélaient l'existence d'une espèce entièrement nouvelle, aujourd'hui connue sous le nom de musaraigne sacrée, *sorex religiosus*. (Isid., Geoff.)

Il est à remarquer que ces vingt-sept musaraignes ne se présentaient pas comme autant de momies distinctes, mais qu'elles étaient toutes empâtées dans une masse de matière résineuse où se trouvaient aussi engagés quelques oiseaux et quelques reptiles. J'insiste sur cette circonstance, parce qu'elle prouve que la réunion de tous ces animaux n'est point le résultat d'une lente accumulation d'objets considérés comme précieux en raison de leur rareté. Toutes les musaraignes que renfermait cette masse ont dû y être déposées à la fois; elles ont dû mourir à peu de jours de distance. On en trouvait donc beaucoup à Thèbes.

Les renseignemens historiques ne nous apprenaient rien sur l'existence de ces petits mammifères dans l'ancienne Égypte. Il n'en est pas de même relativement à un oiseau dont on a depuis long-temps trouvé les momies. Vingt passages des auteurs grecs et latins nous parlent de l'ibis, nous le montrent habitant les temples, se promenant dans les rues, sur les places publiques des villes les plus populeuses. Il y pouvait, en effet, marcher en toute sûreté, car sa vie était mieux protégée par la loi que celle de l'homme même : tuer, fût-ce involontairement, un de ces oiseaux, c'était un crime que la mort seule pouvait expier.

Par quelles qualités l'ibis méritait-il d'être l'objet d'une telle vénération, c'est ce qu'ont pris soin de nous dire quelques écrivains, dont je n'entreprendrai pas de reproduire ici les raisons, parce que je crains de ne les avoir pas bien comprises. Je dois dire cependant que l'oiseau était duement reconnu pour l'inventeur des clystères, ce qui lui donnait des droits incontestables à la reconnaissance des valétudinaires. Il avait d'ailleurs à l'amour du peuple en général un plus noble titre; c'était son attachement pour le pays, attachement tel, disait-on, qu'il mourait de douleur si on le transportait en terre étrangère. Eh bien! l'ibis, qui, pour cette raison sans doute, était devenu l'emblème de l'Égypte, ne s'y trouve plus aujourd'hui, et c'est dans une autre contrée que l'ont découvert les naturalistes.

A la vérité, les rives du Nil nous présentent encore un oiseau (l'*abou-hannès*, de Bruce) qui a les plus grands rapports avec celui dont nous voyons la figure sur les monumens, dont nous trouvons dans les catacombes les dépouilles embaumées. La ressemblance est même si grande, que Cuvier, qui n'avait pas eu de peine à montrer l'erreur dans laquelle étaient tombés les naturalistes en donnant pour l'ibis sacré une espèce de cigogne à bec recourbé (un *tantale*), crut l'avoir retrouvé dans l'abou-hannès. C'est, en effet, la même taille, la même distribution de parties nues et de parties emplumées, le même arrangement de couleurs. Cependant il y a encore entre les deux espèces des différences constantes, quoique légères, tandis qu'on n'en peut reconnaître aucune quand on compare l'ibis des momies avec un ibis asiatique, dont nos collections se sont depuis quelques années enrichies.

Les Égyptiens étaient grands amateurs de symbolisme, et de même qu'ils voyaient dans l'ibis l'emblème de leur pays, ils voyaient celui du génie qui entretient le mouvement des sphères célestes dans certains insectes remarquables par l'habitude qu'ils ont de faire rouler à la surface du sol une boule dont je voudrais me dispenser de faire connaître la composition. Qu'il me suffise de dire que ces insectes, pour les anciens entomologistes, formaient, avec quelques autres genres dont ils se rapprochent par les mœurs autant que par l'organisation, la famille des *bousiers*. Latreille, après Weber, désigne ce genre sous le nom d'*ateuchus*; d'autres naturalistes ont préféré conserver le nom de *scarabée*, qui est plus connu, et qui a été déjà employé par Pline pour les espèces dont nous avons à parler.

La figure des scarabées est répétée à profusion dans les bas-reliefs

qui couvrent les monumens égyptiens. On la trouve reproduite en pierres fines, en métaux précieux, dans des bijoux, des cachets, dans des amulettes destinées à être portées au cou. Assez souvent le possesseur de ces joyaux a voulu les emporter avec lui dans la tombe; un autre, plus dévot encore, ne se sera pas contenté de l'image de l'animal vénéré : c'est un vrai scarabée qu'on a dû déposer près de lui, et que nous retrouvons aujourd'hui dans son cercueil.

Les scarabées figurés sur les monumens et dans les bijoux n'appartiennent pas tous à une même espèce, et les passages des auteurs qui ont écrit sur l'Égypte en indiquent aussi plusieurs comme étant l'objet d'une sorte d'adoration. Toutes en général étaient honorées pour les raisons dont j'ai parlé plus haut; mais chacune avait encore quelque particularité qui la recommandait aux respects du peuple : l'une, parce que sa tête offrait une sorte de croissant, était consacrée à la lune; une autre, parce que son corcelet et ses élytres brillaient de reflets dorés, était consacrée au soleil. Il y a de bonnes raisons pour croire que cette dernière espèce est celle que Latreille désigne sous le nom d'*ateuchus Ægyptiorum*, nom qui, si l'on oublie quelque jour les motifs qui l'ont fait donner, pourra devenir une cause d'erreurs.

L'espèce qui a été le plus souvent figurée est celle qu'on nomme avec Linnée *scarabée sacré*, elle se trouve dans presque toutes les parties chaudes de l'Europe, et jusque dans le midi de la France; celle-là vit toujours en Égypte. Quant à l'*ateuche des Égyptiens*, il paraît bien constant qu'il a disparu du pays, de même que l'ibis sacré, que les musaraignes et le lotus rose.

Les faits que je viens d'exposer, et dont M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire avait déjà fait le rapprochement, conduisent nécessairement à conclure, ou que des espèces naturelles à l'Égypte en ont disparu par suite de causes qui nous sont inconnues, ou, ce qui est plus probable, que les anciens Égyptiens tiraient de pays étrangers plusieurs des objets de leur culte.

Nous ne savons encore en quel pays se conserve l'espèce de la musaraigne sacrée; mais rien, jusqu'à présent, ne nous autorise à la considérer comme éteinte, et je ne serais pas étonné que M. Botta nous la rapportât de son prochain voyage dans les contrées qui bordent la mer Rouge; l'ateuche des Égyptiens a déjà été retrouvé par M. Caillaud dans le Sennaar. Quant au mondjourou, à l'ibis des temples et au lotus rose, nous savons qu'ils vivent tous trois dans l'Inde. N'existent-ils pas aussi dans quelque autre partie de l'Asie?

C'est ce que l'on n'est pas encore en mesure de dire relativement aux deux animaux. Pour la plante, on sait très positivement qu'elle s'avance fort loin vers l'est.

L'ibis, dans le Bengale, n'est point l'objet d'une attention particulière; il est du nombre de ces êtres qui, n'étant considérés ni comme utiles, ni comme nuisibles, subsistent sans qu'on prenne aucun soin pour les propager ou pour les détruire. Il n'en est pas de même du mondjourou : c'est un animal très incommode qui se glisse dans les maisons, comme le font chez nous les rats et les souris, et qui a de plus que ces rongeurs l'inconvénient de répandre une odeur musquée très déplaisante, analogue à celle qu'exhalent les serpens et les caïmans de l'Amérique tropicale. Les Européens établis dans l'Inde le chassent tant qu'ils peuvent de leurs demeures, et, si les naturels ne le persécutent pas également, c'est seulement par suite de ce respect qu'ils ont pour tous les êtres vivans. Le lotus rose est au contraire pour les Hindous, comme il l'était pour les Égyptiens, un objet d'admiration et de respect. Son rôle dans les deux mythologies était-il le même? C'est ce que l'on aurait intérêt à savoir, mais ce qu'on ignorera toujours, sans doute, parce qu'il n'est resté sur la religion de l'ancienne Égypte d'autres données que celles que nous ont fournies des étrangers, probablement très mal informés. Pour l'Inde, le cas est différent: les livres où furent exposées, dans les temps les plus reculés, les croyances de ce pays, sont parvenus jusqu'à nous, et, grace aux travaux de nos orientalistes, nous y pouvons puiser des renseignemens. Je donnerai donc ici ceux que contient sur le sujet qui nous occupe un de ces livres sacrés, sans prétendre d'ailleurs expliquer ce que je ne comprends pas moi-même, le sens mystérieux caché sous une légende en apparence fort ridicule.

Voici à peu près ce qu'on trouve dans le *Siwa Purana :*

Vishnou, avant de créer le monde, commença par produire une plante de lotus dont la tige était longue de plusieurs milliers de lieues. De la fleur, encore en bouton, procéda Brahma, qui, se livrant bientôt à de profondes réflexions sur ce qu'il était, et sur ce qu'avait pu être son origine, conclut à la fin qu'il devait sa naissance à la fleur du lotus. Il descendit alors le long de la tige, et continua à cheminer ainsi dans l'espoir d'atteindre jusqu'à la racine; mais, après cent ans de marche, voyant qu'il n'y arrivait point, il revint sur ses pas, et monta pendant cent autres années. Il était encore loin de la fleur, quand Vishnou se fit voir. Bientôt une querelle s'engagea, et les

deux divinités étaient près de se livrer bataille, lorsque Siwa apparut et empêcha le combat. Vishnou alors se transforma en sanglier, et, descendant le long du lotus, il arriva à Patal; Brahma, de son côté, prit la forme d'une oie, et, se dirigeant du côté opposé, il finit par gagner le monde d'en haut.

Le lotus rose tel que le connaissent les hommes, quoique ne pouvant être considéré que comme un chétif représentant de celui qui enfantait des dieux, est toujours, on le pense bien, quelque chose de respectable pour les Hindous; mais il faut dire à leur louange que même quand ils le considèrent sous un point de vue purement profane, ils savent convenablement l'apprécier. Pour n'être pas rare dans leur pays, ce magnifique végétal ne perd rien de son prix à leurs yeux, et ils en font l'ornement des palais.

Les habitans de l'ancienne Égypte n'étaient pas moins sensibles que ceux de l'Inde moderne à la beauté du lotus, et Strabon nous apprend qu'un des plaisirs des voluptueux de cette époque était de se faire promener dans d'élégantes barques sur des lacs dont les eaux étaient couvertes de ces admirables fleurs. Il nous reste même la représentation d'une scène de ce genre où le lotus est figuré d'une manière très reconnaissable; c'est dans la fameuse mosaïque de Palestrine, que j'ai déjà eu occasion de citer.

J'ai retrouvé une scène presque semblable sur un écran chinois que possède une personne de ma connaissance. La peinture, qui est exécutée avec beaucoup plus de correction et de délicatesse que nous ne sommes habitués à en trouver dans ces images de pacotille qu'on nous apporte de Canton, représente le parc d'un homme riche, avec ses pavillons de forme fantasque, ses bosquets de bambous, ses touffes de bananiers, ses ponts, ses ruisseaux. Sur le devant est une petite nacelle qu'une femme jeune et jolie pousse au milieu d'un méandre de lotus, tandis que sa compagne se penche pour cueillir une de ces fleurs. Nous savons, au reste, par les récits des missionnaires, que, parmi les plantes d'agrément qu'on cultive dans le céleste empire, celle-là est une des plus estimées. Ses formes sont fréquemment reproduites par les artistes dans les ornemens des vases et des meubles. Je me rappelle en particulier avoir vu, dans un magasin du passage des Panoramas, un bassin d'airain remarquable par ses dimensions et par son élégance, qui était la représentation exacte d'une feuille de lotus.

Outre cette belle nymphéacée, les Chinois en ont une autre qui lui ressemble beaucoup au premier aspect, mais dont les botanistes ont

fait le type d'un genre distinct; la seule espèce connue, l'*euryale féroce*, a reçu ce nom, que pour ma part je n'aurais pas voulu donner à une si noble fleur, à cause des épines redoutables qui hérissent ses pédoncules, ses calices et ses fruits.

L'*euryale* a été vue pour la première fois en Europe en 1809, et je ne sais si on l'a eue vivante en France. Quant au lotus rose (*nelumbo élégant*), il a fleuri plusieurs fois dans nos serres. On en a eu, en 1835, au jardin botanique de Montpellier, qui ont passé tout l'été en plein air, et s'y sont même développés beaucoup mieux que ceux qu'on tenait toute l'année sous châssis vitrés. Une des feuilles avait jusqu'à un pied et demi de large, et les fleurs n'avaient pas moins de onze pouces en diamètre.

L'Amérique méridionale paraît ne pas avoir de vrais nelumbos. On avait cru y trouver des euryales; mais l'espèce d'abord désignée sous ce nom appartient certainement au genre Victoria. Ce genre, ainsi que je l'ai dit, a été créé par les botanistes anglais pour une belle plante de la Guyane, qu'ils considéraient à tort comme nouvelle, et que venait de découvrir M. Schomburgk dans une expédition aventureuse vers les sources de la rivière Berbice. Comme le voyageur a donné lui-même la relation de cette expédition, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici le passage de son journal qui se rapporte à la fleur dont nous avons à nous occuper.

« 1er *Janvier* 1837.— Depuis quelques jours nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur. Le lit de la rivière s'était resserré, et l'action des eaux contre les rives, au temps des grandes crues, en produisant de nombreux éboulemens, avait fait tomber en travers beaucoup d'arbres qui nous barraient quelquefois complètement le chemin. Pour ouvrir un passage aux canots, il fallait avoir recours à la hache, et, neuf fois sur dix, il arrivait que nous avions affaire à des troncs de Mora, arbre dont le bois, le plus dur de tous ceux de la Guyane, augmente encore de dureté quand il a séjourné dans l'eau. Une seule barrière nous arrêtait ainsi quelquefois deux heures ou plus, et parfois nous en rencontrions successivement trois ou quatre, à une petite distance les unes des autres. Notre métier était, comme on le voit, des plus rudes; aussi n'y avait-il de privilége pour personne, et les femmes seules étaient dispensées de mettre la main à la hache.

« Pour comble de disgrace, une espèce de dyssenterie s'était mise parmi nos Indiens; la plupart avaient, en outre, des rhumes très fatigans, et quelques-uns étaient assez indisposés pour n'être absolument propres à aucun service.

« Je voyais donc la nouvelle année commencer sous de tristes auspices; et, en songeant à tous les obstacles imprévus qui nous avaient contrariés depuis le moment du départ, à tous ceux que me faisait prévoir comme très prochains l'arrivée de la saison des pluies, je me sentais profondément découragé. J'étais encore plongé dans ces tristes réflexions, lorsque nous arrivâmes à un point où la rivière s'élargissait tout à coup, et formait, du côté de la rive orientale, comme un grand lac parfaitement calme, le courant s'étant porté entièrement vers la rive opposée. Mes yeux, en parcourant ce bassin, s'arrêtèrent sur un objet éloigné dont je ne distinguais pas bien la forme, mais qui me semblait être quelque chose d'entièrement nouveau. J'excitai mes rameurs, et bientôt ma curiosité fut satisfaite; elle n'avait pas été vainement excitée; car je me trouvais en présence d'une des merveilles du règne végétal! Toutes les tribulations passées ne furent plus rien dès-lors à mes yeux, je venais d'en être amplement récompensé.

« Qu'on se figure les eaux couvertes dans une grande étendue de feuilles arrondies et relevées par les bords en forme de soucoupe, mais ayant de cinq à six pieds de diamètre, et du milieu de ces feuilles naissant des fleurs de taille proportionnée, dont les innombrables pétales nous présentaient toutes les nuances, depuis le blanc pur jusqu'au rose vif. Je ne pouvais me rassasier d'un tel spectacle, et je ramais d'une de ces îles flottantes à l'autre, comme si chacune avait dû m'offrir quelque chose de nouveau.

« La feuille de cette plante n'est pas moins remarquable par sa structure que par ses dimensions. Elle porte en dessous huit nervures principales, saillantes de près d'un pouce, et disposées en manière de rayons également espacés qui divergent d'un centre commun; des nervures secondaires, aplaties en forme de bandelettes, en partent de chaque côté, et, par leurs entrecroisemens, divisent toute la face inférieure en cellules comparables à celles d'un réseau de miel : ces cloisons sont garnies à leurs bords libres d'épines raides et élastiques. La face supérieure est lisse, mais on y aperçoit cependant la trace des cloisons dont je viens de parler, ce qui la fait paraître comme aréolée. D'un beau vert en dessus, la feuille est pourpre en dessous, et le bord relevé, participant des deux couleurs, est rouge en dehors et verdâtre en dedans. Le pédoncule de la fleur, près du calice, est épais d'un pouce et garni d'épines très pointues, longues de huit à neuf lignes. Le calice lui-même est également bien armé; il se divise en quatre sépales larges de trois pouces et longues de sept. La fleur,

au moment où elle vient de s'épanouir, est blanche avec une légère teinte rosée vers le centre; mais cette dernière couleur s'étendant peu à peu, on la trouve le second jour d'un rose uniforme, et dans ces deux états elle est également belle. Enfin, comme si rien ne devait manquer à sa perfection, elle exhale un parfum des plus doux.

« Ainsi que cela se voit dans d'autres nymphéacées, notre fleur offre un disque charnu et un passage insensible des étamines aux pétales. Ceux de ces pétales qui approchent le plus du calice sont épais, et contiennent à l'intérieur des cellules aériennes qui font l'office de petites bouées et servent à faire flotter la fleur. Le fruit, partagé en plusieurs cellules, contient de nombreuses graines, enchâssées dans une substance spongieuse.

« Nous retrouvâmes cette belle plante en plusieurs autres points de la rivière, et, à mesure que nous la rencontrions plus haut, elle nous présentait de plus grandes dimensions; nous mesurâmes une feuille, qui avait six pieds cinq pouces de diamètre (environ six pieds de France). La partie relevée du bord était haute de cinq pouces et demi; la fleur était large de quinze pouces. »

M. Schomburgk, dans le courant de l'année 1837, envoya en Europe des échantillons de la fleur dont la découverte l'avait rendu si heureux. Ces échantillons, examinés par un savant botaniste, M. Lindley, présentèrent des caractères qui pouvaient autoriser l'établissement d'un nouveau genre et la plante qui en devenait le type reçut, conformément au désir exprimé par le voyageur, le nom de *Victoria regina*.

On se demande naturellement comment une plante aussi belle a pu échapper aussi long-temps aux investigations des botanistes. Ne se trouverait-elle que dans ces parties reculées de la Guyane, restées jusqu'à ce jour presque inconnues aux Européens? Nullement. Nous savons aujourd'hui qu'elle se trouve dans plusieurs autres contrées de l'Amérique tropicale, et nous savons même qu'elle avait été vue par plusieurs naturalistes. Ainsi Pœppig, vers l'année 1830, l'observa sur l'Amazone; mais il crut pouvoir la comprendre dans le genre euryale, et c'est sous le nom d'*euryale amazonica* qu'elle fut signalée en 1831, dans le journal de Froriep. A peu près vers la même époque, et même un peu plus tôt, notre compatriote M. Alcide d'Orbigny l'avait rencontrée beaucoup plus au sud, dans la province de Moxos. Enfin, cinquante ans auparavant, un botaniste allemand, mort en Amérique, et dont les découvertes nombreuses ont été à peu près perdues pour la science, Hæncke, l'avait vue dans la même

province, et ses manuscrits, s'ils existent encore, doivent en contenir une description.

Outre l'espèce dont nous venons de parler, le genre Victoria en contient une seconde, qu'un des naturalistes que nous nommions tout à l'heure, M. A. d'Orbigny, avait observée, il y a quelques années, dans les eaux de la province de Corrientes, et dont il avait alors envoyé des échantillons désséchés au Museum d'histoire naturelle. Cette seconde espèce, qui se distingue au premier coup d'œil de la première, en ce que la face inférieure de ses feuilles est blanche au lieu d'être pourprée, est connue dans le pays sous le nom de *maïs d'eau*, parce que ses graines farineuses, grosses comme un petit pois et très nombreuses dans chaque fruit, sont mangées en guise de maïs.

Le genre Victoria s'étend ainsi dans l'hémisphère sud, jusqu'au vingt-cinquième degré de latitude et même davantage. Du côté nord, il ne paraît pas s'étendre aussi loin : jusqu'à présent du moins, rien n'autorise à croire qu'il se trouve dans l'Amérique septentrionale, quoique plusieurs provinces lui eussent offert un climat aussi doux que celui du Paraguay. Au reste, la flore de l'Amérique centrale est encore trop imparfaitement connue pour qu'on puisse rien affirmer à cet égard; mais ce que l'on sait, c'est qu'en s'avançant un peu plus au nord, et vers la région où s'arrêterait le genre Victoria, si sa distribution dans l'hémisphère boréal était la même que dans l'hémisphère austral, on voit reparaître le genre nelumbo; il y est représenté par une espèce différente de celle qui a été si fameuse dans l'ancien continent. Voici en quels termes en parle M. Timothée Flint, dans sa description de la vallée du Mississipi, tome Ier, page 89 :

« Parmi les plantes aquatiques, il en est une qui, par la beauté de ses fleurs, surpasse toutes les autres et reste sans rivale au milieu d'elles. On la trouve dans les états du sud et dans ceux du centre; mais c'est surtout dans la vallée de l'Arkansas qu'elle se montre dans toute sa splendeur, et qu'elle atteint ses plus grandes dimensions. Ses feuilles sont ovales, d'un vert brillant et très lisses à leur surface; les plus grandes ont la taille d'un parasol. Elles flottent à la surface des *bayoux* et des lacs, et sont si rapprochées les unes des autres, qu'elles forment un plancher continu sur lequel on voit des maubèches et d'autres oiseaux courir, sans se mouiller les pieds, en poursuivant leur proie.

« Cette plante est connue sous différens noms : les Indiens du haut Arkansas la nomment *Panocco*, les botanistes y reconnaissent une nymphéacée, une espèce du genre nelumbo. Sa fleur est la repro-

duction en grand de celle du *nymphea odorata*, ou lis des étangs de la Nouvelle-Angleterre. C'est la même forme, la même distribution de couleur (le blanc éclatant et le jaune doré), mais ce n'est plus le même parfum; et la fleur de notre nelumbo; sous ce rapport comme sous celui de la taille, peut être rapprochée de celle du *magnolia grandiflora*. Malgré cette imperfection, elle tient encore le premier rang parmi toutes les fleurs qu'il nous a été donné de voir; elle est la plus magnifique comme elle est la plus grande.

« On se peindrait difficilement, ajoute notre auteur, l'impression qu'éprouve le voyageur lorsqu'au milieu d'une de ces tristes forêts de cyprès, où l'air étouffé est infesté d'innombrables moustiques, où des eaux noires ne lui offrent que de hideux caïmans, que d'impurs oiseaux cherchant leur nourriture dans la fange, il voit tout à coup apparaître un champ flottant de verdure, couvert d'une multitude des plus belles fleurs que la nature ait jamais produites.

« Le fruit du nelumbo de l'Arkansas consiste en une capsule, dans laquelle sont enchâssées de quatre à six graines, ayant la forme et à peu près la taille du gland. Quand elles sont encore vertes, les Indiens les mangent rôties; tout-à-fait mûres, elles peuvent être mangées comme des noix ou réduites en farine; dans ce dernier état, elles servent à faire une sorte de pain.

« Les racines de la plante sont comme celles du nymphéa, mais plus grosses; les pédoncules et pétioles qui en partent ont de quatre à dix pieds, et même davantage. »

ROULIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1839.

L'horizon politique ne s'est guère éclairci dans les derniers quinze jours. Le ministère se flattait de pouvoir annoncer aux chambres quelque fait éclatant de sa politique extérieure; il devra se borner à lui faire part de ses espérances et à lui parler de ses bonnes intentions.

On dit, il est vrai, que la Russie est enfin décidée à faire bon marché du privilége qu'elle avait prétendu s'attribuer par le traité d'Unkiar-Skelessi. Après avoir essayé de briser l'alliance anglo-française, en offrant à l'Angleterre seule le passage des Dardanelles pour quelques-uns de ses vaisseaux, elle reconnaîtrait aujourd'hui que si une intervention armée devenait nécessaire à Constantinople, l'entrée de la mer sacrée devrait être également libre aux flottes de la France, de la Russie et de l'Angleterre. On assure que le même envoyé russe qui a déjà été à Londres sonder la fidélité du cabinet de Saint-James à l'alliance française, ne tardera pas à y reparaître avec cette importante déclaration. C'est là sans doute un fait considérable pour l'honneur et les intérêts de notre politique; c'est reconnaître que, le cas échéant, ce n'est pas le protectorat de la Russie, mais le protectorat de l'Europe qui servira de bouclier à la Porte contre les attaques du pacha; c'est avouer que la question de Constantinople n'est pas une question russe, mais une question européenne; que nul ne pourrait essayer de la décider tout seul, dans son intérêt particulier, sans prendre en même temps une attitude hostile envers les autres puissances, et en particulier envers la France.

C'était là, nous le reconnaissons, le but des efforts constans du cabinet français : soustraire la question d'Orient à la juridiction exclusive de la Russie pour la soumettre aux décisions de la politique européenne. Il appartient d'autant plus à la France de maintenir à tout prix cette politique, que nous ne pouvons pas être soupçonnés dans la question d'Orient des arrière-pensées d'envahissement et de conquête qu'il est si facile, si naturel de supposer à la Russie. Nous soutenons un intérêt européen, et nullement un intérêt exclusivement français. Que nous importe la forme de la nouvelle civilisation qui paraît s'élaborer pour l'Orient? Ce que nous voulons avant tout, c'est qu'aucun pachalick ne devienne ni un comptoir anglais, ni une province moscovite.

La déclaration russe serait une reconnaissance implicite du principe français. Aussi faut-il l'accueillir avec une satisfaction qui n'exclut point le doute et la surveillance. Ce n'est pas facilement, de gaieté de cœur, que la Russie donnerait ainsi une sorte de démenti officiel à sa vieille politique. L'attitude calme et imposante de la France, le froid accueil que les offres de M. Brunow trouvèrent à Londres, l'y ont sans doute déterminée. Mais on peut être certain que le cabinet russe, d'un autre côté, ne se donnera ni trève, ni repos, qu'il n'ait enlevé à cette déclaration tout ce qu'il pourra d'efficacité et d'importance. Peut-être se réserve-t-il des explications, des restrictions, des chicanes sur la forme, sur le moment, sur le nombre de vaisseaux; peut-être la déclaration est-elle liée à des conditions et des hypothèses que la France ne saurait admettre. Que sais-je? Il serait téméraire de rien affirmer à cet égard : ce sont là les secrets, les subtilités, les habiletés de la diplomatie; nous sommes loin de les connaître. Seulement le bon sens nous dit qu'il est permis, au cabinet français surtout, de se méfier d'une concession de Saint-Pétersbourg. A coup sûr, la Russie essaiera pour le moins de faire en sorte que les Osmanlis n'aient point l'occasion de voir flotter devant les murs du sérail les pavillons de l'Angleterre et de la France. Dans ce but, elle pourrait bien seconder de tous ses moyens une transaction immédiate entre la Porte et le pacha. Le protectorat européen, n'ayant plus l'occasion de se réaliser, n'aurait ainsi d'autre titre que quelques phrases diplomatiques, que les ambages de quelques notes bien embrouillées; il ne serait point solennellement constaté aux yeux du monde entier par un *précédent*. Nous ne voudrions cependant pas nous plaindre d'un pareil résultat, si toutefois Méhémet-Ali obtenait par le traité toutes les concessions que réclament impérieusement l'intérêt bien entendu de l'Orient, de la Porte elle-même, ainsi que la paix de l'Europe; qu'il obtienne par une stipulation directe avec le sultan tout ce que la France a démontré ne pouvoir lui être enlevé, et nous applaudirons au traité. Nous savons trop bien que, malgré toutes les conventions et tous les *précédens*, la Russie, un nouveau cas échéant, ne reconnaîtrait le protectorat européen à Constantinople qu'autant que des flottes formidables sorties de Malte et de Toulon sillonneraient la Méditerranée, et nous avons confiance dans l'avenir de notre pays. Au bruit d'une nouvelle crise orientale, le pavillon français ne s'endormirait pas dans ses ports.

L'Espagne attend, avec autant d'anxiété que le caractère espagnol en peut éprouver, le résultat des nouvelles élections. L'apathie des classes modérées, — l'apathie, c'est leur maladie chronique, la maladie du juste-milieu, — semble céder à la gravité des circonstances; le flegme espagnol paraît s'émouvoir des périls dont la fougue radicale menace le pays; il n'y a pas jusqu'à des grands d'Espagne qui ne se donnent quelque peu de mouvement pour diriger les nouvelles élections dans un esprit de conservation et de liberté régulière.

Le succès n'est pas moins incertain. Le ministère est faible, et l'Espagne est, de l'aveu général, si pauvre d'hommes politiques de quelque valeur, qu'il serait difficile à la reine de s'entourer de ministres influens et capables. Le petit

nombre d'hommes habiles qu'on pourrait citer se sont placés, par leurs antécédens, dans une position telle qu'il serait presque impossible de les rappeler au pouvoir. La reine *règne et gouverne;* fort heureusement pour les Espagnols, car à elle seule elle a plus de sagacité et surtout plus de résolution que tous les *hidalgos* de la Castille. Il faut demander grace pour elle à nos publicistes; une exception pour le beau sexe ne tire pas à conséquence pour nous, abrités derrière la loi salique.

Si une majorité révolutionnaire rentrait, par la grace des électeurs, dans la salle des cortès, que deviendrait l'Espagne? Que ferait le gouvernement espagnol? Les gens qui prétendent résoudre toutes les difficultés par des souvenirs, et calquer le présent sur le passé, disent tous que l'Espagne chercherait alors son salut dans un 18 brumaire. Sans discuter ici le fond des choses et la moralité du fait, ils oublient que derrière le 18 brumaire il y avait le général Bonaparte, le conquérant de l'Italie, le vainqueur de l'Autriche, le poétique représentant de la civilisation européenne en Orient, l'homme fatal que quarante siècles avaient admiré du haut des pyramides. Qu'y a-t-il en Espagne? Espartero, Espartero tenu en échec par Cabrera, Espartero ne marchant jamais qu'à pas comptés, et croyant, comme la plupart des Espagnols, qu'en toutes choses les mois et les années ne font rien à l'affaire. C'est une race à qui la Providence aurait dû, en bonne justice, accorder une existence individuelle dix fois plus longue que la nôtre; alors seulement on pourrait dire qu'ils vivent autant que nous. Espartero, brave sur le champ de bataille, oserait-il briser de son épée les institutions légales de son pays? Trouverait-il dans son armée le dévouement personnel, fanatique des généraux et officiers qui, le 18 brumaire, encombraient la modeste maison de la rue Chantereine, de ces grenadiers qui, après avoir soustrait leur général à la fureur des *cinq-cents*, les poussèrent avec une insouciance du droit et une goguenarderie toute soldatesque hors du lieu de leurs séances? Et le coup d'état accompli, qu'arriverait-il après? Ce qu'il y a de moins difficile et de moins laborieux dans les coups d'état, c'est l'enfantement; mais il est rare que le nouveau-né soit viable, et le serait-il qu'il faudrait, pour l'élever et le mener à bien, des soins, une persévérance, une suite, difficiles à concevoir dans un pays aussi désuni, aussi peu éclairé, et d'habitudes aussi nonchalantes que l'Espagne.

Nous croyons qu'Espartero est au fond de notre avis, et que tout en désirant conserver le commandement d'une grande armée, tout en reconnaissant que cette armée peut être un *en cas* formidable et salutaire pour son pays, il désire avant tout ne pas être appelé à jeter son épée dans la balance des destinées de l'Espagne. Il ne peut pas ne pas sentir que dans la plus favorable des hypothèses pour lui, dans l'hypothèse du succès, la victoire serait un embarras pour lui, et lui un embarras pour l'Espagne.

La Suisse, agitée par des principes hostiles qui n'ont pas encore trouvé dans les complications du système fédératif un moyen plausible de conciliation, lutte avec effort contre les difficultés de sa situation, et cherche un état régulier qu'elle est encore loin d'atteindre. A Zurich, les idées par trop spécula-

tives du parti démocratique, dirigé par des hommes honorables sans doute, mais qui pensaient pouvoir réaliser, comme chefs d'un canton suisse, les utopies des étudians de Gœttingue, ont amené une contre-révolution qui ne s'est pas accomplie sans effusion de sang. C'était un singulier mépris des faits que de vouloir brusquement plier aux idées philosophiques, par un système révolutionnaire d'instruction publique, une population aussi profondément religieuse, disons-le, aussi accessible aux idées mystiques et au fanatisme que celle du canton de Zurich. Des faits aussi bizarres que cruels avaient donné plus d'une fois la mesure de la vivacité de ses impressions religieuses.

Dans le Valais, le haut et le bas pays, c'est-à-dire les vieilles idées et les nouvelles, le privilége et l'égalité de droit, la Suisse de 1815 et la Suisse de 1830, sont aux prises. La diète était intervenue et avait donné son appui à une reconstitution équitable du canton; mais la contre-révolution de Zurich, canton directeur, ayant enlevé dans la diète une voix puissante au parti réformateur, le parti rétrograde a relevé la tête dans le Valais, et tout arrangement est indéfiniment ajourné.

Dans le canton du Tessin, après la réforme politique de 1830, la contre-révolution, poussée par le clergé et appuyée par la police subalterne de Milan, s'était peu à peu glissée aux affaires et avait fini par s'emparer du gouvernement. Il y avait dans le corps législatif plus de trente curés, c'est-à-dire que l'évêque autrichien de Côme, dont ils dépendent, y avait plus de trente voix. Il paraît que leur empire réactionnaire et leurs corps d'état n'étaient pas du goût de la population; une révolution a replacé les hommes de la réforme à la tête des affaires : reste à savoir s'ils sauront ne pas abuser de la victoire et retenir leur parti dans les limites du droit.

Au milieu de tous ces faits, la position de l'ambassade française n'est pas sans difficultés. Peut-être l'inaction et le silence sont-ils dans ce moment, vu l'état de nos relations avec la Suisse, le seul parti compatible avec l'intérêt bien entendu de la France. Il est cependant deux points que nous devons surveiller attentivement : le Valais, traversé par une des principales routes stratégiques de l'Europe, et le Tessin, qui, placé au-delà des Alpes, est plus particulièrement exposé à l'influence autrichienne, et dont les commotions pourraient donner à l'Autriche des prétextes que la France ne saurait accueillir.

Le gouvernement français vient de nommer des commissaires chargés de négocier avec M. Rochussen un traité de commerce entre la Hollande et la France. Sans jeter aucun blâme sur le choix des personnes, il nous semble cependant indiquer que le ministère ne regarde pas cette négociation comme devant embrasser des projets d'une haute importance.

Il se passe d'étranges choses à Rome. Le duc de Bordeaux, mal accueilli d'abord et à peine toléré, s'y est ensuite établi avec le faste et l'étiquette d'un prétendant. Reçu par le pape, par le souverain de Rome, la haute société italienne et étrangère n'a plus hésité, dès-lors, à franchir le seuil du palais Conti, et à s'y réunir à nos légitimistes. On dit que les ministres de Naples, de Sardaigne, d'Autriche, ont suivi la foule ou lui ont donné l'exemple, ce qui

place notre ambassadeur dans une position peu conforme à la grandeur, à la dignité, aux droits de la France. Les espérances des ennemis de la royauté de juillet sont hautement proclamées à Rome; le duc de Bordeaux s'y est rendu pour se rapprocher des côtes de France; la duchesse de Berry colporte les espérances du parti d'un bout à l'autre de la péninsule; elle ne trouvera pas d'obstacles à Naples; elle trouvera aide et faveur à Modène, et peut ainsi nouer une chaîne d'intrigues qui s'étende du centre de la France à l'extrémité méridionale de l'Italie.

Nous aimons à croire que notre gouvernement n'est pas demeuré les bras croisés et la bouche close en présence de tous ces faits. Sans doute il a demandé à sa sainteté, avec toute la fermeté qui appartient à un gouvernement qui parle au nom de la France, des explications sur ce brusque changement de conduite, sur ces étranges condescendances envers les ennemis avoués et toujours actifs de notre révolution. Quand le pape ne sera plus que le premier des évêques, que le pontife supérieur de l'église catholique, il pourra accueillir dans sa demeure tous les fidèles qui désireront se prosterner devant leur chef spirituel; mais tant qu'il sera en même temps le prince temporel d'un état, qu'il aura un territoire, des ports, des côtes maritimes, des sujets, il devra tenir compte des relations politiques de nation à nation, et ne pas donner dans ses états, placés à quelques heures de navigation de la France, asile et protection à un prétendant servi par un parti actif et incorrigible. Ce serait là une singulière récompense de notre loyale évacuation d'Ancône. Voudrait-il la faire regretter même à ceux qui, comme nous, l'ont hautement approuvée? Car, certes, nul ne croira qu'il fût aujourd'hui permis au duc de Bordeaux de jouer publiquement à Rome le rôle de prétendant, si le drapeau tricolore flottait encore sur la citadelle d'Ancône. Quant à nous, nous ne changeons point d'avis. Le drapeau tricolore peut flotter de nouveau là où il a flotté un jour, et la France est d'autant plus fondée à réclamer énergiquement la stricte observation des principes du droit des gens à son égard, qu'elle s'est montrée, elle forte et puissante, exécutrice scrupuleuse des traités.

Au surplus, Rome n'est pas seule le siége des intrigues et des machinations des ennemis de notre gouvernement. Les factions s'agitent de nouveau; bonapartistes, républicains, carlistes se donnent la main, unanimes sur un point, le renversement de ce qui est.

Certes il y aurait trop de bonté à réfuter encore cette vieille accusation qui fait de la police l'auteur de ces crimes. Ce misérable expédient n'a plus de valeur.

Les complots ne sont que trop réels; le mal existe, et il est grave au point que tous les hommes honnêtes, sincères, parmi ceux que de longues habitudes d'oppositition avaient accoutumés à rapetisser et à mépriser ces dangers, ont été frappés, eux aussi, de l'opiniâtreté, de l'audace, de la perversité des conspirateurs.

Loin de nous la pensée d'exagérer le péril. Nous ne voulons ni fermer les yeux pour ne pas le voir, ni le grandir à dessein ou par imprudence. Nul n'a

une foi plus vive que la nôtre dans le triomphe définitif de la cause que nous défendons, dans la stabilité du trône de juillet et des institutions dont il est à la fois le centre et la garantie.

Mais, en politique du moins, la foi seule ne sauve pas; il faut être moliniste. S'il est absurde et lâche de trop s'alarmer, faut-il donc s'endormir dans le péril et attendre niaisement que de profondes perturbations et de violens attentats exigent des mesures extraordinaires et des remèdes extrêmes?

Oh! alors c'est à qui criera plus fort, à qui demandera davantage, à qui fera meilleur marché de toutes nos libertés!

Nous aimons trop la véritable liberté pour vouloir qu'on s'expose à de pareilles nécessités, en négligeant aujourd'hui des avertissemens salutaires, et en s'abandonnant à cette mollesse, à cette apathie, à cette nonchalance qui détend d'une manière déplorable tous les ressorts réguliers du pouvoir.

Le ministère lui-même, nous ne voulons rien déguiser, a paru avoir cédé, sous ce rapport, à de trop petites considérations.

Il n'a d'abord rien dissimulé de la gravité des dangers dont nous sommes menacés; nous ne voulons pas dire qu'il les a grossis. Il en concluait ou laissait conclure la nécessité d'un pouvoir fort. La conclusion était juste.

Mais on lui a dit : Ce pouvoir nécessaire, imposant, capable de tenir tête aux factions ou de prévenir leurs écarts, ce n'est pas en vous qu'il peut résider. Il est sans doute, parmi vous, plus d'un homme digne du portefeuille; mais le ministère du 12 mai, par son origine et dans son ensemble, manque de force, d'unité, et n'est pris au sérieux par personne, pas même par ceux des ministres qui seraient les plus dignes de faire partie d'un ministère fort et parlementaire.

Alors on a découvert tout à coup que le danger n'était pas aussi grave qu'il l'avait paru de prime-abord. Peu de force, un peu d'adresse, quelques précautions suffisent pour nous mettre à l'abri d'un coup de main. A quoi bon appeler dans le cabinet les hommes d'expérience, les sommités parlementaires? On dirait d'un médecin qui, redoutant une consultation qui appellerait auprès du malade des hommes célèbres, s'attache à lui persuader qu'il n'est atteint que d'une légère indisposition.

Les symptômes cependant ne manquent pas de gravité. Nous avons vu au sein de la capitale, dans un arrondissement populeux, commerçant, le gouvernement ne pas savoir opposer un concurrent aux candidats de l'opposition. Il ne s'est pas trouvé dans Paris, au siége du gouvernement, un homme assez habile et assez courageux pour lutter avec l'opinion républicaine dans une assemblée électorale convoquée au nom de la charte de 1830. On n'a pas été suffisamment affligé d'un si douloureux spectacle. Nul n'y a bien joué son rôle que M. Michel de Bourges.

Les hommes les plus habiles ne cessent de jeter dans le public des écrits que nul ne réfute, et qui font pénétrer dans les ateliers et dans les chaumières des opinions qui grandissent à vue d'œil, des enseignemens qui porteront leur fruit.

Il est évident que le parti révolutionnaire, au lieu de se dissoudre, s'organise, s'instruit, se prépare à de nouveaux combats. Au lieu de l'abandonner, des hommes capables vont à lui, et s'en font les précepteurs et les chefs.

Ces faits, qui pourrait aujourd'hui les révoquer en doute? Aussi la révolution ne peut plus se maintenir dans un accord apparent avec les opinions libérales qui ne sont pas révolutionnaires, qui ne veulent pas le renversement de l'établissement de juillet.

De là cette lutte et ce schisme dont la réforme électorale a été le prétexte, et qui éclatent et se renouvellent tous les jours. C'est qu'à mesure qu'on veut approcher du but, il se découvre un abîme entre les opinions qui paraissaient contiguës, entre les hommes qui les représentent.

En présence de ces faits, peut-on envisager sans quelques alarmes l'avenir qui paraît s'annoncer? Une chambre divisée, fractionnée, dominée par de petits intérêts, par des sympathies et des antipathies de coterie, sans organisation et sans chefs; un cabinet trop éclairé pour avoir confiance en lui-même, dans sa situation, pour ne pas comprendre que loin de pouvoir rallier autour de lui une forte majorité, il devra se contenter de vivre, si Dieu lui donne vie, au jour le jour, faisant un peu la cour à toutes les opinions, à toutes les nuances de la chambre, plus occupé d'étudier les fantaisies journalières d'une assemblée désorganisée, que de lui faire adopter des principes fixes de conduite, un système de gouvernement.

Eh bien! nous le disons du fond de notre conscience, le ministère vaut mieux que le rôle que son origine, les circonstances, la situation, le condamnent invinciblement à jouer. M. Villemain et M. Dufaure, M. Passy et M. Duchatel, sont fort au-dessus de ces misères, et il est triste de voir ainsi de beaux talens s'user en pure perte. Il est impossible que l'illustre maréchal ne commence pas à se sentir mal à l'aise dans la rue des Capucines. Le jour des combats approche, mais ce n'est pas la baïonnette ni le canon qui donnera la victoire. Des occupations nouvelles, insolites, la curiosité qui s'y rattache et ce désir que nous avons tous, dans une certaine mesure, de nous montrer aptes à toutes choses, ont pu faire un moment illusion à M. le président du conseil. Nous ne savons pas si l'illusion continue; mais ce qui est certain à nos yeux, c'est que la France doit regretter de plus en plus que son grand homme de guerre n'ait pas établi ses pavillons dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Voyez l'Algérie. Nous ne voulons ni récriminer sur le passé, ni décourager sur l'avenir. Nous affirmons seulement, et c'est là un inconvénient qu'on peut faire cesser à l'instant même, qu'un maréchal en Afrique, célèbre par une récente victoire, et n'ayant pas sans doute une petite opinion de lui-même, et à Paris, un ministre de la guerre, simple lieutenant-général, d'une célébrité militaire qui ne paraît pas s'élever au-dessus de celle de cinquante autres lieutenans-généraux, c'est là une position fausse et pour le supérieur et pour le subordonné, mais plus encore pour la France, sur qui en retomberont toutes les fâcheuses conséquences. Sans doute le maréchal Soult siége dans le conseil et le préside; on disait même dans le temps que M. Schneider ne devait être

que son lieutenant au département de la guerre. On l'a moins dit plus tard : le goût de faire à sa guise, de commander, prend à tout le monde. Quoi qu'il en soit, c'est entre le ministre titulaire de la guerre et le maréchal Valée qu'ont lieu ces rapports ordinaires, inévitables, qui placent le second sous les ordres du premier, qui doivent déplaire au gouverneur-général, et qui expliquent ce qu'on a souvent dit : — que M. le maréchal Valée règne et gouverne en Afrique, qu'il en fait à sa tête, et que sa subordination se borne à demander des secours et à raconter ce qu'il a fait. Il importe à la France qu'il y ait dans la guerre d'Afrique unité de pensée et de direction ; il importe que toutes les instructions qui arrivent à M. le gouverneur-général portent une signature devant laquelle il n'est pas de gloire militaire qui ne s'incline. Nous ne savons pas si nos désirs sont d'accord avec les dispositions de ceux qui peuvent les satisfaire ; mais nous avons l'intime conviction que ces désirs sont conformes aux intérêts de la France et du pouvoir.

A propos de la levée de boucliers d'Abdel-Kader, on s'est beaucoup occupé du vif désir qu'a le prince royal de rejoindre sur le champ de bataille cette armée d'Afrique dont il a déjà partagé la gloire et les dangers. Tout a été dit sur ce point, et nous ne voulons pas revenir sur une question qui n'en est pas une. Le prince royal, nous le dirons brutalement, ne s'appartient point. — Il ne voudrait pas qu'un coup de fusil fût tiré contre des Français, sans y être et avoir sa part de danger. - La France le sait, elle applaudit à son courage, à son ardeur, à sa passion des belles et grandes choses ; elle se rappelle son désespoir de cette expédition de Constantine où il voulait être, et où, bien malgré lui, il ne put se rendre, le ministère du 15 avril s'étant, avec justice et fermeté, refusé à pareille responsabilité. A plus forte raison son départ serait aujourd'hui une question de cabinet. Père d'un enfant au berceau qui doit être roi, le prince royal ne peut exposer la France aux dangers d'une régence, pour se donner le plaisir d'échanger des coups de fusil avec les Arabes, et de galoper sur les traces des hordes errantes d'Abdel-Kader. Dans l'expédition de Constantine, du moins, il y avait un but fixe et déterminé, une ville forte, une ville renommée qui nous attendait. Quelle sera notre lutte avec les Arabes révoltés? Qui le sait? Notre armée aura-t-elle le bonheur de pouvoir atteindre l'ennemi en forces, de pouvoir lui livrer une bataille? C'est fort douteux. C'est une campagne dont le succès définitif est sans doute certain, mais qui n'est pas moins pleine d'inconnu. Elle peut se terminer dans quelques jours, comme elle peut se prolonger pendant plusieurs mois. Peut-être y aura-t-il de gros combats, peut-être aussi n'y aura-t-il que des escarmouches, des marches et des contre-marches, des villages brûlés, des douairs ravagés, et quelques villes abandonnées, désertes, à occuper.

Quoi qu'il en soit, la place de l'héritier de la couronne est en France, et non dans les marais de l'Algérie ; elle est ici, entre le trône de son père et le berceau de son enfant ; par sa présence, il les défend l'un et l'autre. C'est aussi du courage : si ce n'est le courage instinctif des combats, c'est le courage de la réflexion, de l'homme d'état, d'un prince habile, marchant d'un pas ferme

sur les traces de son père, subordonnant ses passions les plus généreuses aux intérêts de l'état et à l'avenir de la France.

— Nous achevons de lire l'écrit que notre ami et collaborateur M. Lerminier publie sous le titre de *Dix ans d'enseignement*. Il nous semble impossible qu'un seul esprit qui sera assez impartial pour prendre connaissance de cette réponse de M. Lerminier à tant de violentes attaques et d'inconcevables injures, ne sente pas tout ce qu'il y a d'équitable et de noblement calme dans sa réclamation et dans son appel au public. M. Lerminier a vu ses idées se modifier et mûrir avec l'âge; il a eu vingt-cinq ans, puis trente; voilà son crime. La modification d'idées qu'on a voulu travestir en apostasie datait, chez lui, de 1836, et il l'avait publiquement exprimée par écrit dans cette *Revue* même, dès l'avénement du ministère du 22 février. Le ministère du 15 avril l'a trouvé dans cette disposition de retour; le titre de maître des requêtes en service extraordinaire n'apporta à M. Lerminier aucun bénéfice matériel et ne coûta pas un sou au budget; il ne lui valait que le droit de prendre part à des travaux où l'esprit se forme aux affaires; cet avantage même lui a été retiré depuis : telle est l'histoire de cette grande corruption que trop de journaux n'ont pas craint d'exploiter pour servir de récentes rancunes. Insulté, menacé dans sa chaire, il y a un an, M. Lerminier a fait face avec courage et modération à une scène devant laquelle bien d'autres auraient pâli. Cette année, il est monté de nouveau dans cette chaire encore une fois périlleuse et menacée : il ne demandait qu'à être entendu. Quelques perturbateurs en petit nombre ont imposé leur mauvais vouloir à une jeunesse faite pour être juste et pour ne pas prêter la main à des haines si peu généreuses. Qu'elle lise M. Lerminier, et qu'à la prochaine rentrée du professeur dans sa chaire (car il y remontera) elle l'entende.

— M. Saint-Marc Girardin a ouvert, il y a quelques jours, son cours à la Faculté des Lettres devant un auditoire si nombreux, que l'amphithéâtre habituel le pouvait à grand'peine contenir. Le spirituel professeur, après quelques paroles de début, s'est excusé, bien à tort selon nous, des charmantes digressions morales, des aperçus pratiques pleins d'à-propos, qu'il avait mêlés les années précédentes à son brillant enseignement. C'est un reproche que lui seul songeait à se faire, et auquel le public a répondu par des applaudissemens unanimes qui étaient la meilleure et la plus flatteuse contradiction. En effet, au milieu de la chute ou de la dégradation successive de toutes les puissances morales, le devoir de chacun est de sauver pour sa part les débris du feu sacré. C'est ce que M. Saint-Marc Girardin a parfaitement établi. « Dans l'état de la société actuelle, ce n'est plus le clergé, a-t-il dit, ce n'est plus la magistrature, ce n'est plus l'Université qui a charge d'ames, c'est tout le monde. Il n'y a plus, pour la jeunesse qui sort des colléges, ni directeur, ni arbitre de conscience; elle ne fait nulle part un cours de morale. Son éducation littéraire est l'objet de soins perpétuels; il y a pour cela des établissemens, des institutions, des règles, des épreuves. Quant à son éducation morale, elle se fait comme elle peut, au hasard, prenant çà et là quelques principes, et souvent des principes contradictoires, ici dans un sermon, là dans la conversation d'un homme du monde, ou d'un camarade plus osé qui

se dit homme du monde, ailleurs dans un article de journal, ailleurs au théâtre; et il faut avoir la main heureuse pour rencontrer un principe de morale dans nos drames modernes! Voilà comme se fait notre éducation morale, au hasard, tant bien que mal! Mêlez à ces maximes, prises de droite et de gauche, les leçons de l'expérience, leçons qui ne sont souvent que le regret d'une faute irréparable, ou le dépit d'avoir été méchant sans succès : voilà le fond de la morale de notre temps. » Après un brillant développement, où sont intervenus bien des conseils utiles, bien des traits piquans pour la présomption des jeunes amours-propres, M. Saint-Marc Girardin a terminé sa leçon au milieu de marques répétées d'assentiment. Jamais il n'avait montré plus de verve facile et détachée, une parole plus vive et plus pénétrante. Le sujet élevé et difficile indiqué pour cette année (*des Causes de la renaissance des lettres au* XV*e siècle*) ne peut qu'intéresser de plus en plus un auditoire dont la juste faveur est depuis long-temps acquise à M. Saint-Marc Girardin.

— M. Hugo, se portant décidément comme candidat pour le fauteuil vacant à l'Académie française, nous n'avons pas besoin de dire que tous nos vœux sont pour lui. L'Académie des Inscriptions vient de nommer aux deux places d'académicien libre, vacantes par la mort de MM. Michaud et Salverte MM. Vitet et Eyriès. Ce sont deux honorables choix. Le nom de M. Libri, qui a réuni plusieurs suffrages, nous eût semblé également une adjonction fort désirable, et qui n'est qu'ajournée, nous l'espérons. On doit se féliciter particulièrement de voir l'Académie des Inscriptions ne pas reculer, depuis quelque temps, devant des noms jeunes encore et célèbres à divers titres; l'admission au sein de l'Académie d'hommes tels que M. Vitet, qui unissent l'agrément et les lumières au savoir, est propre à renouveler l'esprit du docte corps avec à-propos et mesure.

— Plusieurs de nos amis ont paru s'alarmer de quelques passages de l'*Essai sur le Drame fantastique*, qui atteignent le catholicisme. Cet éloquent manifeste, qui est devenu, on l'a dit, l'évènement littéraire de la quinzaine, soulevait bien assez de sources puissantes d'intérêt, de passion littéraire et philosophique; la *Revue* eût pu désirer qu'il n'y eût en tout cela que Goethe de plus particulièrement blessé. On aime à rappeler à ce propos le très beau mot de Montesquieu (qui d'ailleurs ne l'a pas lui-même toujours observé) d'éviter, autant que possible, de blesser le genre humain *à l'endroit le plus tendre*. Nous rappellerons aussi pourtant à nos honorables amis qu'une expression plus mitigée n'eût rien changé au fond et n'eût été qu'un égard apparent pour une respectable, mais dominante idée, qui ne se contente pas d'égards. Et puis George Sand est de ces écrivains, ce semble, qu'on accepte et qu'on veut désormais dans leur entier, avec leur énergie d'éloquence dans tous les sens. Ses tendances sont connues; son nom dit tout; c'est comme un étendard qui mène avec lui toutes ses armes.

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGTIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

NISARD. — Hommes illustres de la Renaissance. — III. Mélanchton. — Première partie. 5
X. MARMIER. — Expédition de *La Recherche* au Spitzberg. — X. Les Féroe. 45
L. DE CARNÉ. — Lettres d'un Député à un Membre de la Chambre des Communes sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France. — Deuxième lettre. 63
ÉMILE SOUVESTRE. — La Terreur en Bretagne. — III. Le Château de la Hunaudaie. 81
ALFRED DE MUSSET. — Idylle. 98
DE SÉGUR-DUPEYRON. — La Marine marchande grecque dans l'Archipel. 104
CH. LABITTE. — Revue littéraire. — *Hugues Capet*, de M. Capefigue. 116
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 128
EDGAR QUINET. — Du Génie de l'Art. 137
NISARD. — Hommes illustres de la Renaissance. — III. Mélanchton. — Deuxième partie. 149
SAINTE-BEUVE. — Une Ruelle poétique sous Louis XIV. 198
L. DE CARNÉ. — Lettres d'un Député à un Membre de la Chambre des Communes sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France. — Troisième lettre. 215
HENRI BLAZE. — Goethe, sa Vie et sa Correspondance. — Dernière partie. 235
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 285

ADOLPHE BARROT. — Un Voyage en Chine. — Première partie. 297
CHARLES NODIER. — Bonaventure Desperiers. 329
L. DE CARNÉ. — Lettres d'un Député à un Membre de la Chambre des Communes sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France. — La Question électorale. — Quatrième lettre. 352
NISARD. — Hommes illustres de la Renaissance. — III. Mélanchton. — Dernière partie. 377
REVUE LITTÉRAIRE. 414
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 428
ALFRED DE MUSSET. — Théâtre-Italien. — Débuts de Mlle Pauline Garcia. 435
CHARLES MAGNIN. — Hrosvita, sa Vie et ses Œuvres. — La comédie de *Paphnuce et Thaïs*. 441
ADOLPHE BARROT. — Un Voyage en Chine. — Suppression du commerce anglais à Canton. — Dernière partie. 481
SAINTE-BEUVE. — Christel. 519
J.-J. AMPÈRE. — Voyage Dantesque. — Première partie. 534
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 573
REVUE LITTÉRAIRE. 580
GEORGE SAND. — Essai sur le Drame fantastique. — Goethe, Byron, Mickiewicz. 593
X. MARMIER. — Expédition de *La Recherche*. — Beeiren-Eiland. — Le Spitzberg. — Dernière partie. 646
FRÉDÉRIC MERCEY. — Le Musée étrusque du Vatican. 667
SAINT-MARC GIRARDIN. — Gans. — *Ruckblicke auf Personen und Zustande*. 689
REVUE LITTÉRAIRE. 708
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 728
J.-J. AMPÈRE. — Voyage Dantesque. — Dernière partie. 737
L. DE CARNÉ. — Lettres d'un Député à un Membre de la Chambre des Communes sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France. — Cinquième lettre. 773
E. DE CAZALÈS. — Études historiques et politiques sur l'Allemagne. — Première partie. 790
GEORGE SAND. — Pauline. — Première partie. 815
SAINTE-BEUVE. — *Les Journaux chez les Romains*, par M. Joseph-Victor Leclerc. 839
ROULIN. — Mélanges d'Histoire naturelle. — Les Nymphéacées, le Lotus sacré, l'Euryale féroce, la Victoria regina, le Panocco de l'Arkansas. 855
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 869

FIN DE LA TABLE.